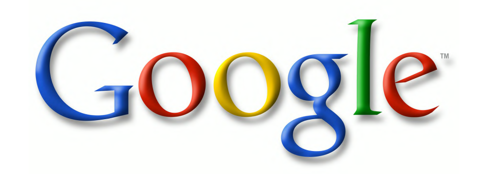
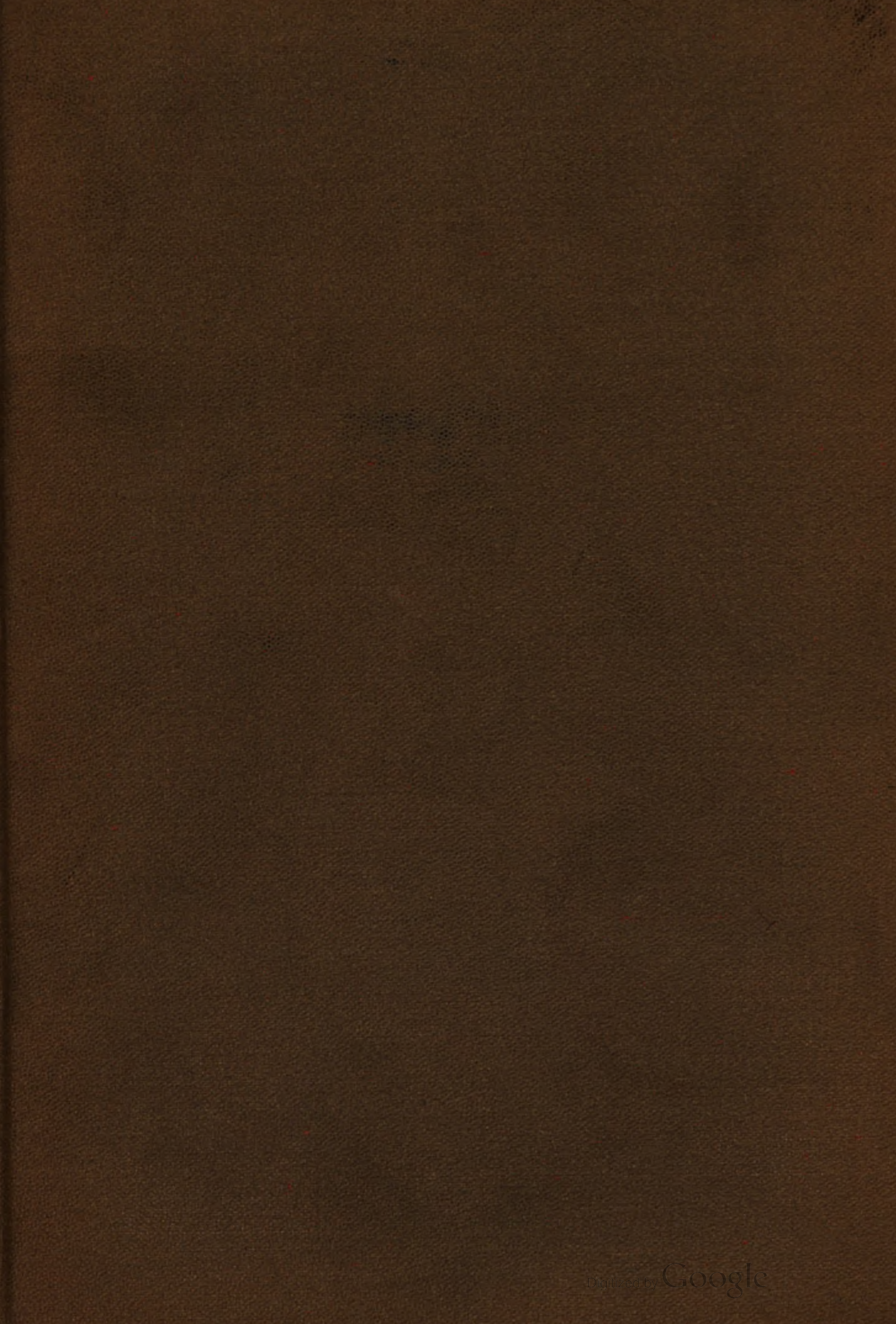
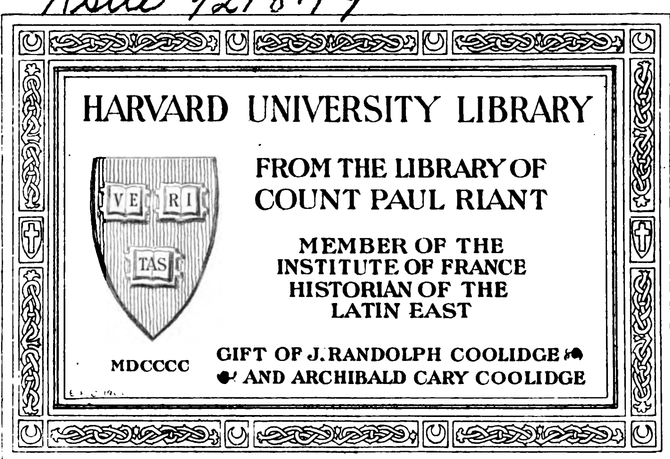





HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE

JÉRUSALEM!

SI JAMAIS JE T'OUBLIE!!

PÈLERINAGE FRANÇAIS

EN

TERRE SAINTE

SEPTEMBRE 1879

SOUVENIRS

D'UNE PÈLERINE BRETONNE

PRIX : **1** fr. **75**. — *Franco*, **2** francs.

SARLAT

IMPRIMERIE MICHELET, PLACE DU PEYROU

1880

PÈLERINAGE FRANÇAIS

EN TERRE SAINTE

[Victoire Cochet du Vaulemand]

JÉRUSALEM!

SI JAMAIS JE T'OUBLIE!!

PÈLERINAGE FRANÇAIS

EN

TERRE SAINTE

SEPTEMBRE 1879

SOUVENIRS

D'UNE PÈLERINE BRETONNE

SARLAT

IMPRIMERIE MICHELET, PLACE DU PEYROU

1880

APPROBATIONS.

Nous avons lu avec intérêt l'ouvrage intitulé : *Souvenirs de pèlerinage en Terre Sainte,* etc. Ces pages, rédigées sans autre prétention que d'édifier les âmes pieuses, nous semblent de nature à atteindre ce but, et nous leur donnons volontiers notre approbation.

Coutances, le 4 juin 1880, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

† ABEL,
Evêque de Coutances et d'Avranches.

IMPRIMATUR.

Périgueux, le 14 juin 1880.

J.-B. DUFOURGT, *vic. gén.*

Lettre de M. l'Abbé Le Cacheux, examinateur du livre, à l'auteur.

Je m'empresse de vous retourner les pages tout imprégnées de piété dans lesquelles vous racontez, au cours de vos souvenirs, le pèlerinage de Terre Sainte. Je vous dirai tout simplement que, s'il vous en a coûté d'écrire, il n'en coûte pas de se faire votre lecteur. Ces pages, écrites sans prétention et avec l'abandon d'un récit parlé, ont un parfum d'édification qui leur assure un succès certain..... Merci du plaisir que vous m'avez procuré. Vous me faites l'honneur de compter sur mes faibles prières : laissez-moi espérer le secours des vôtres, et croyez à ma respectueuse considération.

Coutances, 27 avril 1880.

L.-A. LE CACHEUX, *prêtre.*



C'est pour la gloire du Cœur agonisant de Jésus et du Cœur compatissant de Marie que j'ai entrepris le pèlerinage des Saints Lieux; c'est pour leur gloire que j'en entreprends la relation abrégée. Je ne voudrais pas qu'il y eût dans ce récit un mot, un seul mot qui ne fût à l'entière glorification de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère. Mon unique ambition, en faisant ce petit travail, est de témoigner ma reconnaissance à Dieu pour une grâce si touchante et d'être utile, s'il se peut, à quelques bonnes âmes, saintement envieuses de

mon bonheur. Visiter les Saints Lieux, témoins des souffrances et des ignominies d'un Dieu, contempler Jérusalem, Bethléem, suivre pas à pas le Dieu d'amour et de sainteté dans son pèlerinage terrestre, surtout dans sa douloureuse montée du Calvaire, est en effet un très-grand bonheur, je devrais ajouter un très-grand honneur, si grand qu'on ne saurait jamais trop l'apprécier.

Mais, ô aveuglement des hommes de nos jours! ces souvenirs d'un Dieu descendu sur terre pour leur apprendre le chemin du ciel ne les touchent pas. Ils n'ont d'estime, le plus souvent, que pour ce qui mérite le mépris du chrétien. Ils apprécient par-dessus tout les honneurs, les plaisirs, la fortune. Et vous, ô Jésus qui êtes venu pour déifier l'homme et l'enrichir d'impérissables trésors, ils vous méprisent et ne font aucun cas de vos dons! Ah! Seigneur, pardonnez-nous et éclairez-nous. Donnez-nous cette science salutaire qui nous découvre d'un côté la vanité et le néant des choses créées, et de l'autre le prix infini des biens célestes que vous êtes venu nous offrir et que vous nous avez acquis par les mérites de votre sang.

Puissions-nous, grâce à cette lumière et au

souffle de votre Esprit, nous élever jusqu'à ces régions sereines où l'âme, planant pour ainsi dire au-dessus d'elle-même, va puiser une vie nouvelle et toute divine aux sources mêmes de la vie! ou plutôt montons au Calvaire. Là sont encore pour nous les sources de cette vie précieuse, auprès de laquelle toute autre vie n'est qu'une mort. Allons y puiser tous ensemble la joie aux fontaines mêmes du Sauveur, je veux dire dans ses plaies, surtout dans la plaie de son Cœur adorable. C'est de là que continuent à couler sur la terre ces flots de consolations, ce fleuve de vie divine, qui en jaillit pour la première fois au jour de la passion et de la mort du Rédempteur.

Oui, la vie s'épanche encore des Saints Lieux, surtout du Golgotha. Ici vous êtes au lendemain des scènes émouvantes du drame sanglant et unique qui a réconcilié la terre et le ciel. Voyez, touchez, écoutez, et dites si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas laissé ici sa trace indélébile, la trace de sa passion, de sa mort, de sa résurrection glorieuse! Vous surtout, heureux pèlerins de Terre Sainte, dites si, comme les disciples d'Emmaüs, vous ne vous êtes pas sentis émus, embrasés à l'aspect et au contact des Lieux Saints!

Oui, nous sentions qu'il nous parlait dans ces sanctuaires témoins de ses douleurs, surtout dans la sainte Grotte de son agonie et dans la Basilique trois fois vénérable qui renferme avec le Calvaire le sépulcre glorieux du Sauveur.

Mais pour entendre et goûter ce langage intime de Jésus en ces Lieux bénis, où il a souffert pour nous, il faut l'écouter avec un cœur humble et docile, il faut faire taire les raisonnements humains, et, dans le silence respectueux d'une foi simple et soumise, recueillir avec attention et amour les leçons sacrées du meilleur des maîtres. Quiconque arrive aux Saints Lieux avec ces dispositions, surtout avec un esprit droit et nullement prévenu, ne peut que s'en revenir heureux et satisfait, heureux, dis-je, d'un bonheur qui n'est pas du temps, mais un avant-goût de l'éternité.

HOMMAGE

A MM. LES PÈLERINS DE TERRE SAINTE, PARTIS DE MARSEILLE, A BORD DE L'*Èbre*, LE 21 AOÛT 1879.

Président du pèlerinage : M. le docteur DESGRANGES, à Lyon; *Vice-président* : M. de SPOT, avocat à Furnes (Belgique); *Secrétaire* : M. DARESTE de la CHAVANNE, à Lyon; *Trésorier* : M. POL MARGUET, ingénieur, à Reims; *Aumônier* : M. l'abbé FERNIQUE, membre du comité des pèlerinages de Terre Sainte, à Paris;

MM. les abbés : PÉREIRA, chanoine à Bahia (Brésil);
DEGLAIRE, archiprêtre de la métropole, à Reims;
THIRIET, curé de Sainte-Geneviève à Reims;
CHAPITEAU, curé de St-Loup, à Châlons-sur-Marne;
HÉMARD, professeur de théologie, id.;
MONCHABLON, curé d'Alliancelle, id.;
FOLTÈTE, vicaire à Montbenoît (Doubs);
CORNU, vicaire à Morteau, id.;
CORNU, vicaire à Tiercé, (Maine-et-Loire);
RHÉTORÉ, vicaire à Doué-la-Fontaine id.;
LACOUT, curé de Lieucamp (Aveyron);
ROUET, chapelain de la primatiale, à Bordeaux;
DELANOUE, aumônier de la Providence, à Angoulême;
VALLÉE, aumônier de la Rochefoucauld, à Paris;

MM. SAROT, avocat à Coutances (Manche);
GUYOT, propriétaire à Rennes (Ille-et-Vilaine);
SCARTEZ de LOQUENEUILLE, à Farcienna (Belgique);

Mmes SOLOMAN, à Château-du-Loir (Sarthe), et V. COCHET du VAUBESNARD, à Saint-James (Manche).

Messieurs et très-honorés Pèlerins,

Ce n'était assurément pas à moi à entreprendre le récit du beau et touchant pèlerinage qu'ensemble nous venons d'accomplir aux Saints Lieux. Bien mieux que je n'ai su le faire, vous auriez raconté et décrit les scènes variées et sublimes dont nous avons été les heureux témoins. Faible femme appelée par une délicate attention de la Providence à prendre part avec vous à ce pieux pèlerinage, ne devrais-je pas plutôt me taire et vous laisser parler? Mon rôle ne serait-il pas de vous écouter et de recevoir de vous, qui pour la plupart êtes honorés du caractère sacerdotal, les enseignements et les leçons du divin Maître, dont vous avez été déjà pour nous, sur les lieux mêmes où ils furent donnés, les interprètes fidèles et si bienveillants?

Néanmoins, Messieurs et très-honorés Pèlerins, puisque j'ai eu l'honneur de vous accompagner en Terre Sainte et de partager, du moins en

partie, vos fatigues, vos épreuves et vos consolations, laissez-moi dire tout haut à Dieu et à vous ma reconnaissance, et demander à mon cœur quelques accents qui, s'harmonisant avec les vôtres, s'élèvent en concert de louanges à la gloire de notre commun Maître et bien-aimé Sauveur Jésus. En même temps qu'elles sont un gage de ma gratitude, ces pages, que j'ai l'honneur de vous offrir, seront un tribut d'hommage rendu à vos vertus, à votre urbanité toute française, surtout à votre chrétienne et si exquise charité.

En me joignant à vous pour ce lointain pèlerinage, j'ai voulu, pour ma faible part, protester contre l'indifférence, contre les outrages, contre les haines brutales de ce siècle envers la personne adorable de N.-S. J.-C.; j'ai voulu, parce que je l'aime, lui dire ma douleur, ma compassion, mon amour, mon amende honorable sur les lieux mêmes où il a tant souffert, où il a tant aimé, où enfin il est mort pour nous.

J'ai voulu venir prier avec vous pour notre pauvre France et pour tous ceux qui nous sont chers auprès du glorieux Tombeau du Christ, d'où la vie a jailli et continuera jusqu'à la fin des temps à jaillir sur le monde.

Une femme seule en pèlerinage à Jérusalem, ce serait téméraire ; mais lorsqu'elle est entourée de prêtres vénérables, de champions d'élite, de grands chrétiens, dévoués à toutes les saintes causes, surtout à celle qui tient en ce moment le ciel et la terre attentifs, je veux dire la grande cause de l'Eglise et de la France ; quand, dis-je, cette humble femme est environnée de pareils secours, elle cesse d'être faible ; elle se sent forte et puissante, pourvu toutefois qu'elle s'appuie avant tout sur Celui sans lequel tout secours humain devient inutile, je veux dire sur le Cœur de Jésus, son Sauveur, et sur sa force infinie. Cet appui de votre aimable Cœur, ô Jésus, ne nous a point fait défaut ; soyez-en mille fois béni. Et ce secours, vous nous l'avez prodigué, à moi et à ma pieuse compagne, Messieurs et très-honorés Pèlerins. Soyez-en à votre tour cordialement remerciés.

Ce précieux souvenir, joint à tant d'autres qui désormais vont charmer notre vie, m'émeuvent et me transportent. Heureuse et fière, je ne cesse de m'écrier dans mon enthousiasme : Bienheureux ceux qui, comme nous, ont vu de près les splendeurs du Calvaire ! Bienheureux ceux

qui, comme nous, ont touché de leurs mains, baisé de leurs lèvres émues la Sainte-Grotte de l'Agonie, la pierre de l'Onction, le rocher du Saint Sépulcre! Oui, bienheureux ceux qui ont vu ta gloire, ô Jérusalem, ô Bethléem! qui ont puisé à tes sanctuaires les grandes leçons du divin Pauvre de la Crèche, du divin Agonisant de Gethsémani, du divin Crucifié du Golgotha! Bienheureux serons-nous surtout, nous Pèlerins privilégiés de Terre Sainte, si, reconnaissants d'une si grande faveur et animés désormais d'une ardeur nouvelle, nous mettons fidèlement en pratique, pour la gloire de notre Dieu et le salut de nos frères, la science sublime dont nous avons reçu les salutaires leçons, je veux dire la science de l'humilité, du sacrifice et du dévouement chrétien. Science éminente, supérieure et préférable à tout savoir humain, parce qu'elle nous apprend à nous abaisser, à mépriser la terre, à aimer les choses du ciel, à servir notre Dieu, à nous unir à lui, à nous dévouer pour nos semblables, en attendant qu'elle nous ouvre les portes de la Jérusalem céleste et nous mette en possession de la bienheureuse éternité.

Saint-James (Manche), ce 27 janvier 1880,

en la fête de la Prière de N.-S. au jardin des Olives.

Votre humble servante en Jésus-Christ,

VICTOIRE COCHET DU VAUBESNARD.



PREMIÈRE PARTIE.

DÉPART. — TRAVERSÉE.

I

DE MARSEILLE A JAFFA

PAR ALEXANDRIE, LE CAIRE, LES PYRAMIDES, PORT-SAÏD.

Je commence ma relation sous la protection de Notre-Dame de la Garde, si chère aux Marseillais et aux pèlerins de Terre Sainte. Notre caravane se compose de vingt-trois pèlerins. Aucun de nous n'a manqué au rendez-vous fixé par le comité du pèlerinage pour le 21 août, fête de sainte Jeanne-Françoise de Chantal. Nous devons nous embarquer à bord de *l'Èbre,* paquebot des messageries maritimes faisant le service d'Alexandrie d'Egypte et autres ports orientaux de la Méditerranée. Mais, auparavant, nous montons tous ensemble au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde pour y recevoir avec nos croix de pèlerins la bénédiction de la Bonne Mère,

comme l'appellent si gracieusement les bons Marseillais. C'est donc sous ses auspices, c'est à ses pieds que nous avons reçu des mains de notre pieux aumônier nos croix de pèlerinage. Désormais suspendues à nos poitrines, elles seront le signe et comme l'étendard de notre croisade volontaire et spontanée. C'est bien en effet une croisade que nous allons entreprendre, non point pour combattre les musulmans avec le glaive, comme au temps de saint Louis; encore moins pour essayer de conquérir les Saints Lieux avec la lance et l'épée, à la suite de Godefroy de Bouillon et de ses preux chevaliers. Et cependant notre croisade n'est pas entièrement pacifique. Nous aussi nous allons combattre, mais par la prière et les volontaires expiations, les ennemis de notre salut, de notre sainte religion et de notre patrie. Nous allons appeler sur notre pauvre France les bénédictions célestes, surtout les grandes miséricordes, le grand pardon du bon Dieu. Nous allons faire *Amende honorable* à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nos propres péchés et pour ceux de nos frères, chrétiens et Français comme nous, mais égarés loin du droit chemin par les funestes doctrines de ce siècle. Enfin nous partons avec la croix sur nos poitrines pour endurer et souffrir réellement à la suite et à l'exemple de notre divin modèle.

Un pèlerinage en Terre Sainte, aux yeux de quiconque l'envisage chrétiennement, n'est point en

effet une partie de plaisir ni un simple voyage d'agrément. Avant tout, c'est un acte de foi et d'amour; j'ajoute que c'est un acte d'expiation et de sacrifice. C'est un souvenir et comme un complément des croisades, qui coûtèrent tant de fatigues et tant de flots de sang à nos pères. Comme eux, nous portons la croix, et avec ce signe du croisé, nous pouvons nous attendre à bien des fatigues. Comme eux nous avons adopté pour devise et nous aimons à nous redire : *Dieu le veut!* Pour moi, je sentais bien dans l'intime de mon âme que mon Dieu voulait de son humble servante cet acte de foi, d'abnégation et de dévouement. Je l'ai fait volontiers pour son amour et suis prête à le refaire encore, quoiqu'il doive m'en coûter, si tel est son bon plaisir.

A BORD DE L'*ÈBRE*.

Donc, pieux pèlerins de Terre Sainte, debout! Voilà que notre navire s'ébranle. La mer est calme et tranquille, ses flots purs et limpides comme un cristal. Voguons, voguons en paix vers ce bel Orient d'où nous vient la lumière, la lumière du temps et celle de l'éternité. Nos cœurs battent à l'unisson dans une même prière et un même amour. Nous avançons unis comme un seul homme, emportant dans nos cœurs un ardent rayon d'espérance et un élan tout français.

Tous les matins, le saint sacrifice est célébré à bord par notre digne aumônier et par un des prêtres de la caravane. Avec quelle consolation nous adorons à genoux et contemplons en silence le Dieu trois fois saint qui daigne descendre ainsi jusqu'à nous! Quel touchant spectacle de voir le fils de Dieu devenu comme nous l'un des passagers de notre navire, s'offrir en sacrifice à Dieu son père et s'immoler pour nous, je ne dirai pas entre le ciel et la terre, mais entre le ciel et l'eau. Il semble que ce grand Dieu soit plus grand quand il s'abaisse et nous apparaît dans son état de victime sur la vaste étendue des mers. Mais non, Seigneur, vous êtes partout également grand, partout également bon, partout également aimable, au ciel, sur la terre et sur l'immensité des Océans.

Je le répète, c'était pour nous un bien touchant spectacle. Aussi avec quel amour et quelle simplicité filiale nous prenions part à ce banquet céleste, qui nous était servi avec tant de charité ; comme notre prière était affectueuse et confiante! Nous prions pour tous, pour le commandant, pour l'équipage, pour nos parents que nous avions laissés, pour nos amis qui pensaient à nous, et notre Dieu nous écoutait, et dans son inépuisable bonté il se donnait à tous... Heureuse traversée! Plus heureux pèlerins, ainsi consolés et transformés par la présence réelle de l'Agneau sans tache! Aussi quelle n'était pas notre joie, notre sympathique cordialité! C'est

du reste le vrai charme des voyages. C'est surtout le charme des pèlerinages chrétiens. Ce qui en fait le caractère et en est même le cachet, c'est la joie des enfants de Dieu, c'est surtout la charité, la cordiale charité !

Mais voilà que déjà notre navire a fait du chemin. L'île de Corse et la Sardaigne sont déjà loin de nous. Nous voici en vue de Naples, dont on a dit, tant elle est belle : *voir Naples et puis mourir*. Comme nous ne la voyons qu'à distance et sans y descendre, on nous pardonnera de ne pas mourir pour ne l'avoir vue que de loin. En attendant, pendant deux heures consécutives nous contemplons cette radieuse et splendide cité, et tour à tour nous en admirons les monuments, la Chartreuse, le château Saint-Elme, le château royal, l'église Saint-Janvier, et par dessus tout son beau ciel, ce beau ciel d'Italie et son Vésuve grandiose, mais toujours menaçant, dont la fumée se dessine un peu plus loin à l'horizon et s'élève dans les airs comme un fleuve immense. Nous contemplons ébahis toutes ces merveilles ; mais nous sentons bien dans l'intime que ce n'est ni Jérusalem, ni le paradis du bon Dieu.

A Naples, un chanoine du Brésil vient se joindre à notre caravane, ce qui en porte le nombre à vingt-quatre pèlerins, dont quinze prêtres, sept laïques et deux chrétiennes, d'un âge respectable, l'une de l'Anjou, l'autre de la Bretagne. On nous a baptisées toutes les deux sœurs de charité, je ne sais pourquoi ; par

charité sans doute; car nous recevons à bord non-seulement des pèlerins, mais encore du commandant et de son entourage plus de prévenances et de services que nous ne saurions leur en rendre. Je suis heureuse de pouvoir, en mon nom et au nom de ma compagne, en exprimer ici à tous et à chacun notre sincère reconnaissance.

Pendant que notre paquebot était en rade, peut-être afin de nous dédommager de n'en être pas descendus pour visiter Naples, voici des musiciens ambulants qui viennent nous donner une sérénade sur le pont. En Italie, tout le monde est musicien. On y aime passionnément la musique. Nous écoutons, et nos virtuoses, après nous avoir plus ou moins enchantés, font appel à nos bourses. Les sous pleuvent, qui dans un chapeau, qui dans un parapluie. C'est une agréable récréation et en même temps un acte de charité plusieurs fois renouvelé.

Naples nous apparaît encore, mais dans le lointain. Nos yeux s'en détachent difficilement. Une dernière fois nous saluons le Vésuve, et tout disparaît. Ainsi s'enfuient loin de nous toutes les choses de ce monde. Seul vous nous restez, ô mon Dieu, parce que seul vous êtes immuable. Nous sommes donc en pleine mer et nous voguons paisiblement. Ce soir, nous nous réunirons sur la dunette pour faire ensemble la prière et pour chanter à Marie, l'étoile des mers, l'hymne si chère aux pèlerins : *Ave, maris stella*. Le soleil verse sur les flots ses derniers

rayons. Quel magnifique spectacle ! Bientôt il a disparu... La nuit avec son mystérieux silence et son calme profond commence à couvrir au loin cette immensité. Nous voici réunis. La prière commence. Comme on prie bien à bord ! Comme on y sent sa petitesse et la grandeur infinie de Dieu ! Comme on y sent surtout le besoin de son secours, suspendu que l'on est sur l'abîme, dont on n'est séparé que par une planche fragile, que la tempête en un instant peut briser. Une voix vibrante vient d'entonner l'hymne à Marie ; nos voix y répondent. Elles s'harmonisent et forment un concert qui nous subjugue et nous électrise. On dirait qu'avec nos chants nos cœurs s'élancent jusqu'au trône de la Vierge, qui règne au ciel, et dont le regard maternel s'incline vers nous avec tant d'amour. O Mère, bénissez-nous et nous irons sans crainte nous reposer chacun dans nos cabines et nous y endormir en paix.

Demain dimanche, 24 août, fête de saint Barthélemy, apôtre, on chantera la grand'messe sur le pont, où un autel sera dressé et orné pour la circonstance. Rien ne manque à notre organisation. Nous avons un aumônier, un président. Nous avons aussi le maître de chapelle de la cathédrale de Bordeaux. Aussi faut-il voir comme il déploie sa voix harmonieuse en entonnant la belle messe de Dumont. Un instant nous croyons être dans une basilique, mais c'est la voûte des cieux qui en fait le dôme ; et le

modeste autel, improvisé sur le pont, ne nous laisse pas d'illusion. Nous sommes bien en pleine mer, sur les flots de la Méditerranée, paisible et calme.

Ce soir, nous fêtons la Saint-Louis; comment oublier ce saint Roi, cette gloire si pure de notre France, cet illustre croisé, ce fervent pèlerin de Terre-Sainte, quand on est Français et pèlerin comme lui, et qu'à sa suite on se dirige vers le glorieux tombeau du Sauveur ! Au reste, pour nous rappeler la Saint-Louis, nous avons à bord un pèlerin belge qui porte ce nom et qui veut qu'on le sache, tant il aime son royal et saint patron.

Le ciel est pur; la mer est douce. Dieu nous protége visiblement. Qu'il en soit mille fois béni. Nous prions, nous travaillons, nous chantons de pieux cantiques : voilà les prémices de notre pèlerinage. Sera-t-il toujours aussi serein? Bientôt la fatigue et le mal de mer viendront troubler le calme d'une traversée d'abord si paisible. Mais ce ne sera qu'un grain passager. Au surplus, nous touchons à Alexandrie et nous devons bientôt y descendre.

Notre intention, après l'avoir visitée, est de pousser jusqu'au Caire et aux Pyramides. Nous voulons utiliser notre temps et recueillir sur notre parcours les souvenirs religieux et historiques qui peuvent nous intéresser. Nous allons laisser notre paquebot faire escale tout à son aise; nous le retrouverons à Port-Saïd dans quatre jours.

ALEXANDRIE.

A première vue, Alexandrie nous apparaît comme une grande et belle ville, d'un aspect à la fois européen et mauresque. Le quartier neuf qui avoisine le port se compose de magnifiques hôtels, de somptueuses habitations qui rappellent les beaux quartiers de nos grandes villes de France. Le quartier musulman est plus sévère; ses maisons basses et à terrasses uniformes lui donnent l'aspect d'un vaste tombeau, comme du reste toutes les villes d'Orient. Cependant les monuments mauresques qui s'en détachent ne laissent pas que de lui donner un air imposant. Mais nous allons voir bientôt tout cela de plus près. Nous voici donc descendus dans une petite chaloupe. Nous quittons l'*Èbre* et nous voguons dans le port où stationnent des navires de toutes les nations. Arrivés à la douane, il faut exhiber nos passe-ports. Notre aumônier présente sa liste et supplée pour ceux qui n'en ont pas. On nous donne un laisser-passer et nous entrons à Alexandrie.

Nous voilà donc en Egypte, cette terre des grands souvenirs. Notre première visite est pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous allons l'adorer et le remercier dans la belle église de Sainte-Catherine, l'illustre vierge et martyre d'Alexandrie. Nos cœurs

débordent de reconnaissance, nous voulons aussi l'exprimer à Marie notre mère, qui jusqu'à présent nous a si bien protégés. Un magnificat accentué et vibrant s'élance de nos poitrines. Pour ma part, il ne saurait être ni plus enthousiaste, ni plus reconnaissant. Il n'est rien de tel, du reste, surtout en pèlerinage, que ces chants spontanés de reconnaissance et d'amour. Ils remuent toutes les fibres de l'âme et vont droit au cœur de Jésus.

Nous nous rendons à la maison des Frères des écoles chrétiennes, qui ont eu l'extrême obligeance de venir à notre rencontre jusque sur le paquebot. Nous n'avons qu'à nous louer des prévenances de ces chers Frères. Ils sont du reste les mêmes partout, intelligents, dévoués, charitables. C'est ainsi qu'ils répondent aux vexations et aux persécutions des méchants.

Leur établissement est spacieux et situé près de l'église Sainte-Catherine, précédée d'un magnifique square qui lui sert d'avenue. D'énormes cactus en fleurs s'épanouissent aux pieds de superbes lauriers roses dont la corolle, plus brillante que dans nos pays du nord, étincelle sous les rayons du soleil d'Afrique.

Les bons Frères ont à Alexandrie, outre l'école gratuite, un magnifique et nombreux pensionnat. Comme les élèves étaient en vacances, nous pûmes visiter à notre aise ce vaste établissement, parcourir les immenses dortoirs, les réfectoires, etc.., descen-

dre à la cour de récréation. Elle est selon le système oriental, c'est-à-dire avec un treillage en pampre ou en feuillage, qui intercepte complétement les rayons du soleil. Grâce à ces ombrages disposés en forme de voûte, les élèves sont à l'abri des insolations si redoutables et si communes sous ce ciel de feu.

En sortant de l'établissement des chers Frères, nous nous dirigeons vers la place des Consuls, spacieuse, magnifique, ornée çà et là de kiosques gracieux où pour la première fois se montre à nos regards le palmier d'Egypte.

Nous visitons un bazar égyptien : c'est un cachet à part et qui mérite attention. Presque tous ces Arabes se tiennent accroupis près de leurs marchandises, ils ont un chapelet à la main et répètent sans cesse leur éternel *Allah*. Nous marchandons des burnous, mais impossible de s'entendre, ils faisaient cent francs ce qui en valait vingt-cinq. Nous sortîmes peu satisfaits.

Nous continuons notre excursion en ville; mais on se lasse de courir, surtout par une chaleur torride. Nous réclamons des voitures et visitons successivement quelques-uns des principaux monuments et souvenirs historiques d'Alexandrie, entre autres une église grecque qui se trouve sur notre passage; le fameux obélisque connu sous le nom d'Aiguille de Cléopâtre; la colonne de Pompée, curieux monolythe de vingt-cinq mètres de hauteur, en granit

rouge et dominant la ville. Quant à la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui comptait un nombre si prodigieux de volumes, et à sa célèbre école grecque, qu'illustrèrent les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Cyrille, etc, etc., elles sont actuellement l'une et l'autre à l'état de pur souvenir. O fragilité de tout ce qui est terrestre !

Combien nous regrettons de ne pouvoir faire notre visite à l'église de Saint-Marc, élevée en l'honneur du saint évangéliste, martyrisé à Alexandrie sous le règne de Néron. Mais nous étions pressés par le temps et nous avions résolu de partir le soir pour le Caire. Les reliques de saint Marc ont été transportées à Venise, où j'ai eu, il y a quatre ans, la consolation de les vénérer. Elles sont sous le maître autel de la magnifique église de Saint-Marc, le plus bel ornement de cette ville.

LE CAIRE

SOUVENIRS DE LA Ste FAMILLE. L'ARBRE ET LA FONTAINE DE LA VIERGE.

Nous voici sur le chemin du Caire. La distance qui nous en sépare est d'environ 170 kilomètres. Nous les franchissons assez rapidement par le chemin de fer, et nous arrivons au Caire vers onze heures du soir. Nous trouvons à la gare le supérieur

des chers Frères des écoles chrétiennes, qui ont ici un beau et vaste pensionnat. Nos pèlerins y reçoivent la plus cordiale hospitalité. Le maître de l'hôtel royal nous attendait de son côté, et il était venu nous chercher à la requête des bons Frères. Nous montons dans son omnibus, ma compagne et moi, et nous nous rendons à son hôtel.

Dirais-je qu'on éprouve je ne sais quel serrement de cœur en parcourant à pareille heure les rues de cette grande capitale africaine, où tout est si nouveau pour nous, où l'on n'aperçoit partout non pas votre croix, ô Jésus, mais le croissant de Mahomet? Heureusement il fait un magnifique clair de lune, et un splendide ciel d'Afrique fait étinceler sur nos têtes des myriades d'étoiles tout autrement brillantes que celles de notre ciel brumeux du nord.

Demain matin, nous partirons en voiture pour visiter l'arbre de la Vierge qui se trouve à peu près à 12 kilomètres du Caire. Le chemin que l'on suit pour y arriver est peut-être un des plus beaux que l'on puisse voir. Pendant trois ou quatre kilomètres on ne voit que villas, que maisons de campagne entourées de jardins magnifiques, où s'étalent de gracieux palmiers, de gigantesques dattiers, des bananiers. C'est une forêt de verdure, un immense parterre de fleurs les plus variées et les plus riches.

Des Arabes, avec des outres en peaux de chèvres, arrosent le chemin et les arbres qui le bordent.

Tout ce côté de la ville est vraiment gracieux et poétique.

On quitte cette route royale pour prendre un petit chemin à travers champs. Le paysage change d'aspect, mais il n'est pas sans intérêt. Aux palmiers succèdent les cannes à sucre et le cotonnier aux larges fleurs jaunes. Cette campagne est riche et bien cultivée. On arrive par ces sentiers verts et fleuris à l'arbre de la Vierge. Contempler cet arbre béni à l'ombre duquel se reposa la sainte famille à son entrée en Egypte est pour nous tous une grande consolation. Nous sommes tous heureux de nous agenouiller sous ses ombrages, et nos âmes chrétiennes non moins que nos corps fatigués y goûtent à leur tour un délicieux repos. Cet arbre est un gigantesque sycomore ou figuier de Pharaon, ainsi l'appelle Chateaubriand : d'où je conclus qu'il y a plusieurs espèces de figuiers. Celui de la Vierge est magnifique. L'arbre est entouré d'un petit enclos, où nous entrâmes ; mais cet enclos est compris lui-même dans un plus vaste, planté de citronniers, d'orangers, de figuiers..., et émaillé de fleurs très-belles et très-variées. J'ai cueilli une rose et une branche de jasmin, dont le fleuron était prodigieux. Un gardien est chargé de veiller à la conservation du vénérable sycomore et de le protéger contre l'indiscrète dévotion des pèlerins. Lui-même se réserve, sur leur demande, de leur en distribuer quelques feuilles ou fruits. Nous recueillîmes avec

une pieuse avidité ce qu'il nous donna, et nous les emportâmes comme un précieux souvenir.

Tout auprès et dans l'enclos même se trouve une fontaine non moins célèbre ni moins vénérée. Le gardien nous en a fait les honneurs moyennant quelques backis. S'il faut en croire une gracieuse légende qui remonte jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne, la sainte famille errait aux environs d'Héliopolis, cherchant un asile. Elle entra dans un jardin où Marie se reposa avec son cher et divin Enfant à l'ombre d'un sycomore, mourante de soif et toute haletante de fatigue et de chaleur. Les outres étaient vides; Joseph se demandait par quel moyen il étancherait la soif du Fils et de la Mère, lorsque le divin Enfant commanda à une source qui serpentait en ce lieu, mais cachée entre les racines de l'arbre qui leur prêtait son ombrage, de jaillir à leurs pieds. On apppelle cette fontaine la Fontaine de la Vierge. Elle est, comme le sycomore dont nous venons de parler, en grande vénération dans le pays. A notre tour, nous y désaltérons notre soif brûlante et nous partons, quittant à regret ces lieux bénis pour aller visiter Héliopolis, qui n'est du reste qu'à une petite distance de l'*Arbre de la Vierge* et à onze kilomètres du Caire.

Héliopolis, ville du soleil ! Que reste-t-il de cette cité autrefois si fameuse? Un seul obélisque en granit rouge d'environ trente mètres, y compris sa base en partie ensablée. Elle est là debout, au mi-

lieu des champs ..., pour attester le néant des choses humaines et le vide de l'idolâtrie. On y adorait le soleil sous la forme du bœuf Mnésis. La présence de l'Enfant Dieu en Egypte y renversa les idoles. Plus tard, il éleva lui-même sur le Golgotha le bois sacré où il devait s'offrir en holocauste, lui le divin Soleil, seul digne d'être adoré. Hélas, pourquoi faut-il qu'il soit encore si peu connu, si peu aimé dans ces régions qui abritèrent jadis son enfance ! On montre encore au vieux Caire, le lieu où la sainte famille se retira et fit sa résidence pendant plusieurs années : années probablement de dures privations, de travail pénible, surtout d'angoisses et d'agonies intimes du cœur, à la vue de ces populations idolâtres, courbées sous le joug de fer de Satan. Il suffit du reste de voir ce pays et ce peuple pour comprendre, à dix-huit siècles d'intervalle, tout ce que Jésus, Marie et Joseph ont dû y souffrir. Là, dans cette grotte solitaire et presqu'abandonnée, où la tradition porte que la sainte famille fit son séjour, le Saint Enfant Jésus a eu faim ! Il a demandé du pain à sa mère, et la pauvre mère n'avait que ses larmes à lui donner.

O Saint Enfant, vous aviez surtout faim de nos âmes; mais comme un pauvre exilé, vous avez connu aussi les rigueurs de la privation, parce que le travail de saint Joseph suffisait à peine à vous nourrir, vous et votre pauvre mère. Oh! qui dira les angoisses de la sainte famille sur cette terre

inhospitalière d'Egypte, où la fureur d'Hérode l'a forcée à venir se cacher! Consolons ces saints exilés. Tous les trois ils souffrent de la faim; mais ils souffrent plus encore en pensant à nos âmes, aux âmes de tant d'infidèles qui, dans ces contrées, vivent dans l'ignorance ou dans l'oubli du vrai Dieu.

A propos du vieux Caire et du séjour que la sainte famille y a fait dans son exil d'Egypte, voici ce qu'en raconte Mgr Véroles, évêque de la Mantchourie, témoin assurément bien digne de foi : « Je profitai, dit-il, du peu de temps que j'avais de reste pour aller au vieux Caire, où la tradition constante du pays affirme que le Sauveur Enfant habita avec Marie sa mère et saint Joseph. C'était, dit-on, le quartier des juifs. Sainte Hélène fit bâtir sur la grotte une église qui subsiste encore et qui est ornée d'un grand nombre de fresques, représentant les douze apôtres, saint Pierre avec ses clefs et la très-sainte Vierge tenant dans les bras son divin Enfant. La grotte est soutenue par quelques chétives colonnes ajoutées depuis qui forment une nef de chaque côté. A l'extrémité de la nef principale est un enfoncement de trois ou quatre pieds, sur deux ou trois de largeur. C'est là que reposait l'Enfant Jésus... Avec quelle émotion de foi et d'amour l'on se prosterne la face contre terre, pour arroser de ses larmes et baiser mille fois cette terre empreinte de pareils souvenirs! »

Nous avons eu le même bonheur, et notre émo-

tion a été aussi bien vive en visitant ce saint lieu. L'église, bâtie par la piété de sainte Hélène sur l'emplacement de l'humble habitation de la sainte famille, appartient actuellement aux Cophtes. Elle est assez convenable et parfaitement conservée. Mais tout ce qui l'entoure respire la pauvreté et la misère.

Nous sortons de ce quartier malheureux pour visiter les ruines d'une mosquée assez célèbre, la mosquée d'Amrou : voilà tout ce qui reste au vieux Caire, la grotte de la sainte famille, l'église bâtie par sainte Hélène et une mosquée tombant en ruines. Mais sur ces ruines, le Fils de l'homme a levé l'étendard de la Croix et elle triomphera. Oui, l'islamisme sera vaincu tôt ou tard et le Christ règnera sur cette terre d'Egypte sanctifiée par la présence et par les vertus de tant de saints anachorètes qui en ont peuplé les déserts. Prions donc pour que le règne de Dieu et de son divin fils Jésus arrive sur ces vastes régions, et pour que cette portion si négligée de la vigne du Seigneur soit à l'avenir mieux cultivée. Hélas ! les ouvriers manquent. Il y a cependant au Caire un couvent de Franciscains, une école tenue par les chers Frères de la doctrine chrétienne, trois Pères Jésuites nouvellement installés, et les sœurs du Bon Pasteur.

Il ne faut pas aller au Caire pour y trouver des monuments religieux. Il n'y a que des mosquées. On remarque sur le mamelon de Mokatham, auprès de la citadelle et du palais du vice-roi, la mosquée

de Méhémet-Ali, en albâtre oriental. Pour y entrer, on doit, par mesure de propreté, quitter sa chaussure et prendre des babouches, qu'il faut payer; on est libre cependant de rester nu-pieds; il est vrai que le pavé de la mosquée est recouvert de nattes et de tapis. Le cœur se serre quand on pense que tant de peuples viennent là prier le faux prophête Mahomet. Cette mosquée est très-belle. Mais qu'elle est loin de rivaliser avec notre Saint-Pierre de Rome, qui n'a rien de comparable sous le ciel.

Au Caire, le cœur vous saigne à chaque pas. Cette population d'infidèles est dégoûtante et fait mal à voir. Les femmes surtout sont hideuses; avec leurs linceuls blancs, elles ressemblent à des spectres. Les femmes du peuple ne portent qu'une robe bleue, et, sur le visage, un masque noir accroché sur le nez; des rangées de piastres leur entourent la figure : tout cela est atroce de laideur et vous fait désirer de quitter au plus tôt cette ville.

La population du Caire est d'environ trois cent cinquante mille âmes, et sur ce nombre on ne compte que trois ou quatre mille catholiques. Le reste est presque tout infidèle. A propos de ces pauvres infidèles, si nombreux dans ces contrées, voici une réflexion que je crois salutaire. Tandis que je priais dans la chapelle des Franciscains, je fus frappée de cette pensée dont je veux faire part à mes lecteurs et que je voudrais pouvoir communiquer à tous ceux qui ont comme nous le bonheur

de connaître et d'aimer le bon Dieu. Cette réflexion la voici : C'est que nous ne pensons pas assez à ces pauvres infidèles, ni non plus aux hérétiques, et que nous ne prions pas assez pour eux. Nous n'apprécions pas assez le bonheur d'avoir été élevés dans la religion catholique. De là notre négligence à en pratiquer les devoirs. De là notre indifférence à augmenter par nos prières, par nos sacrifices et autres moyens en notre pouvoir le nombre de ses enfants. Je suis la première à confesser sur ce point mon manque de zèle, ma somnolence. Pourquoi notre foi n'est-elle pas plus vive et notre zèle plus ardent !

O Jésus, donnez-nous la foi de vos saints, la foi qui transporte les montagnes ; donnez-nous surtout la foi, la confiance qui vous transporte par une conversion sincère les âmes des pauvres pécheurs, les âmes des pauvres infidèles de ces contrées et de tant d'autres nations de l'univers encore ensevelies dans les ombres de la mort. Désormais, je me souviendrai plus souvent que ces pauvres âmes d'infidèles vous ont coûté aussi cher que la mienne et que vous avez répandu pour eux comme pour moi et pour nous tous jusqu'à la dernière goutte de votre sang. N'aurais-je recueilli et emporté de mon voyage d'Egypte que cette salutaire impression, que ce propos de m'intéresser désormais davantage au sort des pauvres infidèles, je m'estimerais suffisamment dédommagée de toutes mes fatigues. Je veux donc à l'avenir compatir davantage au

divin Enfant exilé, à sa virginale et douce Mère, et à saint Joseph. Je veux aussi dorénavant prier avec plus de ferveur et d'instance pour la conversion de ces malheureux musulmans, courbés depuis tant de siècles sous le joug de fer de Mahomet ou plutôt de Satan.

Encore une particularité sur les habitudes du Caire et probablement des autres villes d'Egypte. C'est le lit des nègres. A l'hôtel, ils étaient couchés dans le corridor, près de la porte d'entrée. Leur lit est en osier et ne ressemble pas mal à un mannequin; ils s'y jettent tout habillés. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est de voir tous ces lits échelonnès le long des trottoirs. Dans le quartier européen, ces trottoirs sont magnifiques, et près de chaque devanture de boutique vous voyez un de ces mannequins dans lequel vous entendez remuer un négrillon. Je me souviens qu'un matin nous sommes sorties, ma compagne et moi, d'assez bonne heure. Tous nos nègres dormaient et ronflaient à qui mieux mieux, excepté quelques-uns qui se levaient à moitié pour nous voir passer. C'était à peindre, mais nous avions hâte de sortir de là.

Il ne faut pas être poltron dans ce pays, ni imprudent non plus. Peut-être le fûmes-nous à notre insu dans la circonstance suivante.

Désirant aller, ma compagne et moi, à la chapelle des Franciscains, assez distante de notre hôtel, nous avions pris d'abord une voiture, puis nous prîmes

un drogman pour changer. Il parlait un peu le français, et pour nous abréger le chemin il enfilait à chaque détour de rue de vieilles ruelles et des couloirs sombres, remplis de musulmans. Ma compagne commençait à prendre peur; et quoique je ne sois pas femme à m'intimider beaucoup, j'avoue que je n'étais pas trop rassurée moi-même. Entrant dans une rue un peu plus large, je cherchai quelque figure européenne, et j'aperçus sur la porte de son magasin un jeune homme vêtu à la française. Je m'approche et lui dis sans savoir si je serais comprise : Monsieur, nous voulons aller à la chapelle des Franciscains; je ne sais si ce drogman nous conduit bien? Alors il interpelle le drogman en arabe et lui dit : Tiens, je vais te donner ceci si tu conduis bien ces dames. — Nous remercions ce charitable étranger. Et comme je voulais lui rendre sa pièce il me dit avec bonté; cela ne vaut pas la peine, et il nous fit signe de suivre le drogman.

LES PYRAMIDES.

Mais comment venir au Caire sans pousser jusqu'aux pyramides? Nous partirons donc demain à l'aube du jour pour éviter les chaleurs qui sont excessives dans ce pays. A quatre heures, nous sommes sur la route tracée, dit-on, pour l'Impéra-

trice Eugénie lors de son voyage en Egypte pour l'inauguration du canal de Suez. Cette route, bordée d'arbres que l'on arrose chaque jour, nous conduit directement aux Pyramides, distantes du Caire d'environ quatre lieues vers le sud-ouest. Nous cotoyons longtemps le Nil et nous admirons les gigantesques roseaux qui bordent ses rives. Nous sommes en pleins souvenirs bibliques. Naturellement, notre pensée se reporte à Moïse, sauvé des eaux, et au peuple hébreu, dont il fut le libérateur. Mais qu'est-ce donc qui se dresse au loin devant nous à l'horizon? On dirait des pics isolés, taillés de mains d'homme, des rochers gigantesques s'élevant majestueusement dans les airs. A mesure que nous avançons, leur aspect devient plus imposant. Ce sont les Pyramides, tombeaux des rois Egyptiens et dont l'origine se perd dans la nuit des siècles. Elles sont au nombre de trois principales; mais il y en a d'autres qui sont moins importantes. On compte en effet environ quarante pyramides de diverses grandeurs sur une étendue de seize lieues au plus, comprise entre le village de Ghizé, à la hauteur du Caire, et la pyramide de Meydoum, la plus méridionale de toutes.

Les pyramides les plus remarquables sont situées à trois lieues environ du Nil, sur une colline en pierre calcaire qui s'élève de cent pieds au-dessus du fleuve. Elles sont au nombre de trois, disposées sur une même ligne et distantes l'une de l'autre de

quatre à cinq cents pas. Les quatre faces de chacune répondent à peu près aux quatre points cardinaux. La plus élevée des trois principales appelée Chéops, du nom de son fondateur, et celle que nos pèlerins ont montée a, dit-on, deux cents mètres de côté et est évaluée au chiffre prodigieux de vingt millions de mètres cubes. Croyez bien que ce n'est pas moi qui l'ai mesurée, encore moins qui l'ai escaladée. Sa hauteur perpendiculaire est estimée à cent quarante-trois mètres. Cette masse est composée de blocs énormes superposés régulièrement les uns sur les autres, formant sur les quatre faces de la pyramide des marches d'environ quatre-vingts centimètres de hauteur sur une largeur de trente-cinq à quarante-cinq centimètres. On conçoit que pour en faire l'ascension il faille des efforts inouïs et l'aide de deux vigoureux arabes. Le sommet de la pyramide présente une plate-forme irrégulière de dix-huit pieds carrés, due à la destruction de trois ou quatre assises qui formaient la pointe.. Il paraît que l'on jouit de cette élévation d'un spectacle admirable et très-imposant.

Mais voici une nuée de Bédouins et d'Arabes qui sortent de leurs villages et accourent vers nous coiffés de leurs turbans rouges et légèrement vêtus; ils nous entourent et s'offrent à aider nos pèlerins à grimper au sommet des pyramides. Bien entendu, ce n'est pas pour nos beaux yeux qu'ils se montrent si empressés, et il faudra leur glisser dans la main

des backis, que du reste ils ne se font pas faute de demander. Plusieurs d'entr'eux parlent fort bien le français et quelques autres langues. Ils sont suspects. Vous en jugerez par ce trait. Je m'étais assise à deux pas d'un groupe de pèlerins, pendant que nos plus vaillants escaladaient les pyramides. Un bédouin assez éveillé s'approche et me demande : Quelle heure est-il? On m'avait prévenue de cacher ma montre. — Demandez à ces messieurs ; ils vous renseigneront. Peu satisfait de ma réponse, l'interlocuteur indiscret étale sa science et me dit : Je parle six langues. Il allait sans doute m'en donner un échantillon, lorsque je me lève et m'empresse de rejoindre mes compagnons de pèlerinage. C'est ici que Napoléon a prononcé sa fameuse harangue : *Soldats, songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent.* Des voyageurs ont prétendu que les bédouins des pyramides leur répétaient ces paroles en leur jargon. Mais les nôtres se sont contentés de nous demander force backis : c'était plus solide et moins creux.

Cependant les plus intrépides de nos pèlerins tentent l'ascension de la pyramide Chéops. C'est le chanoine brésilien qui arrive le premier.

Au-delà de la seconde pyramide, nous rencontrons le *Sphinx*, et un peu plus bas les ruines d'un temple du Soleil. Le Sphinx est une statue colossale à corps de lionne et à tête de femme. Elle est en partie ensevelie sous le sable. C'est un rocher brut à qui

la nature avait donné les vagues contours d'un animal accroupi et dont les Egyptiens complétèrent la forme. Des fouilles exécutées en 1864 ont amené la découverte d'un temple voisin tout en granit et en albâtre. On pense que le Sphinx est la statue idolâtrique d'un dieu adoré dans ce temple. Parmi les ruines du temple du Soleil, nous avons remarqué plusieurs monolithes en granit rouge. C'est vraiment colossal. Il existe un grand nombre de tombeaux dans lė voisinage. Nous en visitons quelques-uns, mais avec précaution : car on y étouffe et on y est saisi de crainte. Quelle différence entre ces sépulcres païens et nos catacombes chrétiennes. J'ai eu le bonheur de visiter à Rome celles de sainte Agnès et de saint Calixte. Comme on y respire la foi, la piété, la paix ! Comme on s'y sent porté à marcher sur les traces des Saints et embrasé du désir du martyre ! Ici tout est froid, glacial pour l'âme ; rien n'y parle au cœur, ce sont des souvenirs profanes et purement historiques, et voilà tout. Il existe des chambres sépulcrales à l'intérieur des pyramides; mais, sans doute à cause de l'extrême chaleur et de l'air méphytique qui y respire, les directeurs du pèlerinage n'ont pas jugé prudent de nous y faire pénétrer.

Nous rentrons au Caire vers dix heures. Il est temps de déjeuner. Ma compagne et moi, logeons à l'hôtel Royal, dans le quartier européen, où nous sommes descendues avant-hier soir. C'est le plus

beau quartier et le plus propre. Les rues sont larges, les maisons somptueuses. En face se trouve le jardin botanique, qui est très-remarquable. On y voit beaucoup de fleurs inconnues en Europe. J'aurais bien voulu en connaître le nom ; mais notre drogman n'était pas fort sur la botanique.

Avant de quitter le Caire, nous entendons la Sainte Messe dans la chapelle des Franciscains. Plusieurs prêtres de la caravane se succèdent à l'autel. Nous nous sentons tout heureux d'être réunis aux pieds de Notre-Seigneur. On est si bien auprès de vous, ô Jésus !

PORT-SAÏD

PAR LE DÉSERT ET LE CANAL DE SUEZ.

Le départ a été fixé pour dix heures. Nous voilà en chemin de fer dans la direction d'Ismalïa. Il fait très-chaud. Nous avons dans le désert jusqu'à trente-sept degrés de chaleur. Je faillis être asphyxiée, et, faible femme que j'étais, j'en pleurais de douleur. Que sera donc l'enfer, ô mon Dieu, pour les malheureux réprouvés ! Nous sortons enfin de ce chemin de poussière et de feu, pour naviguer sur le canal de Suez. Jugez de notre joie. Nous y passons une soirée délicieuse, chantant des hymnes à Marie, l'*Ave, maris stella,* le *Magnificat* et un air

de notre cher pays de France : *Combien j'ai douce souvenance.* C'était poétique et touchant. Nous étions si loin de notre patrie, et le souvenir de nos mères nous faisait palpiter d'espérance et d'amour. A onze heures du soir, nous touchons à Port-Saïd. Il est temps de se reposer. Nous descendons à l'hôtel, il n'y a pas assez de lits pour tous, quelques-uns de nos pèlerins s'installent dans un salon, sur un divan.

Demain dimanche, nous entendrons la Sainte Messe dans l'église de Port-Saïd, chez les RR. PP. Franciscains. Une messe chantée comme en France avec accompagnement d'harmonium. Quelle joie! Depuis Marseille, nous n'avons pas joui d'une telle satisfaction; et puis à Port-Saïd, il y a beaucoup d'Européens. On se fait facilement illusion, et pour peu nous allons oublier que nous sommes encore en Egypte.

Mais il faut la quitter, et c'est sans regret, j'en excepte les souvenirs de la Sainte-Famille, qui nous seront toujours si chers. Notre paquebot est en rade depuis ce matin. On lève l'ancre vers cinq heures, nous voilà partis pour Jaffa, Jaffa, c'est-à-dire la belle; elle s'élève sur un rocher, au bord de la mer, dans toute la splendeur d'une ville orientale. D'autres l'ont dit avant moi, rien ne prête à l'imagination comme ces antiques cités de l'Asie, entourées de leurs murailles crénelées, de leurs forêts d'orangers et de palmiers, au milieu des vagues de

la mer, toutes noyées dans des flots de lumière, dans le parfum de leurs jardins, et vues à travers le prisme mystérieux des souvenirs. Mais, à mesure qu'on s'en approche, l'illusion et la poésie disparaissent, et il ne reste que la réalité la plus triste et la plus prosaïque.

II

DE JAFFA A JÉRUSALEM

PAR RAMLEH ET LES MONTAGNES DE LA JUDÉE.

Il était sept heures du matin quand nous aperçûmes Jaffa. C'est la ville des pèlerins : que l'on vienne en Palestine par l'Egypte, par la Grèce ou par Constantinople, il faut toucher à Jaffa; c'est le port des vaisseaux et des caravanes. Nous débarquâmes lentement; la rade de Jaffa est très-dangereuse, à cause des nombreux rochers contre lesquels les flots viennent sans cesse se briser en mugissant, et qui ne permettent que difficilement aux vaisseaux l'approche des murs. Le nôtre ayant jeté l'ancre à près de deux kilomètres, nous prîmes des canots, et bientôt nous étions à la porte de Jaffa. On ne

saurait se faire une idée de la foule immense qui encombre cette étroite entrée : ici des spectateurs désœuvrés, là des agents de l'administration, partout des porte-faix sans nombre qui s'agitent, qui crient, qui vont, qui viennent. Après avoir présidé au débarquement de nos bagages, nous entrâmes chez les Pères Franciscains. Notre aumônier dit la sainte messe et nous chantâmes un cantique d'actions de grâces. Nous trouvâmes au couvent l'excellent frère Liévin, franciscain, accouru audevant de nous de Jérusalem. Il venait pour accompagner notre caravane et pour nous servir de guide. Il est auteur d'un excellent ouvrage sur les Lieux Saints, accompagné de cartes et de plans topographiques.

Après la messe, il commença son ministère de charité en nous conduisant d'abord à l'emplacement de la maison de Simon, le corroyeur où logeait saint Pierre lorsqu'il eut sa vision au sujet de Corneille. Ce fut dans cette vision des animaux purs et impurs que l'apôtre comprit qu'il devait ausssi porter la lumière aux Gentils.

L'habitation de l'apôtre était sur les bords de la mer ; il n'en reste plus aujourd'hui qu'un amas de pierres puissamment unies par un ciment qui porte avec lui un cachet d'antiquité que les siècles ont respecté. C'est ici que commence la série des indulgences si précieuses, accordées aux pèlerins de Terre Sainte. Pieux pèlerins ! agenouillez-vous et

comptez, si vous pouvez, les grâces abondantes qui vont pleuvoir sur vous !

Nous nous dirigeâmes ensuite vers l'hôpital où se trouve la chambre occupée par les pestiférés lors de la malheureuse expédition de Bonaparte en Egypte.

Nous eussions voulu visiter l'emplacement de la maison de Fabithe, la veuve charitable ressuscitée par le chef des Apôtres ; mais la chaleur était excessive, on nous l'indiqua seulement, et nous rentrâmes après avoir traversé les rues étroites, sales et tortueuses de la ville et la place du marché, où chaque jour un nombre incalculable de vendeurs étale à terre pêle-mêle des citrons, des grenades, des dattes, des vases et mille autres marchandises de nature diverse.

On nous avait préparé un excellent dîner chez les Pères Franciscains, et nous nous mîmes à table en arrivant. Mais quelle châleur ! J'étais comme une éponge qui a pris l'eau : je dégouttais de sueur ; il est vrai que nous n'avions que 41 degrés à l'ombre..... J'allais commencer cette série de souffrances qui devait m'accompagner jusqu'à mon retour. Mais je l'avais compris et accepté dans la chapelle des Franciscains, dédiée à saint Pierre. Mon sacrifice était donc fait !

Il fallut du temps pour organiser notre caravane. Le drogman, jeune homme intelligent et dévoué, allait et venait, aidé des maures qui harnachaient

les chevaux et donnaient à chaque pèlerin sa monture. Le drogman fournissait des selles à ceux qui n'en avaient pas apporté. Comme j'étais de ce nombre, on m'en procura une passablement dure. Cependant les chevaux piétinaient et les cavaliers étaient impatients. Enfin nous défilons lentement sur le pavé de Jaffa, et nous nous mettons en ordre aux portes de la ville. Notre drogman et nos maures forment l'arrière-garde. Notre digne président a pris place à notre tête et ouvre majestueusement la marche. Avec un peu d'imagination, nous allons un instant nous croire revenus aux beaux temps des croisés nos pères et de Godefroi de Bouillon. Mais non, nous sommes tout simplement d'humbles pèlerins qui venons prier sur le Saint Sépulcre pour lequel ces intrépides soldats du Christ ont si vaillamment combattu.

RAMLEH

(L'ANCIENNE ARIMATHIE).

Il est trois heures de l'après-midi. Nous voilà en route, joyeux et contents, dans la direction de Ramleh, où nous devons aller coucher ce soir. Nous y recevrons l'hospitalité dans l'hôtellerie des Pères Franciscains. C'est un immense avantage en Terre Sainte de rencontrer de ces hôtelleries dirigées par

ces charitables et dignes fils de saint François. On ne saurait trop apprécier les services rendus aux pèlerins par ces bons Pères, ni trop admirer notre sainte religion, qui seule leur inspire tant de charité pour des étrangers qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne verront jamais plus.

Au sortir de Jaffa, on traverse des jardins sans contredit les plus beaux de la Palestine avec ceux de Gaza. Qu'on se figure une enceinte d'une étendue de deux milles toute plantée des plus beaux arbres : c'est une forêt verte et odorante d'orangers, de grenadiers, de bananiers, de figuiers, d'amandiers, de pêchers, de palmiers... enfermés dans des haies de nopals et arrosés par de nombreuses fontaines.

Tout à coup cette belle végétation cesse, et on se trouve dans le désert, qui ne discontinue plus jusqu'à Jérusalem. Pourquoi ce contraste ? N'est-ce pas la même plaine, toujours la plaine de Saron, une des plus fertiles de la terrre promise ? Pourquoi cette terre, qui pourrait être si riche, est-elle si misérable ? Le voyageur qui vient ici, la Bible à la main et un peu de droiture dans le cœur, voit la réponse écrite sur chacune des pierres de cette contrée, comme il la trouve dans chacune des pages de l'Ecriture (1).

Notre guide nous arrête et nous fait remarquer

(1) Monseigneur Mislin. *Les Saints Lieux*.

les lieux où Samson brûla les blés des Philistins; les renards, nommés chacals dans le pays, y sont encore, dit-on, assez communs aujourd'hui.

Au tiers du chemin de Jaffa à Ramleh, on voit sur un monticule le petit village de Jasour ou Gazer. Au-delà de Jasour on trouve bientôt sur la droite du chemin une fontaine et des tombeaux sous un frais ombrage. Nous nous y arrêtâmes pour nous désaltérer. On trouve en Palestine, près de chaque fontaine, un gobelet en fer-blanc qui sert à chaque voyageur. Le drogman ou les maures vous le présentent tour à tour, et vous êtes trop heureux de l'accepter.

A deux lieues environ de Jaffa s'élève au-dessus de la plaine un autre village dont le nom Beit-Dedjan rappelle une des villes des Philistins qui s'appelait Beth-Dagon. (La maison de Dagon.)

On nous fait aussi remarquer la tour des Quarante-Martyrs, dédiée aux quarante héros qui furent exposés nus sur l'étang glacé de Sébaste, en Arménie, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. Nous touchons à Ramleh, petite ville d'environ 3,000 habitants, la plupart musulmans. Il y a aussi des grecs, des arméniens, des juifs et quelques catholiques. Notre caravane étant arrivée la nuit à Ramleh et en étant repartie à cinq heures du matin, je ne saurais faire la description de cette ville. Voici ce qu'en raconte Châteaubriand : « Les maisons de Ramleh sont des cahutes de plâtre sur-

montées d'un petit dôme tel que celui d'une mosquée ou d'un tombeau de Santon; elles semblent placées dans un bois d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, et sont entourées de grands nopals qui affectent des formes bizarres et entassent les unes sur les autres leurs palettes épineuses. Du milieu de ce groupe confus d'arbres et de maisons s'élancent les plus beaux palmiers de l'Idumée. »

On croit que Ramleh est l'ancienne Arimathie, où demeurait Joseph, cet homme riche qui alla chez Pilate pour lui demander le corps de Jésus, et qui eut le bonheur de l'ensevelir. L'église des Franciscains lui est dédiée. Nous apercevons le couvent et nous sommes heureux d'arriver. Une charitable hospitalité nous est offerte; nous l'acceptons avec reconnaissance. On nous introduit dans une salle. Harassée de fatigue, je me jette sur un divan. Bientôt des domestiques nous servent des rafraîchissements; en Orient, c'est la chose première et peut-être la plus utile. Nous buvons du tamarin que nous trouvons délicieux !....

Puis chacun reçoit sa chambre, et je me couche épuisée pour ne pas dormir...... Malgré les moustiquaires, les moustiques nous visitent et nous font de cruelles morsures; j'aurais déjà dû être habituée à leurs piqûres, car au Caire j'avais été littéralement martyrisée. On ne s'y fait pas ; et Ramleh surtout a mérité un éloge d'un de nos pèlerins, c'est un petit quatrain qui en dit assez; mais passons.

Il faut être debout à quatre heures du matin, car la journée sera longue et fatigante, la plus pénible sans contredit de tout le pèlerinage. Il fera chaud, le trajet sera long, donc il faut partir de grand matin. Nous voilà sur la route de Jérusalem. Le cœur bondit de joie et d'espérance, et cela soutient. Evidemment notre bon Ange était à nos côtés, et il nous soutenait dans ce périlleux voyage. Combien de fois je l'ai invoqué, car je mourais de fatigue et de soif : la chaleur m'accablait. Une chûte malencontreuse entre Jaffa et Ramleh était venue aggraver pour moi les difficultés du voyage. Que Notre-Seigneur en soit béni! Le meilleur moyen de sanctifier un voyage à Jérusalem, où Jésus a tant souffert pour nous, n'est-il pas de souffrir quelque chose pour lui!

A TRAVERS LES MONTAGNES DE LA JUDÉE.

Au-delà de Ramleh, le chemin continue pendant deux heures à s'élever sensiblement sur un terrain accidenté et pierreux jusqu'au premier défilé des montagnes de la Judée.

Bientôt, à l'entrée des gorges qui forment la partie supérieure du Wadi-Ali, on passe entre deux localités qui offrent beaucoup d'intérêt : Latroun et Amouas.

On voit encore à Latroun les restes d'une église dédiée autrefois au bon larron, qui, selon la tradition, a séjourné en ce lieu et même y est né. Une tradition porte que la Sainte Famille, revenant de son exil d'Egypte, tomba entre les mains d'une bande de voleurs qui amena les trois saints voyageurs fort loin, à droite de la route, jusqu'en leur repaire, au mont Latroun. L'un des brigands, nommé Disma et fils du chef de la bande, touché, à l'aspect divin de l'Enfant Jésus, empêcha qu'on lui fit du mal, à lui et à ses parents, leur fournit ce qui était nécessaire, et leur donna une escorte à travers le désert. Disma fut plus tard le bon larron qui mourut sur la croix. C'est sans doute à cet acte de charité qu'il dut sa conversion et la faveur d'entendre Notre-Seigneur lui adresser du haut de la croix cette consolante parole : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis.*

Le petit village d'Amoua est situé sur la gauche du chemin vis-à-vis de Latroun. Il est couché au pied d'une colline et n'a conservé que peu de souvenirs de ce qu'il fut autrefois. Le nom arabe actuel de ce village rappelle le nom biblique de la ville d'Amosa : Emmaüs.

Le chemin devient de plus en plus mauvais, il serpente autour des rochers et au fond d'un torrent desséché ; des pierres tantôt aiguës, tantôt arrondies, glissantes, le recouvrent partout. Les collines sont nues, éblouissantes; elles réfléchissent avec une

égale intensité la lumière et la chaleur si incommodes l'une et l'autre à ceux qui parcourent ces tristes contrées.

Après avoir passé le puits de Job et gravi les coteaux abrupts des montagnes de Judée, nous atteignîmes un plateau élevé, et nous vîmes à notre droite le village de Saris tout entouré de plantations d'oliviers. C'est là que David se réfugia, lorsqu'il fuyait devant la persécution de Saül.

Arrivé à l'extrémité du plateau, on descend dans une vallée assez ouverte et couverte d'arbres. Sur le versant occidental se trouve le village d'Abou-Gosch. Comme il y avait dans ce lieu une bonne source, notre caravane fit halte, et nous descendîmes de cheval pour nous reposer.

Le drogman étendit un tapis sous un olivier et la table fut dressée. On nous servit des œufs durs et de la viande froide, du café chauffé au feu ou au soleil. Nous étions tous assis dans la poussière et autour du tapis. Mais la fatigue et le sommeil nous accablaient. On enleva les assiettes en fer battu et nous prîmes un peu de repos.

Bientôt les maures donnèrent le signal du départ. Il fallut remonter à cheval et poursuivre notre route. Nous avions à peine fait quelques pas, lorsque notre guide nous arrêta devant une église dédiée au prophète Jérémie ; elle paraît avoir été bâtie par les croisés. Nous récitâmes un *Pater* et un *Ave* pour gagner l'indulgence attachée à ce lieu vénérable.

Nous reprenons notre marche et nous laissons Abou-Gosch, l'ancienne Cariathiarim, patrie du prophète Zacharie.

Bientôt nous apercevons vers le nord un des plus hauts sommets des montagnes d'Ephraïm et un des points les plus intéressants de la contrée : il a conservé le nom du prophète Samuel, qui y est né, Néby-Samouïl. Autour de cette montagne on trouve les ruines ou plutôt l'emplacement de plusieurs villes célèbres dans l'Ancien Testament.

Vers le sud, nous avons en face de nous la montagne conique, couronnée du village de Soba.

Au-delà, nous descendîmes dans une vallée profonde, couverte de pierres arrondies, qui glissaient sous les pas de nos chevaux... Nous avions devant nous le village de Kolounieh, bâti sur des rangées de rochers superposées les unes aux autres. Plus loin, la vallée de Térébinthe, célèbre dans la Sainte Ecriture par la victoire de David sur Goliath.

La vallée de Térébinthe est resserrée entre des collines couvertes de mûriers et d'oliviers; elle est variée dans ses contours; le lit du torrent serpente autour de ces montagnes tantôt nues, calcinées, brûlantes, tantôt ombragées par des sycomores, des vignes, des térébinthes; quelques villages entourés de nopals et échelonnés sur les coteaux, animent cette nature tout à la fois grande, triste et sauvage, bizarre et solennelle, digne des combats des géants et des scènes sublimes de la Bible.

Nous ne sommes plus qu'à six kilomètres de Jérusalem ; là se trouve la dernière *locando*. Quatre cavas arrivent en tenue officielle à notre rencontre. Désormais ils vont précéder notre marche et notre entrée à Jérusalem !

Bientôt nous apercevrons cette cité sainte et nous tomberons à genoux pour entonner l'hymne de la reconnaissance !... Longtemps nous cherchons des yeux, à chaque détour de la montagne, si nous ne découvrirons pas quelques-uns de ses monuments. Enfin, dix minutes avant d'y arriver, elle apparaît à nos regards. A sa vue, ce cri répété s'échappe de toutes nos poitrines : Jérusalem ! Jérusalem ! Jérusalem ! Quelle joie dans nos cœurs, quelle expansion, quel enthousiasme ! Nous chantons de tout cœur le psaume *Lætatus sum,* et nous reprenons notre marche, qui n'est plus désormais qu'un triomphe jusqu'aux portes de la ville sainte. On se sent tout fier, tout heureux, on oublie ses fatigues et on goûte un bonheur si pur que toutes les joies du monde ne peuvent y être comparées. C'est un avant-goût de la Jérusalem céleste.



DEUXIÈME PARTIE.

ARRIVÉE. — SÉJOUR.

I

JÉRUSALEM.

Entrons maintenant par la porte de Jaffa. Nous avons devant nous et nous contemplons avec bonheur les coupoles, les dômes, les murs crénelés de la cité sainte, de l'antique cité de David, où le fils de Dieu a souffert, où il est mort, où il a consommé son douloureux sacrifice pour nous sauver : ô Jérusalem ! que tu es radieuse et belle aux yeux du pèlerin qui arrive comme nous le soir au coucher du soleil ! Que tu es belle surtout et douce à son cœur, quand pour la première fois, ayant franchi le seuil de tes portes, il se dit : Me voici dans la ville sainte, me voici à Jérusalem ! Ce bonheur, je l'ai vivement ressenti dans l'intime de mon âme. O Jésus ! soyez-en mille fois béni ! Notre caravane fait son entrée avec beaucoup d'ordre et parmi une

foule de curieux accourus pour nous voir. Notre guide fidèle, le cher frère Liévin, nous conduit à la Casa-Nova, hôtellerie franciscaine où nous recevons la plus cordiale hospitalité. On nous assigne à chacun nos cellules. Nous nous sentons revivre. Qu'il sera doux le repos de la nuit! Jérusalem! Jérusalem! c'est le dernier mot que murmurent nos lèvres. Il sera le premier qu'elles rediront demain à notre réveil. Nous commençons à goûter les prémices de Sion. Gloire à Dieu! *hosanna,* salut et gloire au Fils de David !

Jérusalem ne ressemble à aucune autre ville. Ce n'est pas une place forte comme nous en voyons en Europe ; ce n'est pas une ruine antique, noircie ou couverte de lierre; c'est moins encore une cité moderne, agitée et bruyante : c'est une enceinte vaste et lugubre, entourée de débris et de monuments funéraires.

Jérusalem, que tu es belle au milieu de tes douleurs! Pour le pèlerin fatigué tu es un baume et un avant-goût du ciel!...

Donc, arrivés devant la porte dite de Jaffa, nous en franchissons le seuil avec émotion, et, pénétrant dans la ville sainte, nous nous dirigeons du côté du couvent franciscain de Saint-Sauveur. La Casa-Nova n'en est séparée que par une rue étroite. Cette hôtellerie, destinée aux pèlerins, est une maison vaste, saine, sous la direction des Pères franciscains. Nous y avons tout le confortable de l'hôtel et toute

la tranquillité du couvent. La salle à manger est très-grande, il y a bien place pour une centaine de pèlerins; elle est voûtée; au reste, à Jérusalem toutes les pièces sont voûtées, même les chambres; quelquefois la clef de voûte est peinte; j'ai un magnifique Ibis pour décorer la mienne. Nos lits sont à l'orientale, garnis d'un moustiquaire. C'est ainsi dans tout l'Orient, au Caire, à Port-Saïd; un immense rideau de tulle vous enveloppe de toutes parts, vous le fermez complètement si vous voulez, et c'est le moyen de se préserver des moustiques. Ce rideau est suspendu à un carré qui recouvre totalement le haut du lit, c'est un peu la forme d'un dais. Dans nos campagnes, on trouve encore ce mode primitif qui a bien ses avantages.

Enfin, nous avions à la Casa-Nova une charmante gazelle qui se promenait dans le corridor et venait nous saluer jusqu'à la porte de nos chambres. Ainsi l'agréable se joignait à l'utile.

Nous avions donc chacun pris possession de nos chambres pour y chercher un repos dont nous avions un si grand besoin. Mais la nuit ne fut pas réparatrice pour tous. Deux de nos pèlerins, trop fatigués, durent le lendemain garder la chambre; ils avaient la fièvre.

UNE MESSE AU CALVAIRE.

Pour nous, dès le matin, nous sortîmes de la Casa-Nova, et, sous la direction de notre guide, nous arrivâmes bientôt en face de l'église du Saint Sépulcre. Ce que l'on désire avant tout à Jérusalem, c'est de voir, de vénérer les lieux où se sont passées les grandes scènes de la Rédemption.

Entrons avec un saint tremblement dans ce temple, le plus auguste de l'univers. Ah! c'est ici qu'il faudrait ôter sa chaussure; ôtons du moins de nos cœurs tout ce qui peut contrister les regards de notre Dieu et très-saint Rédempteur. Saluons ce temple dont la beauté et la gloire surpassent toutes les splendeurs de ce monde.... Ici Dieu a réconcilié le ciel avec la terre, ici l'homme pécheur a repris sa place et ses droits à l'héritage céleste. Heureux pèlerin! bénis ton Dieu, tu n'es pas venu trop loin pour contempler cette merveille unique ici-bas et qui fait trembler le ciel et la terre étonnés! Les Anges se couvrent de leurs ailes devant le Saint des Saints, couvrons-nous de confusion, en pénétrant dans ces lieux à jamais vénérables où nos péchés ont attaché notre Dieu à la croix!

Mais le sentiment qui domine en nous, c'est celui de la confiance, de la reconnaissance et de l'amour. N'est-ce pas ici que s'est opéré en faveur de l'homme

pécheur le grand mystère de la miséricorde et du pardon? N'est-ce pas ici que le fils de Dieu, victime volontaire, nous a donné en mourant pour nous sur la croix la plus grande marque d'amour qu'il put nous donner! Entrons donc en ce sanctuaire béni; entrons-y avec un cœur contrit et humilié, avec un cœur dilaté par l'amour et la confiance. Montons au Calvaire où le prêtre va renouveler sur l'autel eucharistique le sacrifice de la croix.

Nous voici à genoux sur le lieu même qui fut inondé du sang de Jésus, coulant à flots pressés de ses pieds, de ses mains, de toutes les blessures de son corps, et après sa mort de son cœur adorable. Notre aumônier vient de monter à l'autel du crucifiement pour y célébrer la sainte messe. Nous avons le bonheur d'y assister. Qui pourra dire notre émotion et les sentiments qui se pressent dans nos âmes en entendant cette première messe sur le lieu même où Notre-Seigneur est mort! Nous le contemplions ce tendre Agneau sur la croix, et il nous semblait que ses yeux expirants s'entr'ouvraient et se fixaient sur nous avec amour. Au reste, il était bien là en toute vérité, toujours vivant et toujours mourant dans l'auguste sacrifice, c'était bien toujours la même victime s'immolant pour nous non plus sur la croix, mais sur l'autel qui en est la représentation fidèle.

En assistant à la messe en un si saint lieu, je pleurais, je souffrais, j'aimais et mon cœur adorait

dans un profond silence le divin Crucifié. Entendre une messe au Calvaire, quelle grâce, quelle faveur, j'en ai encore le cœur tout ému.

LE GOLGOTHA. — SAINT SÉPULCRE.

Le R. P. Félix a dit : Le Calvaire, c'est la plus haute cime de l'histoire de l'Eglise et de l'histoire du monde. Que le célèbre conférencier de Notre-Dame ne trouve pas mauvais qu'une humble pèlerine de Terre Sainte complète sa pensée et dise à son tour : Le Calvaire, c'est la plus haute cime où puisse atteindre l'amour d'un Dieu. Aussi qui ne se sentirait ému jusqu'au fond des entrailles en se rapprochant du Golgotha, en baisant le rocher sacré du Calvaire?

Il est actuellement renfermé dans la vaste basilique du Saint Sépulcre. On y monte aujourd'hui par deux escaliers qui se trouvent à droite en entrant dans l'église, et qui ont chacun de douze à dix-huit marches. Le sommet est une plate-forme divisée en deux parties séparées par une arcade. C'est la chapelle du Calvaire. On y voit trois autels. Le premier, qui est à droite, a été construit sur l'endroit même où notre divin Sauveur fut cloué à la croix. Pour cette raison, on l'appelle l'autel du Crucifiement. Il appartient aux Latins. Le second, qui est au milieu, est dédié à Notre-Dame des Douleurs. C'est ici que

la plus affligée des mères se tenait debout auprès de saint Jean pendant que son très-cher fils Jésus expirait sur la croix. Oh ! que ce lieu est touchant ! qu'il inspire à l'âme de compassion, d'amour et de filiale confiance en Marie ! Comme on prend part à son affliction ! et comme on comprend ici la vérité de la prophétie du saint vieillard Siméon : Un glaive de douleur transpercera votre âme. O Mère très-affligée, et si parfaitement résignée, priez pour nous, afin qu'unissant nos souffrances aux vôtres, nous consolions votre cœur maternel par notre patience et notre amoureuse résignation.

L'autel qui se trouve à gauche est celui de la Plantation de la croix. Il appartient aux Grecs schismatiques.

C'est sous cet autel qu'on aperçoit le trou creusé dans le rocher où fut plantée et fixée la croix de notre divin Rédempteur. Pieux pèlerins, tombons à genoux. Baisons avec le plus profond respect et le plus ardent amour ce saint lieu encore tout imbibé du sang adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Tour à tour nous collons nos lèvres émues sur la plaque en argent qui recouvre cette petite excavation du rocher ; tour à tour nous y plongeons notre bras avec une émotion facile à comprendre. En le retirant, qui de nous ne s'est senti au cœur une impulsion nouvelle pour aimer désormais davantage Jésus et sa sainte croix ? La profondeur de cette cavité est d'environ quarante centimètres

et la largeur de son ouverture d'environ vingt centimètres.

Tout près du trou ou petite excavation où la croix fut plantée commence une fente large et profonde qui descend dans le rocher jusqu'au bas du Calvaire. Nous pûmes bien voir cette fente et constater avec la tradition que c'est là un des rochers qui se fendirent à la mort de N.-S. J.-C.

Qui dira l'émotion qu'on éprouve en voyant ce miracle permanent! Les pierres se fendirent à la mort de N.-S. Hélas! il y a des cœurs assez durs pour ne pas s'ouvrir à ses divines miséricordes. Ils résistent au lieu de se fendre pour recevoir comme le rocher du Calvaire le sang de leur Dieu qui voudrait les laver de leurs crimes et les sauver. Tout à côté, on nous fit aussi remarquer le lieu où étaient les croix des deux larrons.

Excepté le lieu où était la croix et deux endroits de la fente du rocher, le Calvaire est tout recouvert de marbre : il a fallu le soustraire à la dévotion parfois dévastatrice des pèlerins.

Cinquante lampes allumées brûlent sans cesse en ce saint lieu pour honorer les grands mystères qui s'y sont opérés. Elles sont une affirmation solennelle de la croyance catholique au mystère de la Rédemption et un perpétuel hommage de reconnaissance et d'amour rendu à notre saint Rédempteur. J'en dis autant des autres sanctuaires, surtout du Saint Sépulcre, où la piété des fidèles et

la munificence des princes chrétiens ont multiplié à l'envi ces gages de foi et d'amour.

Nous visitons ensuite la *Pierre de l'onction,* qui se trouve au bas du Calvaire, en face de la porte d'entrée. Ce sanctuaire est commun aux Catholiques, aux Grecs et aux Arméniens. C'est sur cette pierre que Joseph d'Arimathie et Nicodème embaumèrent le corps sacré de Jésus. Aujourd'hui, elle est recouverte d'une table de marbre rougeâtre, longue de huit pieds, large de deux. Des pommeaux de cuivre doré sont placés aux quatre coins, où l'on voit aussi de grands candélabres, et tout autour, au-dessus, dix lampes en argent. C'est donc ici que la plus affligée des mères reçut entre ses bras le corps encore tout ensanglanté de son divin fils ; qu'elle baisa amousement ses plaies et son auguste visage, pâle et défiguré. Ses yeux étaient éteints, ses lèvres muettes ; il était mort.

O Marie ! consolez-vous. Votre cher fils ressuscitera. Sa mort nous a mérité le ciel.

En souvenir de tant de douleurs et de tant d'amour, baisons avec respect cette pierre sacrée sur laquelle des générations de chrétiens sont venues et viendront jusqu'à la fin des siècles coller leurs lèvres et verser des flots de larmes. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'on est bien ici !

Après avoir baisé et baisé encore la pierre de l'onction, nous nous dirigeons vers l'Edicule qui renferme le Saint Sépulcre. Il est renfermé lui-même

dans la grande basilique comme la *Santa-Casa* est renfermée dans la basilique de Lorette. Ce monument s'élève au centre de la grande coupole qui lui sert de splendide pavillon. Il est tout en marbre blanc et jaune, et comme il est séparé du reste de l'église, on peut circuler tout autour. Pénétrons dans ce sanctuaire le plus auguste de l'univers. Une petite porte conduit d'abord dans une sorte de vestibule, brillamment illuminé, qu'on appelle la *chapelle de l'Ange*. Il est à peu près carré et mesure environ trois mètres. Au centre se voit un piédestal en marbre surmonté d'une petite pierre carrée qui aurait fait partie, dit-on, de celle moindre qui appuyait la pierre de clôture du tombeau. Elle est dite pierre de l'Ange, parce que l'ange, après l'avoir renversée, s'assit dessus. C'est là qu'il apparut aux saintes femmes lorsqu'elles vinrent au sépulcre portant des parfums. La plus grosse pierre, c'est-à-dire celle qui fermait l'entrée du Saint Sépulcre, est aujourd'hui précieusement conservée dans l'église arménienne, sur le mont Sion.

Un pas encore, et nous sommes dans le Saint des Saints, je veux dire dans la chapelle même du Saint Sépulcre. Nous y entrons les uns après les autres, après avoir baisé la pierre de l'ange, et, saisis d'un saint respect, nous nous prosternons, nous adorons, nous aimons, nous prions le divin ressuscité, le vainqueur de la mort, notre Jésus désormais impassible, immortel. *Alleluia!* Avec quelle ferveur

d'amour nous collons nos lèvres au marbre qui recouvre son glorieux tombeau !

Une porte basse et cintrée donne accès dans la petite chapelle du Saint Sépulcre; elle forme un carré dont chaque côté mesure environ deux mètres. La partie qui est à droite en entrant est occupée par le Saint Sépulcre, lequel prend à peu près la moitié de l'espace de cette chapelle, de telle sorte qu'il n'y a place à côté que pour quatre personnes agenouillées. Le tombeau du Sauveur est creusé horizontalement dans le rocher et recouvert d'une table de marbre. Une quantité de lampes en or et en argent brûlent jour et nuit dans ce sanctuaire embaumé de fleurs toujours fraîches. On y respire un parfum angélique et qui semble venir du ciel. Une corniche élevée de quelques centimètres au-déssus du glorieux tombeau supporte un bas-relief et deux tableaux représentant Jésus ressuscité. Mais qu'a-t-on besoin de tableaux, alors que l'âme est si émue et contemple pour ainsi dire présent sous son regard le grand mystère de la résurrection accompli en ce saint lieu !

Après avoir visité le Saint Sépulcre et donné un premier gage de notre foi et de notre amour aux deux principaux sanctuaires, nous y devions sans plus tarder acquitter une dette de reconnaissance. Vivement émus à l'aspect de ces Saints Lieux, vers lesquels aspiraient nos plus ardents désirs et qu'après tant de fatigues nous avions le bonheur de

contempler de si près, nos cœurs éprouvaient le besoin d'en exprimer à Dieu notre gratitude. A cette fin, nous nous rendons dans la chapelle de l'apparition, ainsi nommée parce qu'on croit que ce fut là que Notre-Seigneur apparut à la très-sainte Vierge, sa mère, après sa résurrection. Cette chapelle est vaste et sert de chœur aux Franciscains pour y faire leurs offices religieux. Elle est assez rapprochée de la chapelle du Saint Sépulcre. C'est là que de nos voix les plus vibrantes nous entonnons et chantons avec un véritable enthousiasme l'hymne catholique de l'action de grâce, le *Te Deum*. Ne devions-nous pas ce tribu de reconnaissance à notre Dieu, à Jésus, à Marie qui nous avaient choisis entre mille et si heureusement conduits au terme de notre pèlerinage ? Il me semble encore entendre les accents de nos voix émues formant avec l'orgue de la basilique un ardent et harmonieux concert. Qu'il sera délicieux, ineffable, l'éternel *Te Deum* du paradis, que tous ensemble, après notre pèlerinage terrestre, nous vous chanterons, ô mon Dieu, dans les siècles des siècles !

Nous retournons à la Casa-Nova, emportant dans nos cœurs la première impression d'un pèlerinage aux Saints Lieux. Ce soir, vers trois heures, nous reviendrons assister à la procession qui se fait chaque jour, par les Pères de Terre Sainte, dans la basilique du Saint Sépulcre.

Je profitai du temps qui nous restait avant le

dîner, pour écrire à ma famille et pour lui annoncer mon heureuse arrivée dans la ville sainte. J'étais bien fatiguée et j'avais besoin de repos; mais d'ici dix jours, il n'y aura pas de paquebots à porter de dépêches. Je me hâte donc et j'oublie tout pour penser à ma bonne mère et à mon cher frère Alexandre.

LA PROCESSION AU SAINT SÉPULCRE.

Nos cœurs étaient restés au Saint Sépulcre, il nous fut doux d'y revenir. Toujours accompagnés de notre cher guide, nous visitâmes tous les sanctuaires que renferme l'église du Saint Sépulcre, et auxquels sont attachés de nombreuses indulgences. Nous avions à peine fini que la procession se déroula majestueuse et brillante sous les voûtes de l'immense basilique. Nous nous joignons à cette procession et nous la suivons pieusement, un cierge allumé à la main, comme tous les fidèles qui y prennent part. Voici l'ordre que suit cette procession, la plus belle sans contredit que l'on puisse faire ici-bas :

On se rend d'abord dans la chapelle de *l'Apparition* dont je viens de parler. La place actuellement occupée par le maître-autel de cette chapelle, où le très-saint Sacrement est toujours exposé, est celui

où Notre-Seigneur apparut à sa sainte mère après sa résurrection. A droite et à gauche du maître-autel s'élèvent deux petits autels latéraux.

Celui de droite est dédié à la Sainte Croix, parce qu'on y conservait autrefois une parcelle considérable de la vraie croix. Celui de gauche renferme un fragment insigne de la colonne de la flagellation. On le voit à travers un grillage. Au rapport de saint Jérôme, ce fragment paraît avoir fait partie de la colonne à laquelle Notre-Seigneur fut attaché au prétoire pour y être flagellé. Cette colonne, au XVI[e] siècle, aurait été transportée, toute tachée de sang, du palais de Pilate sur la montagne de Sion, où elle fut longtemps conservée dans le portique bâti sur l'emplacement de la maison de Caïphe. On voit à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède, un tronçon de colonne du même genre et sans doute de la même provenance. On croit communément qu'il vient du prétoire. J'ai eu le bonheur de le voir et de le vénérer. Sa hauteur est de soixante-dix centimètres. Il est en marbre noir veiné de blanc.

Au sortir de la chapelle de l'Apparition, la procession se dirige sur la gauche, vers la *prison de Notre-Seigneur,* en suivant la nef ou galerie septentrionale, composée de sept arcades, vulgairement appelées les *Arceaux de la Vierge.* Cette dénomination de prison vient de la croyance que Notre-Seigneur y aurait été enfermé pendant qu'on faisait sur le Calvaire les derniers préparatifs de son

supplice. C'est un tout petit oratoire froid et obscur, situé à l'extrémité de la nef que nous venons de parcourir. Il appartient aux Grecs. Cette chapelle a trois compartiments pour figurer la place des trois prisonniers, Jésus et les deux larrons. L'âme est profondément émue quand on entre dans ce cachot où Jésus, le doux Jésus, endura les angoisses d'une attente si mortelle, et cela pour nous, oui, pour nous, pauvres pécheurs. Qui n'aimerait un Sauveur si bon, et ne serait prêt à donner mille vies pour lui témoigner son amour !

Avançons et saluons en passant le sanctuaire du *Titre de la Croix* et de *Saint Longin*, situé à peu près au centre de l'abside du fond de la basilique, du côté directement opposé au Saint Sépulcre, lequel est à l'autre extrémité, sous la grande coupole. Le titre de la Croix (*Jésus de Nazareth, roi des Juifs*) fut quelque temps conservé dans l'oratoire de ce nom. Il est aujourd'hui conservé et vénéré dans la basilique de Sainte-Croix, à Rome. Saint Longin est le soldat qui perça de sa lance le côté de Notre-Seigneur sur la croix après sa mort. Il fut touché de la grâce. Le cœur qu'il avait percé, le blessa à son tour du trait de sa miséricordieuse charité, et ici même l'heureux Longin vint pleurer sa faute et remporta plus tard la palme du martyre. Le martyrologe romain fait mention de lui à la date du 25 mars, qui est le jour de sa fête. La Sainte

Lance est aujourd'hui dans la basilique de Saint-Pierre à Rome.

La procession continue et s'arrête un moment, à une douzaine de pas de là, devant la chapelle de la *Division des vêtements*. Nous lisons dans l'évangile de saint Jean : « Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat.... » C'était l'usage alors que les bourreaux et les soldats se partageaient les vêtements des suppliciés. L'évangéliste ajoute : « Ils prirent aussi sa tunique. Or, la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons pas, mais tirons au sort à qui elle appartiendra, afin que cette parole de l'Ecriture fut accomplie : ils ont partagé entre eux mes vêtements et ont tiré ma robe au sort. Et les soldats firent ainsi. »

Après la chapelle de la division des vêtements, on descend, par un escalier de vingt-huit marches, dans la chapelle de sainte Hélène. C'est là que la sainte Impératrice se tenait en prière pendant qu'on cherchait la croix de notre Sauveur. Ce sanctuaire est vaste; il porte, avec un cachet d'antiquité, quelque chose de grave et d'austère. Il appartient aujourd'hui aux Grecs et aux Arméniens.

En descendant encore treize marches, on parvient dans la grotte profonde où les instruments de la Passion de notre Sauveur ont été enfouis pendant

trois siècles, et où ils ont été retrouvés au milieu des acclamations de la joie. C'est la chapelle de *l'Invention de la Sainte-Croix*. Elle appartient aux Latins.

Quand on sort des chapelles souterraines, on voit immédiatement sur la gauche celle de la *colonne d'Impropère*, ainsi nommée parce qu'elle renferme un tronçon de la colonne de marbre gris qui se trouvait au prétoire, et sur laquelle notre Sauveur était assis quand il fut couronné d'épines et abreuvé d'injures par les soldats de Pilate. Cette colonne appartient aux Grecs. Ah ! c'est bien ici le lieu de compatir aux douleurs de notre bon Maître et de lui faire amende honorable pour de si indignes outrages. Que n'avez-vous pas souffert, ô bon Jésus, sur cette colonne de la cruauté de ces barbares soldats! Tandis qu'ils enfonçaient des épines aiguës sur votre tête sacrée, vous pensiez à moi, vous acceptiez cet opprobre pour moi. A mon tour, ne dois-je pas me mortifier, m'humilier avec vous et pour vous, au lieu de rechercher mes aises et les vaines satisfactions de mon orgueil ! O mon âme! auprès de cette colonne où ton Jésus a tant souffert pour toi, apprends à souffrir avec lui et pour lui. A l'école d'un Dieu qui a choisi pour sa part la souffrance et la mort, apprends à préférer, pour l'imiter et pour lui plaire, la souffrance à la jouissance. Il nous est meilleur en effet en ce monde de souffrir que de jouir. Ainsi ont pensé tous les saints,

entr'autres sainte Thérèse et sainte Magdelaine de Pazzi, ces deux héroïques amantes de Jésus et de sa croix. Pendant la procession, on chante des hymnes appropriées à chaque station.

Je me trouvais heureuse de parcourir et de vénérer des lieux si saints et si chers à la piété chrétienne; mais, dominée par la fatigue, je fus obligée de m'arrêter. Notre aumônier s'en aperçut, et dans sa charité il alla lui-même me chercher un verre d'eau. Dans ces pays brûlants où la soif vous dévore, un verre d'eau vaut son pesant d'or. Au reste, nous arrivions au Calvaire où Notre-Seigneur avait dit : *J'ai soif.* Ce m'était une consolation de pouvoir un peu moi-même le redire après lui... J'ajoute qu'il faut venir à Jérusalem pour se faire quelque idée de ce tourment du Sauveur et y compatir, je ne dis pas dignement, mais expérimentalement.

Pendant que je me reposais sur un banc de pierre, la procession, continuant son parcours, montait au Calvaire et s'arrêtait successivement à la *chapelle du crucifiement,* construite sur le lieu même où notre Sauveur fut cloué à la croix, et à la chapelle de la *Plantation de la Croix,* construite à l'endroit où il fut élevé en croix et où il mourut pour le salut du genre humain. L'hymne *Vexilla regis prodeunt* est le chant de cette station. Si belle et si touchante dans nos églises, que ne doit pas être cette hymne chantée sur le Golgotha? Surtout l'*O Crux, ave,*

chanté à genoux au pied même de cette croix, que l'on voit se dresser encore sous ses yeux, toute rougie du sang de l'auguste Victime.

Entre les autels du Crucifiement et de la Plantation de la croix s'élève un petit autel dédié au *Stabat Mater,* à trois mètres à peu près de l'endroit où la croix fut plantée. C'est là que se tenait la mère de douleurs, unissant ses sanglots et ses larmes aux souffrances et au sang de son divin Fils sur le point d'expirer. C'est là qu'avec un amour et une douleur immense, elle recueillit son dernier soupir. Tout auprès, mais en dehors de l'enceinte du Calvaire, se trouve l'oratoire de Notre-Dame des Douleurs, à douze ou quinze pas de la croix. On y monte par un petit escalier qui est à droite de la grande porte d'entrée de la basilique. C'est là que se tenait la Très-Sainte Vierge avec saint Jean et les saintes femmes pendant que l'on crucifiait notre Sauveur, c'est-à-dire pendant que les bourreaux le clouaient à la croix où il venait de s'étendre comme un doux agneau. C'est de là que la plus affligée des mères vint se placer tout près de la croix avec saint Jean et Magdelaine, quand les bourreaux se furent éloignés. Qui peut redire en ce Saint Lieu sans éprouver une profonde émotion : *Stabat mater dolorosa juxta crucem lacrymosa, dum pendebat Filius.* Cette chapelle appartient aux Latins.

En descendant du Calvaire, le premier objet que la procession rencontre, et devant lequel elle s'arrête

pour le vénérer au chant du *Pange, lingua gloriosi prœtium certaminis*... c'est la *Pierre de l'onction;* c'est aussi le premier objet qu'on rencontre au bas de l'escalier du Calvaire en entrant dans la basilique. Nous en avons déjà parlé ci-dessus.

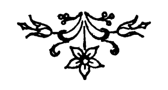
La procession se rend ensuite au Saint Sépulcre dont elle fait le tour jusqu'à trois fois durant le temps pascal. Qui dira les sentiments religieux qui se pressent successivement dans l'âme en une si auguste cérémonie célébrée en de si Saints Lieux, l'adoration, l'amour, la compassion, la félicitation et tour à tour aussi la joie, la tristesse, l'enthousiasme, une sainte fierté d'être les disciples de ce supplicié vainqueur de la mort et ressuscité? L'émotion, les larmes, l'ardente prière : tous ces sentiments, je le répète, se pressent et se succèdent dans l'âme et la pénètrent d'une impression surnaturelle qu'elle n'a jamais éprouvée, qu'elle n'oubliera jamais, devrait-elle vivre mille ans : ô Jérusalem, ô Calvaire, ô glorieux Sépulcre de mon Dieu... si jamais je t'oublie, que ma langue s'attache à mon palais!

La procession n'a plus qu'une station à faire, bien touchante sans doute, puisqu'elle rappelle un des plus attendrissants témoignages d'amour que notre doux Sauveur ait donné à Marie-Magdelaine, la pécheresse convertie, et dans sa personne à tous les pécheurs convertis et repentants. On appelle cette station le *Noli me tangere*. Ne me touchez pas. C'est ici en effet que Notre-Seigneur ressuscité,

apparaissant à Magdelaine sous la figure du jardinier, lui dit : *Ne me touchez pas,* alors que dans le transport de sa joie et de son amour cette sainte amante de Jésus se jetait à ses pieds pour les embrasser. Ce lieu est à une douzaine de mètres du Saint Sépulcre, du côté du nord. On le reconnaît à un marbre incrusté dans le pavé de l'église en forme de double rosace et à un bel autel en bronze adossé au pilier voisin et dédié à sainte Marie-Magdelaine. Cet autel appartient aux Latins.

La procession rentre à son point de départ, c'est-à-dire à la chapelle des Franciscains. Elle se termine au chant des litanies de la Sainte-Vierge et à l'autel même où Notre-Seigneur ressuscité apparut à sa sainte Mère, et qu'on appelle pour cette raison l'Autel de l'Apparition.

Je suis bien fatiguée, mais bien contente. Comme tout a été édifiant et admirablement coordonné dans cette procession ravissante ! Heureux pèlerins qui l'avons suivie, emportons comme un précieux souvenir notre cierge. Il éclairera nos pas dans la vie, et, allumé près de notre couche funèbre, il consolera notre mort.



LA CHAPELLE D'ADAM.

SACRIFICE D'ABRAHAM. — GODEFROI DE BOUILLON.

Mais tout n'est pas fini dans cette immense Basilique. Combien d'autres souvenirs religieux et historiques n'avons-nous pas à recueillir! Nous voici tout près de la sacristie des Pères Franciscains. Entrons-y. Et, d'abord, on nous y montre la vaillante épée de Godefroi de Bouillon et ses éperons dorés. Un bon curé du nombre des pèlerins, et qui aimait assez les reparties, me présente cette épée en me disant d'un certain ton chevaleresque : Tenez, Jeanne d'Arc! Ah! je comprends, lui dis-je à mon tour en saisissant cette arme; oui, je comprends! Ce n'est plus avec le glaive que la femme peut et doit combattre pour sauver son pays. Elle a un autre glaive entre les mains, c'est celui de la prière et du sacrifice.....

Entre la pierre de l'Onction et le Calvaire, on remarque le lieu où se trouvaient les tombeaux de Godrefoi de Bouillon et de son frère Beaudouin Ier. Les Grecs les ont profanés et fait disparaître.

A l'extrémité occidentale de l'église se trouve le sépulcre de Joseph d'Arimathie : il est composé de

plusieurs niches, et remonte visiblement à une époque très-ancienne.

La tradition rapporte qu'il y a dans l'église du Saint Sépulcre un tombeau beaucoup plus ancien encore que celui de Joseph d'Arimathie. C'est celui d'Adam.

La chapelle d'Adam se trouve au-dessous de la chapelle de la plantation de la Croix ; elle a une petite abside creusée dans le rocher du Calvaire.
« La fente du rocher, faite au moment de la mort
» du Sauveur, et qui commence au-dessus, au lieu
» où a été plantée la croix, continue à travers la
» chapelle d'Adam, de sorte que, si la tête de notre
» premier père a été ensevelie dans cette chapelle,
» elle a été réellement inondée du sang qui décou-
» lait des plaies de notre Sauveur (1). »

Origène confirme ceci en disant : Le Calvaire était le lieu où devait mourir celui qui mourrait pour tous les hommes ; car une tradition m'apprend que le corps du premier homme a été enseveli dans le lieu même où Jésus fut crucifié, afin que tous les hommes qui avaient reçu la mort par Adam reçussent la vie par J.-C. et que, dans ce lieu qu'on appelle le Calvaire, c'est-à-dire le lieu de la tête, Adam, la tête du genre humain, retrouvât la vie avec toute sa race par la résurrection du Sauveur qui y a souffert et y est ressuscité.

(1) **Monseigneur Mislin.**

C'est à cause de cette tradition qu'on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix.

Une autre tradition non moins intéressante se rattache encore au Calvaire : c'est celle du sacrifice d'Abraham. Autrefois, on montrait, derrière le Calvaire, la pierre sur laquelle avait été placé le bûcher d'Isaac, l'arbre dans lequel s'était embarrassé le bélier, et l'autel de Melchisédech.

Nous quittons le Saint Sépulcre, nous y reviendrons toujours avec bonheur. Demain, nous visiterons le mont Sion. Jérusalem est une mine où l'on peut puiser les souvenirs les plus précieux et les plus authentiques.

II
LE MONT SION.

Nous visitons d'abord la citadelle flanquée de tours et environnée de fossés, la tour de David, la plus ancienne forteresse du monde ! Ce fut là que le Roi-Prophète joua de sa cithare et dansa devant l'arche sainte, tandis que sa femme Michol se moquait de lui ; ce fut là qu'il fit déposer l'arche dans le tabernacle qu'il avait préparé. Ce fut là aussi qu'il commit sa double faute, qu'il la pleura et qu'il écrivit ces admirables psaumes de la pénitence, qui sont et demeureront à jamais les accents

les plus sublimes de la foi et de la confiance en Dieu, ainsi que l'expression la plus vraie de l'humilité et du repentir. On remarque encore la fenêtre par où David jeta un regard indiscret sur Bethsabée, femme d'Urie. L'emplacement présumé de la maison d'Urie est à une centaine de pas de la tour de David.

Hérode l'Ascalonite fit d'importants changements à l'antique citadelle et construisit les trois célèbres tours qu'il nomma Hippicus, Phasaël et Mariamme.

Titus, après la prise de Jérusalem, avait ordonné de les épargner comme des monuments qui devaient attester la puissance du peuple juif.

Lorsque les croisés s'emparèrent de la Ville Sainte, les Pisans s'établirent dans la citadelle de David, qui s'appela dès lors château des Pisans.

En 1219, lorsque les chrétiens furent obligés d'abandonner la Ville Sainte, le Sultan ordonna la destruction des murailles de Jérusalem, à l'exception de celles de la citadelle et de l'enceinte du temple. Elles sont là encore aujourd'hui, bravant depuis plus de trois mille ans le temps et le bouleversement des nations.

La muraille actuelle de Jérusalem, garnie de tours et de créneaux, a une hauteur moyenne de trente-six à quarante pieds. C'est l'œuvre du Sultan Soliman.

Cette muraille est percée de quatre portes principales :

1° Au couchant, la porte de Jaffa;
2° Au nord, la porte de Damas;
3° Au levant, la porte de Saint-Etienne;
4° Au midi, la porte de Sion.

La ville est également divisée en quatre quartiers :

1° Le quartier chrétien, autour de l'église du Saint Sépulcre; 2° le quartier arménien, sur le mont Sion; 3° le quartier juif, sur le penchant du mont Sion, vers le mont Moriah; 4° le quartier musulman, plus grand que tous les autres, qui occupe toute la partie nord-est de la ville.

Près de la citadelle se trouve l'église protestante, bâtie sur les ruines du palais d'Hérode. « Tandis que les autres communions chrétiennes se groupent autour des sanctuaires marqués par la Vie et la Passion de Jésus-Christ, le protestantisme érige son temple sur un lieu souillé de sang et de honte (1) ».

Près de ce temple on voit une mosquée en ruines, qui autrefois était une église dédiée à saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem.

Plus loin, l'emplacement de la maison du grand-prêtre Anne, chez lequel fut conduit notre Sauveur après avoir été arrêté au jardin des Oliviers. On y voit aujourd'hui le couvent des religieuses arméniennes. Dans leur chapelle on montre le lieu où Notre-Seigneur fut interrogé et reçut un soufflet. Près de cette chapelle, on nous fit voir l'olivier

(1) Monseigneur Mislin.

auquel Notre-Seigneur avait été attaché pendant son interrogatoire.

Nous visitons ensuite l'église dédiée à saint Jacques le Majeur, et qui appartient aux Arméniens non catholiques. On montre dans une petite chapelle le lieu du martyre de saint Jacques. Nous nous prosternâmes et nous baisâmes avec amour et respect ce lieu vénérable.

Cette église a trois nefs, elles sont richement ornées de peintures, de marbres, de mosaïques, qui en font une des plus belles *églises de l'Orient.*

Chaque pèlerin reçut en sortant une aspersion d'eau de rose, qu'évidemment nous ne demandions pas. Nous nous contentâmes d'en rire.

Près du couvent des Arméniens, on remarque le lieu où était la maison de saint Thomas. Au moyen âge, on y avait construit une petite église devenue aujourd'hui la propriété d'un musulman.

Mais nous pouvons visiter la petite église des Syriens Jacobites, bâtie sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, dans laquelle saint Pierre se réfugia après qu'il eut été délivré de la prison par un ange. On nous fit admirer sur l'autel un portrait de la sainte Vierge, attribué à saint Luc.

On voit aussi dans cette église le baptistère des premiers chrétiens. C'est là, dit-on, que la sainte Vierge a été baptisée.

Que de souvenirs et comme on est heureux à

Jérusalem au milieu de toutes ces splendeurs de l'antiquité et du christianisme ! On se sent renaître et vivre ; on contemple, on adore, on aime....

Le mont Sion se prolonge au dehors de l'enceinte actuelle ; il renferme un autre couvent des Arméniens, bâti sur la maison de Caïphe, le cénacle, converti aujourd'hui en mosquée, et les cimetières des différentes communions chrétiennes. On s'y rend en passant par la porte de Sion.

La maison du grand-prêtre Caïphe a été convertie en église. C'est là que Jésus fut interrogé par Caïphe, qu'il fut renié par saint Pierre et qu'il passa la nuit du jeudi au vendredi saint. Dans l'intérieur de l'église, près du maître-autel, on nous montra le lieu où notre Sauveur était attaché pendant la nuit cruelle qu'il passa dans la maison de Caïphe; on l'appelle la prison du Christ. J'y suis entrée et j'ai pu contempler le triste séjour où Notre-Seigneur a tant souffert. Hélas ! il souffre encore de l'ingratitude de tant d'âmes chrétiennes indifférentes à ses douleurs !... On nous fit remarquer auprès de l'autel la pierre qui fermait le sépulcre de Jésus et qui fut renversée par l'ange.

La petite cour, en plein air, comprise dans l'enceinte du couvent, est considérée comme étant le lieu où Pierre se chauffait parmi les serviteurs du grand-prêtre et où il renia notre divin Sauveur. On montre non loin de là, sur le penchant du mont Sion, l'endroit où il se retira pour pleurer sa faute.

On y avait bâti une petite église dite de Saint-Pierre *in Gallicante*. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine que nous avons visitée. Nous nous sommes agenouillés en face de la grotte où Pierre expia sa faute. Nous voulions unir nos expiations aux siennes, afin de les rendre plus agréables à Dieu et plus méritoires. Après avoir rempli ce devoir, nous prîmes un peu de repos. Nous cueillîmes des fleurs, des olives et ramassâmes quelques pierres autour de cette grotte abandonnée.

Tout autour du couvent arménien se trouvent les cimetières des catholiques Latins, des Grecs et des Arméniens non unis, et l'emplacement présumé de la maison de saint Jean, là où la sainte Vierge a vécu et où elle est morte.

LE CÉNACLE.

Un peu plus loin, nous trouvons le Cénacle ; c'est un des monuments les plus saints et les plus authentiques. Pénétrons-y avec respect, amour et reconnaissance. C'est ici que Notre-Seigneur a institué l'adorable Eucharistie, qu'il a lavé les pieds à ses apôtres, qu'il a prédit à saint Pierre qu'il serait renié par lui, qu'il a fait à ses disciples, après la sainte Cène, cet admirable discours qui est comme l'abrégé de sa doctrine et qu'il leur a promis de leur envoyer son Esprit consolateur ; c'est ici

que saint Jean a reposé sur la poitrine de Jésus et qu'il a senti les battements de son cœur! C'est encore ici que Jésus apparut à ses disciples le jour même de la résurrection, qu'il fit toucher ses plaies à saint Thomas. C'est ici que le saint Esprit descendit sur les apôtres; ici que saint Pierre prononça son premier discours qui convertit un si grand nombre de juifs; ici enfin que saint Jacques le Mineur fut consacré évêque de Jérusalem.

Le Cénacle est donc la première et la mère de toutes les églises. Que de souvenirs planent sur ce sanctuaire enlevé depuis trois siècles à la dévotion des chrétiens! Sainte Hélène bâtit une belle église sur le Cénacle. Elle fut reconstruite plus tard par les Croisés, puis par les Franciscains dans le XIVe siècle, en 1342. Mais ceux-ci furent chassés et tués par les Turcs en 1558.

Le cœur se serre en pénétrant dans le Cénacle, aujourd'hui converti en mosquée. La salle est nue et dépouillée de tout ornement; elle a deux nefs séparées par des colonnes.

Que ne pouvons-nous faire ici une amende honorable, solennelle au Dieu de l'Eucharistie! Nous y suppléons de notre mieux par notre attitude respectueuse et par les sentiments intimes de nos cœurs. Puisse le Cœur très-aimant de Jésus en avoir été honoré et consolé. Assurément, quiconque voit de près les profanations, l'oubli, l'indifférence dont les lieux les plus saints sont ici l'objet, n'a

nulle peine à comprendre qu'une réparation éclatante est à faire et qu'elle est très-justement désirée. En attendant, faisons celle qui est en notre pouvoir; et par nos visites plus assidues, nos communions plus fréquentes, notre amour plus ardent, l'imitation plus fidèle de l'humilité, de la charité, de toutes les autres vertus de Jésus-Hostie, offrons-lui une réparation quotidienne en esprit dans toutes les églises du monde; en réalité, quand c'est possible, dans l'église de nos paroisses respectives. Il m'eût été doux personnellement de baiser l'une après l'autre les dalles nues du Cénacle où reposèrent les pieds sacrés du Sauveur en l'institution de la sainte Cène. Mais que de sentiments légitimes n'est-on pas ici contraint de refouler au fond de son cœur! Heureusement, ô mon cher Maître, nous pouvons nous dédommager dans nos églises où vous résidez et où nous pouvons tout à notre aise vous adorer, nous prosterner devant vous et vous exprimer notre amour.

Nous quittons le Cénacle après avoir visité le tombeau de David, qui se trouve dans une des salles basses du Cénacle.

Nous rentrons par la porte de Sion, après avoir vénéré un lieu que la tradition assigne comme étant celui où les juifs voulurent s'emparer du corps de la sainte Vierge lorsque les apôtres le portaient dans la vallée de Josaphat. On y avait construit une chapelle qui n'existe plus. Je me suis

appuyée sur une colonne, dernier vestige de la piété des fidèles en cet endroit.

III

VOIE DOULOUREUSE.

CHEMIN DE LA CROIX.

Nous rentrons à la Casa-Nova. Voici deux jours que nous sommes à Jérusalem, et déjà nos cœurs se sont réjouis et attristés tant de fois ! Que d'émotions en ces saints lieux ! L'âme a peine à les soutenir, et le corps, épuisé sous un climat brûlant, se sent défaillir.

Mais il faut ranimer ses forces pour suivre Notre-Seigneur dans la voie douloureuse. Demain, pour nous pèlerins, c'est le jour de la passion et de la mort de Jésus-Christ.

Nous partons de grand matin, vers cinq heures, pour faire les stations du Chemin de la Croix. Le pavé est glissant et le jour commence à poindre, nous suivons notre guide avec précaution, par des rues étroites et désertes. Nous voici à la chapelle

de la Flagellation. C'est dans ce sanctuaire que l'on se prépare à suivre Notre-Seigneur portant sa croix. Tout ici prêche le renoncement et l'abnégation. Ici plus que partout ailleurs on peut et on doit s'appliquer cette sentence du Maître : « Si quelqu'un « veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, « qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Il me semblait souvent entendre cette parole dans les sanctuaires de Terre Sainte. L'ai-je bien méditée et surtout l'ai-je bien mise en pratique ? Mettons-nous donc à la suite de notre bien-aimé Sauveur dans les rues de Jérusalem ; nous le suivrons désormais plus facilement dans la voie de l'abnégation et du sacrifice.

Et, d'abord, pénétrons dans cette chapelle, pleine du plus attendrissant souvenir, et baisons avec humilité le lieu où Notre-Seigneur, attaché à la colonne, fut flagellé par les soldats de Pilate. Sous l'autel principal, on trouve l'empreinte de cette cruelle flagellation, il est marqué par une plaque de marbre. Au-dessus brûlent cinq lampes en argent. Ce sanctuaire appartient aux Franciscains. J'ai eu le bonheur d'y entendre la Sainte Messe.

Vis-à-vis de l'église de la Flagellation et du côté opposé de la rue est une vaste caserne musulmane, bâtie à la place du palais de Pilate.

Pilate entra dans le prétoire, où il interrogea Jésus. L'escalier que monta notre Sauveur est connu sous le nom de *Scala sancta*; il est maintenant à Rome,

près de la basilique de saint Jean de Latran. Notre Sauveur l'a monté trois fois pendant sa passion : cette première fois pour son interrogatoire, la seconde en revenant de chez Hérode, et la troisième après sa flagellation. Cet escalier, arrosé du sang de Jésus, a vingt-huit marches. J'ai eu la consolation de le monter plusieurs fois à genoux. C'est sainte Hélène qui l'a fait transporter à Rome en 326.

La première station du Chemin de la Croix se fait au pied de la *Scala sancta*.

Quelques mètres plus loin, est le lieu où le Sauveur fut chargé du lourd instrument de son supplice. C'est la deuxième station.

A une centaine de pas du prétoire, en suivant la voie douloureuse, on remarque une galerie couverte, ayant une double fenêtre et passant au-dessus de la rue : c'est ce qu'on appelle l'arc de l'*Ecce homo*.

C'est cette galerie qui a été soustraite dans ces derniers temps aux profanations des musulmans par les sœurs de Sion. Nous en reparlerons ci-après.

A partir de l'arcade de *l'Ecce homo*, la rue se prolonge, par une descente assez rapide, l'espace d'environ deux cents mètres ; c'est à l'angle de la rue, en tournant à gauche, que Jésus tomba pour la première fois. Une colonne en marbre rouge, brisée en deux, à moitié enfoncée en terre, indique cette troisième station.

Ensuite on trouve à gauche une petite rue.

C'est là que la sainte Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire pendant cette douloureuse matinée et qui voulait encore voir son fils, se plaça sur son passage.

Comme cette quatrième station est saisissante et quelle émotion on éprouve en voyant le lieu où Marie rejoignit son divin fils !

Il y avait autrefois en cet endroit une église dédiée à Notre-Dame des douleurs, elle a été rebâtie par les Arméniens unis, auxquels elle appartient aujourd'hui.

On croit que ce fut dans le carrefour voisin que les Juifs forcèrent Simon de Cyrène, qui passait par là en revenant des champs, de porter la croix de Jésus.

Le lieu de cette cinquième station est signalé par une entaille de cinq à six centimètres dans une grosse pierre du mur.

La voie douloureuse monte ensuite vers l'ouest et passe devant une maison qui occupe, dit-on, l'emplacement de celle de sainte Véronique. Ce lieu est marqué par une colonne renversée près du mur.

D'après la tradition, une femme, touchée de compassion en voyant passer Jésus, lui présenta le voile blanc qu'elle portait sur sa tête, afin qu'il pût essuyer son visage. Notre-Seigneur, touché de cette action, imprima ses traits sur ce voile.

Le voile de sainte Véronique est conservé à

Rome, dans la basilique de saint Pierre du Vatican, où j'ai pu le vénérer.

La septième station, celle de la seconde chute du Sauveur, est à une centaine de pas plus loin, à la porte judiciaire. Une colonne renversée en marque également la place.

Un peu plus loin, un ancien chapiteau enfoncé dans le mur désigne l'endroit où notre Sauveur, s'adressant aux femmes qui le suivaient en pleurant, leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. »

Pour arriver à la neuvième station, on est obligé de revenir sur ses pas, car des constructions nouvelles empêchent de continuer directement la voie douloureuse, on repasse sous la porte judiciaire et, prenant à droite, on arrive auprès du couvent des Cophtes, qui est adossé à l'église du Saint Sépulcre.

Une colonne renversée marque cette dernière station extérieure.

Le Golgotha et les lieux où se sont passées les dernières scènes de la passion, sont tous compris dans l'enceinte actuelle du Saint Sépulcre. Entrons maintenant dans cette enceinte sacrée, c'est là que nous achèverons les douloureuses stations du Chemin de la Croix !

Arrivés sur le Calvaire, les bourreaux de Jésus lui enlevèrent ses vêtements. C'est la dixième station.

Nous sommes tous émus et nous nous prosternons sur le pavé en mosaïque qui recouvre le lieu où Notre Seigneur a subi cette humiliation.

Nous sommes dans la chapelle du crucifiement, au lieu même où Notre-Seigneur a été cloué sur la croix. Nous n'entendons pas les coups de marteaux qui enfoncèrent les clous dans la chair de l'auguste Victime, mais nous voyons le lieu où Notre-Seigneur a été crucifié, et cette vue suffit pour remplir nos cœurs de douleur et d'amour.

A deux pas, mais en dehors de l'église, est la chapelle de Notre-Dame des Douleurs. C'est là que se tenait la sainte Vierge avec saint Jean et les saintes femmes pendant que l'on crucifiait notre Sauveur; et c'est de là qu'elle alla sous la croix avec le disciple bien-aimé quand les bourreaux se furent éloignés. C'est du plus intime de nos cœurs que nous offrons à la plus affligée des mères l'hommage de notre sincère et très affectueuse compassion.

Approchons-nous maintenant du lieu de la douzième station et considérons Notre-Seigneur expirant sur l'arbre de la croix. C'est donc ici, ô tendre Agneau, que vous avez daigné mourir pour nous! Appliquez-nous maintenant et à l'heure de notre mort, appliquez aux pauvres pécheurs, surtout à ceux qui sont sur le point de mourir, les mérites de votre sang répandu, de votre agonie, de votre sainte mort. C'est ici que vous avez adressé au bon larron cette touchante parole : *Aujourd'hui, tu seras*

avec moi en paradis. Que nous ayons aussi le bonheur de l'entendre de votre bouche avant de rendre le dernier soupir!

O croix sainte, arbre divin, qui nous avez donné la vie en donnant la mort à notre aimable Rédempteur, qu'il me serait doux de vous consacrer ici ce qui me reste de vie et de mourir à vos pieds!

Entre l'autel de la Plantation de la croix et celui du Crucifiement, on remarque le petit autel dédié à Notre-Dame des Douleurs : c'est ici que la Mère de douleurs se tenait debout pendant que son fils et son Dieu agonisait et mourait sur la croix.

On descend du Calvaire et l'on trouve immédiatement la pierre de l'Onction.

Joseph d'Arimathie, ayant obtenu la permission de Pilate, vint enlever le corps de Jésus; Nicodème y vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. Et, ayant pris le corps de Jésus, ils l'enveloppèrent dans des linceuls avec des aromates. Et la mère de Jésus était là, contemplant les restes inanimés de son fils adorable! La descente de la croix est le sujet de la treizième station.

« Or, il y avait dans le lieu où Jésus fut crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf, dans lequel personne n'avait encore été déposé. » C'est là que Joseph d'Arimathie, aidé de Nicodème et de saint Jean, déposa le corps de Jésus. Nous voici donc à la quatorzième et dernière station, qui est

celle de la sépulture de Notre-Seigneur. Nous la faisons au Saint Sépulcre, où il fut enseveli et d'où il sortit après trois jours, glorieux et immortel. Ici finit le Chemin de la Croix. Qu'un tel Chemin de Croix laisse dans l'âme de salutaires impressions et d'ineffables souvenirs ! On voit pour ainsi dire de ses yeux notre doux Sauveur, conduit à l'immolation comme un tendre agneau, rencontrant sa divine mère toute en pleurs, tombant sous le poids de sa croix. On assiste, comme si l'on y était, à la scène déchirante de son crucifiement. On recueille avec une douleur pleine d'amour son dernier soupir et l'on s'enferme avec lui dans le sépulcre.

UNE COMMUNION AU SAINT SÉPULCRE.

J'ai eu le bonheur d'y entendre la Sainte Messe et d'y communier. C'est la plus délicieuse de toutes les stations et le couronnement de notre Chemin de Croix. Il est vrai, qu'à cause de l'exiguité de l'espace, le prêtre seul et son servant trouvent place dans le sanctuaire du Saint Sépulcre; et les fidèles, pour entendre la sainte messe, doivent se tenir dans la chapelle de l'Ange qui lui sert de vestibule. On en est donc très-rapproché. Et puis, quand vient le moment de la sainte communion, on entre tour à tour dans le Saint Sépulcre pour la

recevoir. Recevoir le corps adorable de N.-S. J.-C. dans le lieu même où ce corps sacré fut enseveli et d'où il s'élança vivant et radieux au jour de la Résurrection, je laisse à penser si ce bonheur peut être comparé aux jouissances de ce monde, et si l'ineffable consolation de recevoir son Dieu au Saint Sépulcre n'est pas un avant-goût du ciel. Mais qui oserait se croire digne d'un tel honneur ! Dans son infinie miséricorde, et quoique j'en fusse assurément la plus indigne, mon Dieu a daigné me l'accorder ! Qu'il en soit mille et mille fois béni ! Ce souvenir est désormais ineffaçable. Il restera gravé dans mon cœur jusqu'à mon dernier soupir, et, j'en ai la confiance, il viendra me consoler et me fortifier sur mon lit d'agonie. *Fiat ! Fiat !*

En face de l'édicule du Saint Sépulcre se trouve l'église ou le chœur des Grecs schismatiques ; c'est l'ancien chœur des chanoines du Saint Sépulcre. Il est vaste et très-riche. J'ai pu y pénétrer. Un Grec, qui était à la porte, me fit signe que je pouvais le visiter. J'y remarquai de magnifiques candélabres en marbre sculpté de la hauteur de trois à quatre mètres. Mais pouvais-je prier dans une chapelle schismatique ? Je me hâtai donc d'en sortir.

Que dirais-je de ces trois ou quatre gardiens musulmans de l'église du Saint Sépulcre qu'on trouve en y entrant, à gauche de la grande porte ! Ils sont là à moitié couchés sur leur divan, causant

entr'eux, fumant, prenant le café, se disputant plus d'une fois, comme j'en ai été témoin. Ce sont eux qui ont la clef de cette insigne basilique. Ils l'ouvrent moyennant une petite redevance quand ils en sont requis par l'une des trois nations latine, grecque, arménienne, qui ont seules ce privilége d'entrée. Quelle humiliation pour nous catholiques! Et quel mystère que Dieu laisse des lieux si saints sous la dépendance des infidèles. Battons-nous la poitrine, adorons et taisons-nous.

LES PÈRES DE TERRE SAINTE.

Heureusement, à côté de ces gardiens musulmans, dont la présence seule est ici une insulte permanente au nom chrétien, il y a d'autres gardiens qui honorent ce nom et ce saint lieu par une piété et par un dévouement vraiment héroïques. Je veux parler des Pères Franciscains, ou Pères de Terre Sainte, préposés depuis des siècles à la garde des Saints Lieux, nommément à la garde du Saint Sépulcre.

Il y a toujours dans l'insigne basilique qui le renferme dix d'entr'eux qui y passent trois mois consécutifs sans pouvoir sortir. Ils sont là, sentinelles vigilantes, pour préserver les sanctuaires ou chapelles catholiques contre les empiètements des

schismatiques. Ils y sont aussi pour le service du chœur et pour entendre les confessions des pèlerins. Ils ont leur habitation derrière leur chapelle, qui est celle de l'*Apparition,* en un local étroit, où se trouvent quelques cellules obscures, humides et malsaines. On leur fait passer la nourriture par un guichet. Honneur aux courageux et humbles fils de saint François.

Après avoir visité le quartier des juifs et assisté aux lamentations du peuple déicide sur les ruines du temple, comme il nous restait quelques instants avant le souper, je voulus en profiter pour aller visiter la cathédrale catholique, située près de la Casa-Nova, notre hôtellerie. Je m'y rendis avec deux ecclésiastiques. Il commençait à faire sombre. Nous rencontrâmes en entrant le secrétaire du Patriarche, M. l'abbé Valerga, neveu du regretté Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem. Il nous dit d'un ton jovial : Vous arrivez trop tard; vous n'aurez que le temps de voir les jardins. Et tout aussitôt il nous conduit dans le parterre du patriarchat. Depuis que j'étais à Jérusalem, je n'avais vu ni fleurs, ni verdure : aussi j'étais heureuse de respirer les délicieux parfums de cette oasis. Je contemplais toutes ces fleurs si variées et si belles; le jardinier vint m'en offrir un bouquet que je portai plus tard sur le Saint Sépulcre. Je l'ai rapporté en France comme souvenir.

Nous quittâmes l'abbé Valerga, nous proposant

de revenir un des jours suivants. En attendant, je le priai d'annoncer ma visite au chancelier du Patriarche.

Mais auparavant nous avions résolu d'aller au plus tôt à Gethsémani faire notre première visite de pèlerins au jardin des Oliviers et à la Sainte Grotte de l'agonie. Il me tardait personnellement beaucoup d'entendre la Sainte Messe et de faire la sainte communion dans cette Grotte sacrée où Notre-Seigneur a daigné endurer pour nous la plus cruelle des agonies, l'agonie du cœur, dont la douleur fut si intense qu'il en jaillit de tout son corps une sueur de sang. Oui, c'est bien là, ô Jésus, que votre cœur a été en toute vérité un cœur agonisant !

IV

GETSHÉMANI.

GROTTE DE L'AGONIE, JARDIN DES OLIVES.

Le lendemain, de bon matin, nous sortons, ma compagne et moi, de la *Casa-Nova* et nous nous rendons à la suite de trois prêtres du pèlerinage, qui doivent y célébrer la sainte messe, à la Sainte Grotte de l'Agonie. En conséquence, nous reprenons la voie douloureuse que nous suivons à peu près

dans toute sa longueur, et nous arrivons à la porte dite de saint Etienne. Après avoir franchi cette porte qui s'ouvre sur Gethsémani, on se trouve à l'endroit même où le diacre saint Etienne a été lapidé pour le nom de Jésus-Christ et a mérité le beau titre de premier martyr. Nous lui offrons en passant notre hommage et notre prière, et nous descendons au fond de la vallée, qui est celle de Josaphat, où nous serons tous jugés.

Nous voici au pied de la montagne des Oliviers, après avoir passé un pont en pierre et à une seule arche jeté sur un torrent de Cédron, presque toujours à sec. A quelques pas vers la gauche est l'entrée de l'église souterraine qui renferme le tombeau de la très-sainte Vierge. Nous en parlerons ci-après.

Un peu plus loin, on trouve la Grotte de l'agonie à la distance d'un jet de pierre du jardin des Oliviers. Nous y pénétrons, mais avec quel saisissement! Nous voici donc sur le lieu où Jésus a accepté le calice de sa passion, où il a sué une sueur de sang, enduré la plus cruelle agonie, où il a été consolé et fortifié par un Ange. Quelle faveur insigne de pouvoir pénétrer dans ce sanctuaire, témoin des agonies et des angoisses de mon Dieu ; combien je m'en sens indigne et combien je vous en remercie, ô Jésus !

O mon âme, voici la place où ton Jésus a daigné agoniser pour toi! baise avec humilité, avec

amour, avec un profond regret de tes fautes ce lieu que tu as tant désiré visiter.

Je n'essaierai pas de peindre les sentiments que j'éprouvai alors... Mon cœur débordait de joie et de tristesse, et je ne pouvais maîtriser mes émotions, tant elles étaient vives et pénétrantes.

« La Grotte de l'agonie est dans l'état où plusieurs personnes voudraient que fussent les autres sanctuaires, c'est-à-dire comme elle était au temps de Notre-Seigneur. Seulement, on a placé trois autels; au-dessus du principal est un tableau représentant l'agonie du Sauveur et l'apparition de l'Ange. On y lit cette inscription :

« *Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram (1).* »

On y voit aussi plusieurs lampes qui brûlent nuit et jour. Au-dessous de cet autel, on remarque une petite plaque de marbre incrustée dans le sol, indiquant sans doute le lieu où se tenait Jésus dans son agonie. On la baise avec respect et amour en souvenir de l'agonie de Notre-Seigneur.

La sainte Grotte de l'agonie faisait autrefois partie du jardin des Oliviers. Elle en est séparée aujourd'hui par un chemin public conduisant au sommet de la montagne des Oliviers, qu'on appelle

(1) Monseigneur Mislin.

aussi de l'Ascension, parce que c'est du haut de cette montagne que Notre-Seigneur monta au ciel quarante jours après sa résurrection. La sainte Grotte se trouve à gauche en sortant du tombeau de la très-sainte Vierge, à la distance d'une centaine de pas. On y arrive par une étroite ruelle, longue de vingt à vingt-cinq mètres, et se terminant à la porte même de la Grotte. Vous descendez ensuite six à sept marches, et vous êtes, avec un religieux respect et un saint frémissement, dans la Grotte de l'agonie. Cette Grotte, tout entière dans le rocher, est de forme à peu près ronde, et peut mesurer environ quarante mètres de circonférence. Au milieu de la voûte, soutenue par trois énormes piliers provenant du rocher lui-même, se trouve une ouverture assez vaste pour donner un demi-jour et la vue du ciel. Sur cette ouverture s'étend une grille en fer destinée, dit-on, à retenir les pierres que les Juifs et les Turcs y jettent quelquefois. Je crois que c'est rare; en tous cas, je n'ai été témoin d'aucune malveillance à cet égard.

Comme on prie bien dans la sainte Grotte de l'agonie, qu'on pourrait bien aussi appeler la Grotte de la prière, puisque Notre-Seigneur y a agonisé et prié en même temps. En effet, il est écrit qu'étant tombé en agonie il prolongeait sa prière. *Factus in agonia prolixius orabat.* A mon tour, j'y ai prié de tout cœur en union avec la prière du Divin Agonisant; j'y ai demandé en particulier, pour moi et

pour les miens, la grâce d'une sainte agonie et d'une sainte mort, quand l'heure en sera venue. J'y ai sollicité la même grâce pour les innombrables agonisants qui meurent chaque jour : dévotion qui m'est chère entre mille, par la raison qu'elle est très-agréable à Notre-Seigneur. Et comment ne le serait-elle pas, ayant pour but d'honorer son divin cœur dans le mystère de son agonie au jardin des Olives, et d'obtenir la grâce des grâces, je veux dire la grâce décisive d'une bonne mort, aux pauvres pécheurs agonisants, dont le nombre, hélas ! est si grand chaque jour !

Mais pouvais-je, dans un tel lieu, où tout me rappelait votre souvenir, vous oublier, ferventes religieuses du Cœur agonisant de Jésus, dont la vie est toute consacrée à honorer l'Agonie de ce divin Cœur et à intercéder pour les pauvres mourants du monde entier? Ces bonnes sœurs, qui veulent bien me regarder comme l'une d'elles, quoique je vive encore dans le monde, ont leur communauté à Lyon, et y mènent dans la prière, le travail, l'immolation volontaire et la plus cordiale charité, une vie toute tranquille et toute vouée à l'œuvre éminemment apostolique et opportune que je viens de signaler.

Belle et admirable institution ! Combien n'est-il pas à souhaiter qu'elle vienne un jour dresser ici sa tente auprès de Gethsémani, auprès de la sainte Grotte pour compatir au divin Agonisant sur le

théâtre même de son agonie et pour y puiser à la source même des miséricordes la grâce d'une bonne mort pour ces milliers, ces millions d'agonisants, qui chaque jour, chaque mois, chaque année vont comparaître au redoutable tribunal de Dieu !

Je fais des vœux pour que ce pieux projet se réalise bientôt par une fondation solide et durable, s'il entre dans les desseins du bon Dieu. Je fais des vœux pour qu'il plaise à Notre-Seigneur d'inspirer à quelques âmes généreuses, dévouées à son divin Cœur et au salut des âmes, l'attrait de cette sainte œuvre et le désir d'y contribuer efficacement par leurs offrandes volontaires. Je me mets personnellement et très-volontiers à leur disposition pour leur donner sur cette œuvre et sur ce pieux projet tous les renseignements désirables (1) ; j'ajoute que s'il était nécessaire, pour le faire réussir, que je fisse une seconde fois le pèlerinage de Jérusalem, je l'entreprendrais bien volontiers, quelque pénible qu'il soit pour une faible femme. Mais le Cœur de Jésus donne des forces à ceux qui l'aiment ; et comme saint Paul, nous pouvons tout en celui qui nous fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Puissè-je par ces quelques lignes, expression

(1) Mon adresse : Melle Cochet du Vaubesnard, à Saint-James (Manche). — Adresse de la communauté du Cœur Agonisant : Mme la supérieure du monastère du Cœur Agonisant de Jésus, aux Quatre-Maisons, 3, à Lyon (Rhône).

sincère des sentiments de mon cœur, avoir semé le grain de sénevé, et puisse ce grain de sénevé, par la bénédiction de votre cœur, ô Jésus, devenir un jour un grand arbre.

LE JARDIN DES OLIVIERS.

Mais vous avez hâte, cher lecteur, d'entrer avec nous au jardin des Oliviers, tout voisin de la sainte Grotte et où Notre-Seigneur vint si souvent prier avec ses disciples pendant sa vie publique. Ce jardin, ainsi que la sainte Grotte de l'Agonie, est la propriété des Pères Franciscains. Ils sont gardés l'un et l'autre par un frère et par un jardinier qui y réside nuit et jour. Tous les matins, un Père Franciscain du couvent de Saint-Sauveur vient dire la Sainte Messe à la Grotte de l'Agonie. C'est le frère franciscain qui en ouvre la porte, qui entretient les lampes, etc. Le jardinier cultive les fleurs et veille à l'entretien du jardin.

Ce jardin est entouré d'un mur élevé et très-solide pour le soustraire aux profanations. L'entrée se trouve en face du mont de l'Ascension. La porte est en fer, très-basse et toujours soigneusement fermée. Pour la faire ouvrir, on frappe vigoureusement, et le jardinier accourt et vous accueille avec bonté. Vous entrez alors dans un carré de cinquante mètres à peu près. Notre bonheur est grand en

contemplant ce jardin, le plus auguste qui soit sur la terre, en foulant aux pieds cette terre bénie et arrosée des sueurs et du sang d'un Dieu. Quelle grâce, quelle consolation de se voir en un lieu si saint ! Vous pouvez faire le tour et parcourir toutes les stations du chemin de la Croix, incrustées dans le mur d'enceinte et qui forment quatorze niches distantes de quelques pas les unes des autres. Si vous avez vu le chemin de Croix de la montée de Fourvières, à Lyon, vous pouvez vous faire une idée de celui-ci. J'en ai vu aussi un à Rome dans le même genre, sur le mont Janicule, lorsqu'on gravit la colline qui conduit à Saint-Pierre in Montorio. Nous suivîmes l'une après l'autre les stations de Gethsémani et y fîmes ensemble avec bonheur le chemin de la Croix.

Ces quatorze stations comprises dans le mur d'enceinte sont encore séparées des oliviers par une forte grille en bois qui les entoure et qui forme comme une seconde clôture, laquelle est encore fermée par une porte. Le jardinier peut encore vous l'ouvrir, et alors vous êtes dans les allées du jardin. Vous pouvez vous approcher de ces oliviers vénérables, contemporains de Notre-Seigneur, qui a si souvent prié sous leurs ombrages. Vous pouvez les baiser et recueillir à terre les branches sèches que le vent a détachées; il est défendu d'en cueillir dans l'arbre.

Ces vieux troncs vous apparaissent alors dans

toute leur nudité et leur fraîcheur : c'est le mot. Ils ont encore de l'éclat, malgré leur vétusté apparente et qui date au moins de dix-huit siècles. Leurs chevelures protègent leurs racines entourées de terre et de pierres à la hauteur d'un mètre et plus. Il y en a deux surtout qui fixent l'attention; ils ont, dit-on, de huit à neuf mètres de circonférence.

En tout, ils sont au nombre de huit, et leur tronc est creux à l'intérieur.

Tout autour vous voyez de gracieuses plate-bandes de fleurs choisies et variées : on y voit toutes celles de nos jardins, tels que l'œillet, le dahlia, la rose, la reine-marguerite. Le jardinier m'en offrit un bouquet que j'ai fait toucher au Saint Sépulcre et que j'ai rapporté comme souvenir.

On est heureux d'emporter un souvenir de ces lieux si chers! il semble que tout parle à l'âme dans ce jardin solitaire, on prie, on aime, on se recueille et on admire la grandeur et la charité du Dieu fait homme qui a si souvent prié pour nous dans cet asile de paix et de miséricorde! On voudrait bien y rester toujours, et on s'en éloigne avec regret.

Le bon frère franciscain qui a soin de la sainte Grotte de l'Agonie est Breton et du diocèse de Rennes. Comme je suis Bretonne moi-même, cette circonstance m'a fait plaisir. J'avais aussi rencontré à Rome un autre Breton, également du diocèse de Rennes, attaché au service de Pie IX. Dieu soit

béni ! A Rome et à Jérusalem, on croit donc à la fidélité bretonne. Jusqu'aujourd'hui, elle a été proverbiale. Puisse-t-elle le demeurer toujours. Le bon frère breton de Getshémani m'a paru y faire l'office d'Ange gardien et même d'Ange consolateur. Que ne puis-je à mon tour remplir le même office auprès de quelques âmes éprouvées, et les aider à supporter leurs peines avec résignation à l'exemple du divin Agonisant.

Tout près du jardin des Olives et en dehors se trouve un rocher plat. C'est là, croit-on communément, que Jésus dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici, tandis que j'irai là pour prier. » A côté se trouve le lieu où le perfide Judas trahit son divin maître par un baiser.

TOMBEAU DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Allons maintenant faire notre visite de pèlerin au tombeau de la très-sainte Vierge, tout voisin du jardin des Oliviers et de la sainte Grotte où son bien-aîmé Fils Jésus endura pour nous l'agonie et le martyre du cœur. Quel rapprochement ! Et n'est-il pas probable que la douce mère de Jésus avait elle-même désigné aux apôtres ce lieu, comme celui où elle voulait être ensevelie, à cause de tant de souvenirs amers sans doute, mais si précieux pour son cœur de mère. Le tombeau de la très-

sainte Vierge est renfermé dans une grande et belle église souterraine. On y descend par un grand et magnifique escalier en marbre. Il a quarante-sept marches; dix à douze personnes peuvent s'y tenir de front. Il y a d'abord à droite une chapelle qui renferme les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, et, de l'autre côté, mais un peu plus bas, une autre chapelle plus petite dédiée à saint Joseph.

Quand on est arrivé au fond de l'escalier, on se trouve dans une grande église qui a la forme d'une croix fort irrégulière. Le tombeau de la sainte Vierge est placé au milieu de la grande nef, taillé dans le roc, comme celui de notre Sauveur; il a été détaché du rocher, isolé comme le Saint Sépulcre et entouré d'un petit monument ou chapelle qui a deux entrées. Comme une enfant de Marie se sent heureuse et fière auprès de ce tombeau d'où notre sainte Mère est sortie vivante et radieuse au jour de son Assomption ! C'est donc ici que la divine mère du Rédempteur a été ensevelie; mais Dieu n'a pas voulu que cette demeure de la mort gardât le corps qui avait été la demeure de la vie; exempt de toute souillure, le corps de Marie devait échapper à la corruption du tombeau.

C'est ici que s'est opérée la glorieuse Assomption :
« Tous les apôtres, excepté saint Thomas, avaient
« transporté eux-mêmes le corps de la très-sainte
« Vierge dans le tombeau préparé à Gethsémani.

« Saint Thomas n'arriva que trois jours après. Dans
« sa douleur, il supplia saint Pierre de permettre
« qu'on ouvrit le tombeau. Saint Pierre ayant
« donné son assentiment, le tombeau fut ouvert ;
« mais, au grand étonnement de tout le monde, on
« le trouva vide : il ne s'en exhala que le plus
« doux des parfums. » (1)

L'église qui renferme le tombeau de la sainte Vierge, après avoir été bâtie par Théodose le Grand et reconstruite par les Croisés, est actuellement au pouvoir des Grecs. Nous emportons de notre visite au glorieux tombeau de la Vierge la plus suave impression. On y respire je ne sais quoi de pur et de virginal, qui fait du bien à l'âme et lui inspire un sentiment de vénération plus profonde pour la très-pure et très-sainte mère de Dieu.

Notre première visite à Gethsémani touche à sa fin. J'y reviendrai une seconde fois. En attendant, nous retournons lentement à la Casa-Nova, remontant jusqu'à la porte Saint-Etienne par un chemin rocailleux et difficile, et suivant pour la troisième fois la voie douloureuse. Puissè-je désormais la suivre tous les jours de ma vie. C'est la voie royale de la croix. Quiconque y marche fidèlement à la suite de son Sauveur est assuré d'arriver avec lui à la résurrection et à la gloire. J'étais bien fatiguée de mes émotions, un peu aussi de mon abstinence,

(1) Monseigneur Mislin.

n'ayant encore rien pris, et il était tard. Aussi j'eus le regret de ne pouvoir, dans l'après-midi, suivre nos pèlerins au sommet de la montagne des Oliviers. Heureusement, j'eus la consolation de faire un des jours suivants cette ascension si intéressante pour le chrétien.

Je profitai du temps que j'avais pour retourner au Saint Sépulcre, et j'y priai longtemps et tout à mon aise pour toutes les intentions qui me sont chères, surtout pour mes parents, pour mes amis... Je montai à la chapelle du Crucifiement. J'y étais à peu près seule. Quels moments délicieux! O silence, ô solitude ineffable du Calvaire, je ne t'oublierai jamais! J'y savoure à longs traits le bonheur que l'on goûte en ce saint lieu; j'y aspire au pied même de la Croix la suave et vivifiante odeur du précieux sang de Jésus-Christ. Ici les impressions les plus salutaires se succèdent dans l'âme et y produisent les plus heureux effets pour l'amendement ultérieur de la vie. Il est impossible, quand on a la foi, de toucher au Calvaire sans y sentir le besoin de devenir meilleur. Et quand on baise, je ne dis pas le rocher du Calvaire où fut plantée la croix, mais seulement la plaque de métal qui le recouvre, il me semble difficile de n'en éprouver pas une impression profonde où domine le sentiment de la reconnaissance et d'un ardent amour envers le divin Crucifié.

V

LE PATRIARCAT LATIN.

VISITE. — RÉCEPTION.

Le lendemain 7 septembre, tous les pèlerins réunis, nous nous rendons au patriarcat pour faire notre visite et offrir le religieux hommage de nos respects à son Excellence Monseigneur Bracco, patriarche latin de Jérusalem, successeur de Monseigneur Valerga, de si vénérée mémoire.

L'heure indiquée pour notre réception étant fixée après la grand'messe, plusieurs pèlerins (et j'étais du nombre) tinrent à y assister et arrivèrent plus tôt. Cette cathédrale est attenante au patriarcat. Elle est de construction récente, vaste et beau vaisseau à trois nefs et d'un style gothique très-pur. J'y remarquai entr'autres la chapelle où l'*Archiconfrérie* du Cœur agonisant de Jésus et de la très-douloureuse vierge Marie, en faveur des mourants, a son siége officiel, ayant été canoniquement érigée en ce lieu, en vertu des lettres apostoliques d'institution données par Pie IX le 23 août 1867. C'est de là, comme de son centre officiel, que cette salutaire Archiconfrérie se propage et rayonne

dans les diverses directions du monde catholique, par les confréries du même titre qui lui sont affiliées.

Donc, en attendant l'heure de l'audience patriarcale, nous assistons à la grand'messe. C'est M. l'abbé Valerga qui tient l'orgue. Il en touche avec un talent remarquable et un cachet italien qui y ajoute un charme de plus. Je précédai nos pèlerins au patriarcat. Je voulais offrir mes hommages à M. le chanoine Coderé, chancelier du Patriarche, et lui remettre mes commissions pour son Excellence. M. le chancelier Coderé est Français, du diocèse de Clermont-Ferrand, attaché depuis longtemps au service de l'église et du patriarcat de Jérusalem. Il me reçut avec bonté, heureux, en nous voyant, de revoir pour ainsi dire la France, qu'on oublie d'autant moins qu'on s'en trouve plus éloigné.

Mais voici tous nos pèlerins. On annonce notre caravane et nous sommes introduits dans le salon du Patriarche. Son Excellence nous reçut avec une cordialité paternelle et nous dit en français avec une satisfaction marquée : « Oh ! comme vous êtes nombreux ! » Il nous adresse ensuite d'autres paroles bienveillantes et nous donne sa bénédiction. Avant de nous retirer, il nous fait offrir des rafraîchissements; attention doublement obligeante en cette circonstance et qui est toujours appréciée en Orient, à cause de la chaleur qui, à certaines heures, y est presque intolérable.

Monseigneur Bracco, patriarche latin de Jérusalem, est Italien; il peut avoir de quarante à cinquante ans. Il est de taille moyenne, d'un extérieur gracieux et digne. Sa figure est douce, expressive, intelligente. J'ai eu personnellement à me féliciter de sa grande affabilité et bienveillance à mon égard en l'audience particulière qu'il a bien voulu m'accorder le lendemain. M. le chancelier paraît plus âgé que le Patriarche; il est grand, robuste et très-serviable envers les pèlerins.

Le patriarcat est grandement construit. L'intérieur ressemble entièrement à un établissement européen, grands corridors, vastes pièces meublées un peu dans le goût oriental; partout très grande propreté, et, de la part de ceux qui l'habitent, exquise politesse.

Rentrés à la cathédrale pour les vêpres, nous y assistâmes à un splendide salut du Très-Saint Sacrement. M. l'abbé Valerga tenait l'orgue et un de nos pèlerins, musicien hors ligne, lui prêtait son harmonieux concours. C'était très-pieux et très-solennel. Nous nous retirâmes, emportant le meilleur souvenir de l'accueil que nous venions de recevoir au patriarcat.

J'y suis revenue au retour de notre excursion à Bethléem. J'avais mission de présenter à son Excellence une supplique en faveur de l'Institut religieux du Cœur agonisant de Jésus. Le Patriarche a daigné l'accueillir avec une grande bienveillance

et accéder à nos désirs, encourageant ainsi de sa haute protection l'œuvre la plus chère à mon cœur et pour laquelle je faisais tant de sacrifices.

Au sortir du patriarcat, nous visitons la communauté des sœurs de l'apparition de saint Joseph, qui se dévouent avec un zèle digne de tout éloge à l'éducation des enfants et au soin des malades. Nous visitons aussi les chers Frères de la doctrine chrétienne faisant ici auprès des enfants le bien qu'ils font partout ailleurs. Ces deux établissements religieux sont dans le quartier catholique et tout près du patriarcat latin.

AUX ALENTOURS DE JÉRUSALEM.

Ensuite nous sortons par la porte de Jaffa pour une assez longue excursion dans les environs, en dehors des remparts. Et, d'abord, voici la vallée de Gihon, à l'ouest de Jérusalem, et dans cette vallée la piscine inférieure de Gihon, le plus grand réservoir d'eau de la Ville Sainte. Immédiatement au-dessus, on voit un aqueduc construit par Ponce-Pilate. Il amenait jusque dans le temple l'eau des étangs de Salomon qui se trouvent à la distance de trois lieues de là. Sur la colline opposée à la ville, en aperçoit la petite église grecque de Saint-Georges et les ruines d'un petit village arabe. Vient ensuite la vallée de Gehenna ou d'Hennom. Le fond de cette vallée

s'appelait Topheth. C'est ici que le prophète Jérémie annonça de la part du Seigneur, aux habitants de Jérusalem, les maux qui allaient fondre sur eux à cause de leurs crimes. C'est ici en effet que des juifs inhumains sacrifiaient leurs enfants à Moloch. C'est ici sur la colline voisine que Salomon, pour complaire à ses femmes, avait élevé des temples et des statues aux dieux étrangers. Tout cela est décrit en termes saisissants au chapitre XIX[e] des prophéties de Jérémie, où l'homme de Dieu annonce que la vallée de Topheth ne s'appellera plus de ce nom, mais s'appellera vallée de l'Occision ou du Meurtre. Je ne pus voir sans frémir le fonds de cette vallée où tout ne respire que deuil et tristesse.

Pour ajouter au lugubre de ce tableau, nous fûmes assaillis par une foule de lépreux qui nous tendaient la main en demandant l'aumône. Un de nos pèlerins se chargea de leur faire la charité au nom de nous tous. J'avais réellement peur de ces pauvres gens, pourtant si dignes d'intérêt et de pitié. Près des jardins de Siloé où nous serons bientôt, le bon frère Liévin nous montre la demeure des lépreux, située un peu plus bas, près de la fontaine de Néhémie, ou fontaine de Jacob. Ils sont là depuis peu de temps, dans une maison proprement construite, située dans un endroit salubre et qui serait, au dire du P. Ratisbonne, le Longchamp de Jérusalem, la plus délicieuse promenade de la

ville. Il paraît que Monseigneur Poyet, prélat romain et chapelain de la communauté des Carmélites, établies sur le mont des Oliviers, à l'éndroit qu'on appelle le *Pater,* en souvenir de l'oraison dominicale que Notre-Seigneur y enseigna à ses apôtres, il paraît, dis-je, que ce vénérable prêtre se propose de fonder une léproserie et de se consacrer au soin de ces malheureux peut-être un peu trop abandonnés. On ne saurait qu'applaudir à une charité si héroïque.

Toute la colline auprès de Topheth, ou vallée du Meurtre, n'est qu'une vaste nécropole. Les pierres tombales y couvrent presque le sol sur une assez vaste étendue. C'est au-dessus de ces tombes et pour que rien ne manque au sinistre de ce tableau que se trouve l'*Haceldama* ou champ du sang. Voici à ce propos ce que nous lisons dans l'évangile de saint Mathieu (XXVII) « : Judas, voyant que Jésus, qu'il avait trahi, avait été condamné, se repentit et rapporta aux princes des prêtres les trente deniers d'argent qu'il en avait reçu (comme prix de sa trahison), et il leur dit : J'ai péché en livrant le sang innocent. Ils lui répondirent : Que nous importe ! cela te regarde. Jetant alors les deniers d'argent dans le temple, il se retira et se pendit. Les princes des prêtres ayant ramassé cet argent, se dirent entr'eux : Il ne nous est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Et ayant tenu conseil, ils en achetèrent le champ

d'un potier pour servir de sépulcre aux étrangers ; c'est pour cette raison que ce champ a été jusqu'à ce jour appelé *Haceldama,* c'est-à-dire champ du sang. »

Ce champ, qui rappelle un des plus lugubres souvenirs de l'histoire humaine, est là sous nos yeux. Sainte Hélène, peut-être pour en dérober la vue sinistre aux regards des chrétiens, le fit entourer d'un mur et même couvrir d'une voûte. On en voit encore les restes.

A côté se trouve une belle et grande grotte appelée Retraite des Apôtres, que les Grecs nomment chapelle de Saint-Onuphre. C'est un ancien tombeau orné d'une frise. Tous ces anciens tombeaux de la vallée d'Hennom ont servi de retraites à une foule de serviteurs de Dieu, qui s'y exerçaient dans la pratique des vertus chrétiennes. Ces grottes formaient une véritable laure. Nous apercevons ensuite la fontaine de Rogel ou fontaine de Néhémie, ou aussi fontaine de Jacob, Puits du feu. C'est le point de jonction des vallées de Josaphat et d'Hennom.

C'est dans la fontaine de Rogel, nous dit le frère Liévin, que fut caché le feu sacré lors de la captivité du peuple juif. Après plusieurs années, Néhémie ordonna de chercher le feu sacré. Les envoyés ne le trouvèrent point, mais seulement une eau épaisse. Il leur ordonna de puiser cette eau et d'en faire des aspersions sur le bois et les sacrifices ; alors le soleil resplendit, un grand feu s'alluma et tous furent

dans l'admiration. Le roi de Perse, ayant connu cet évènement, fit bâtir au même lieu un temple et une enceinte sacrée.

Nous trouvons ensuite les jardins du Roi; ce sont aujourd'hui les seuls jardins de Jérusalem hors des murs; ils sont arrosés par les eaux de Siloé. Nous avons vu des femmes puiser de l'eau dans des outres en peaux de chèvre et arroser ainsi leurs jardins.

Avant d'arriver à cette fontaine si célèbre par la guérison de l'aveugle né, on trouve un petit tertre qui sert de lieu de prière aux musulmans. Un arbre fourchu, qui est au milieu, indique aux fidèles l'endroit où le prophète Isaïe a été martyrisé. Nous nous mettons à genoux et nous récitons un *Pater* et un *Ave* pour gagner l'indulgence attachée à ce lieu. En Terre Sainte, on rencontre à chaque pas des stations où le pèlerin aime à satisfaire sa piété. Ici point de respect humain; on s'agenouille où l'on se trouve, on se prosterne, on prie, on se relève pour aller un peu plus loin se prosterner et prier encore et toujours se relever content.

Nous voici à la fontaine de Siloé. Dans l'ancienne loi, on venait avec une grande solennité chercher de l'eau à cette fontaine et on la portait sur l'autel, dans le temple, où elle était mêlée au vin du sacrifice en souvenir de l'eau que Dieu avait fait couler du rocher dans le désert. Jésus, assistant à cette cérémonie, en prit occasion de dire : « Si quelqu'un

8

a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » O Jésus, donnez-nous cette eau vive qui est vous-même votre grâce, votre sang, vos vertus, vos mérites, votre vie ! O Jésus ! donnez-nous Jésus, c'est de vous que nous avons soif. Venez, âmes fidèles, allons ensemble puiser à cette source d'eau vive, la sainteté et le salut pour nous et pour nos frères.

Cette fontaine coule dans la piscine de Siloé, qui est surtout connue par un miracle de notre Sauveur. Les juifs lui ayant jeté des pierres, il sortit du temple. En passant, il vit un homme aveugle de naissance ; il fit de la boue avec sa salive, en frotta les yeux de l'aveugle et lui dit : Va, et lave-toi dans la piscine de Siloé.

Un peu au-dessus, est la fontaine de la Vierge Marie. La source est sous terre, et on y descend par deux rampes, dont la première, qui est assez large, a dix-huit marches, tandis que la seconde, beaucoup plus étroite, n'en a que quatorze. On appelle cette source Fontaine de la Vierge Marie, parce que la sainte Vierge y a puisé de l'eau en venant de la maison de ses parents, située près de la porte Saint-Etienne, soit parce qu'elle y a lavé les langes de l'Enfant Jésus, pendant les quelques jours qu'elle a passés chez le saint vieillard Siméon, lors de la présentation de Jésus au temple. On croit que l'habitation de saint Siméon était située à l'angle de l'esplanade du temple, au lieu désigné sous le nom de Berceau de Jésus.

Nous nous assîmes près de cette fontaine et nous contemplâmes le village de Siloan, situé en face. Ce village est composé d'une soixantaine de maisons et d'un grand nombre de grottes sépulcrales qui remontent à la plus haute antiquité. Les grottes de Siloan se trouvent au pied du mont du Scandale et l'une d'elles porte encore aujourd'hui le nom de tombeau de la fille de Pharaon.

Tout près du village de Siloan, on nous montra le lieu où Judas se pendit. Il s'y trouve encore quelques arbres.

Nous sommes en face de l'esplanade du temple; c'est par là que fut entraînée Athalie, hors de l'enceinte de la maison du Seigneur, et tuée par le glaive dans la vallée appelée du Cédron ou de Josaphat. Ce dernier nom lui vient de celui du saint roi Josaphat qui a là son tombeau; ou bien encore de sa destination future : vallée de Josaphat veut dire vallée du jugement. Et c'est en effet dans la vallée de Josaphat que nous serons tous jugés à la fin des temps.

Nous voici arrivés près des tombeaux de Zacharie, de saint Jacques, d'Absalon, de Josaphat. On croit que ce Zacharie est le fils de Barachie, tué par les juifs entre le vestibule et l'autel, et dont notre Sauveur leur a reproché la mort.

Le tombeau de saint Jacques est une crypte taillée dans le roc. On croit que les apôtres s'y tinrent cachés après l'arrestation de notre Sauveur

dans le jardin des Oliviers. La tradition rapporte que saint Jacques le Mineur y demeura durant les trois jours de la passion, sans vouloir prendre aucun aliment, jusqu'à ce que Jésus fut ressuscité; que ce fut là que Notre-Seigneur lui apparut et que ce saint apôtre y fut enseveli après avoir été précipité du temple.

Le tombeau d'Absalon est un bloc de rocher taillé, surmonté d'une maçonnerie ronde et bizarre, qui se termine par une pointe cylindrique, au haut de laquelle est une espèce de couronne de fleurs.

Le monument de Josaphat, simplement orné, est entièrement taillé dans le roc.

C'est près des tombeaux d'Absalon et de Josaphat que se trouve le deuxième pont du Cédron. C'est là que notre Sauveur, en traversant le Cédron, tomba sur une pierre qui conserva l'empreinte de ses genoux et de ses mains. Nous avons tous vénéré cette pierre avec un profond sentiment d'amour, de compassion et de respect. Nous étions tous heureux d'offrir cet hommage à notre bon Maître. Ici on se prosterne et on prie pour gagner l'indulgence, mais surtout pour dire à Jésus qu'on l'aime, que l'on compatit à sa chute et qu'on est disposé à le suivre dans la voie des souffrances et des humiliations.

Avant d'arriver au fond de la vallée, on rencontre sur le penchant de la montagne des Oliviers une quantité innombrable de tombes anciennes et mo-

dernes. C'est le cimetière des juifs. C'est pour avoir ce petit coin de terre dans la vallée de Josaphat que des centaines de juifs viennent finir leurs jours sur la terre de leurs pères. Ils sont dans la persuasion que celui qui est enterré à Jérusalem sera sauvé. Les mahométans occupent le côté opposé, tout près de la Porte Dorée.

C'est la plus belle des portes de Jérusalem. Nous nous y arrêtons pour écouter notre guide et considérer cette mémorable porte. C'est par elle que Notre-Seigneur fit son entrée triomphante à Jérusalem le jour des Rameaux; par elle qu'entra l'empereur Héraclius portant triomphalement la vraie Croix qu'il avait reprise aux Perses ; que les Croisés entrèrent en vainqueurs dans la Ville Sainte. Cette porte demeure actuellement murée, parce que, d'après une tradition musulmane, ce serait par cette porte que les chrétiens devraient de nouveau rentrer un jour victorieux dans Jérusalem. Elle était fermée au XII[e] siècle ; on n'y passait que deux fois par an et en procession solennelle, le jour des Rameaux et le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Cette porte, géminée ou à double ouverture, est surmontée de deux cintres richement sculptés, mais dégradés par le temps. De chaque côté, formant les premières assises du mur d'enceinte, se voient d'énormes blocs de pierre dont l'un mesure plus de six mètres de long sur un de hauteur. L'intérieur,

également orné de riches sculptures, forme un vestibule à deux nefs soutenues par deux colonnes monolytes de très-belle dimension, que la reine de Saba, dit-on, aurait offertes en présent à Salomon.

La Porte Dorée étant toujours murée, comme je viens de le dire, nous rentrâmes en ville par la porte Saint-Etienne, à la chute du jour.

Notre excursion aux alentours de Jérusalem avait été longue et fatigante; je dus à la charité d'un de nos pèlerins, M. de Chavannes, qui voulut bien me prêter l'appui de son bras, de pouvoir la suivre jusqu'au bout. Après ma chute de Ramleh, cet appui m'était indispensable. Merci à ce pieux et charitable pèlerin.

LA VIERGE IMMACULÉE.

UNE FÊTE A SAINTE-ANNE.

Nous voici au 8 septembre, fête de la Nativité de la très-sainte Vierge. Par une heureuse coïncidence, il nous est donné de pouvoir célébrer cette fête à l'endroit même où, d'après une tradition fondée, la très-sainte Vierge, issue de saint Joachim et de sainte Anne, aurait commencé son existence immaculée. La maison sur l'emplacement de laquelle a

été bâtie l'église actuelle de Sainte-Anne, servait d'habitation, au moins transitoire aux deux saints époux. On y voit et on y vénère tout particulièrement la crypte ou grotte à laquelle se rattachent de si précieux souvenirs.

C'était donc grande fête à l'église Sainte-Anne. Nous nous y rendons avec empressement. Monseigneur Bracco, patriarche, y pontifie. Nous assistons à la messe pontificale. Les prêtres de la congrégation des missionnaires, fondée par Monseigneur Lavigerie pour la conversion de l'Afrique centrale, mis depuis quelques années en possession du sanctuaire de Sainte-Anne, n'ont rien négligé pour donner de l'éclat à la solennité. Décors, illumination, chants harmonieux, rien n'y manque. Enfin, nous avons l'agréable surprise d'y entendre un de nos compatriotes prêcher en français un très-remarquable sermon sur le sujet de la fête. Ce Français est un prêtre de la congrégation des missionnaires de Bétharam, près de Lourdes, nouvellement installés dans l'établissement qu'ils viennent de fonder à Bethléem.

Ce fut donc pour nous une bien grande fête de nous voir ainsi réunis, à pareil jour et en de telles circonstances, sous les voûtes de l'église Sainte-Anne, nouvellement restaurées et rendues au culte catholique.

VI

BETHLÉEM.

Après avoir honoré le lieu d'origine de la Mère, nous allons vénérer celui de la naissance du Fils. Berceaux sacrés de Jésus et de Marie! Quel rapprochement! quels délicieux souvenirs!

Nous venons de monter à cheval près de la Casa-Nova. Nous voici prêts à partir pour Bethléem, le cœur joyeux et content. Il est trois heures de l'après-midi, et la distance de Jérusalem à Bethléem n'est que de deux lieues; nous y serons bientôt et nous nous proposons d'y coucher.

Nous sortons par la porte de Jaffa, située à l'occident de Jérusalem, par conséquent du côté de notre chère France. En peu d'instants nous arrivons à la vallée de Raphaïm ou des Géants, si célèbres dans la sainte Ecriture. Les géants n'y sont plus. Ces grandeurs humaines ont disparu comme tant d'autres devant votre volontaire petitesse, ô très-aimable Enfant Jésus!

La vallée de Raphaïm est très-fertile et fait contraste sous ce rapport avec les autres alentours de Jérusalem, qui sont à peu près laissés sans culture. J'ai vu pourtant, en descendant la colline

qui conduit à la sainte Grotte de l'Agonie, quelques champs cultivés et des pastèques en fleurs. On se demande comment il se fait qu'avec si peu de culture et d'industrie, la population de Jérusalem trouve de quoi vivre. On se demande encore comment il se fait que les bazars de Jérusalem abondent en fruits de toute espèce, tels que raisins, pommes, pêches, etc. D'où viennent-ils? Je ne sais. Quant aux légumes, on nous a dit qu'ils venaient de Jaffa.

Il y a des vignes particulièrement sur les coteaux d'Engaddi, près de Bethléem, dont le vin, au dire d'un célèbre voyageur, est excellent.

A une petite distance de Jérusalem, notre charitable guide, le cher frère Liévin, nous arrête devant une vieille tour et nous dit qu'elle était l'habitation de Siméon le Juste, qui reçut entre ses bras le saint Enfant Jésus. Heureux vieillard, que votre sort est digne d'envie, mais nous avons un bonheur plus grand encore, celui de recevoir dans nos cœurs ce même Jésus, devenu notre nourriture dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie.

Un peu plus loin, notre guide nous arrête encore et nous raconte une charmante légende fidèlement conservée dans les traditions du pays : il y avait ici autrefois, nous dit-il, un térébinthe sous lequel la sainte Vierge se reposa lorsque de Bethléem elle portait l'Enfant Jésus au temple pour le présenter au Seigneur quarante jours après sa naissance. Or, tandis que la Sainte Famille était réunie sous ses

branches avec les deux tourterelles qui devaient être offertes au Seigneur, le térébinthe s'inclina doucement, étendit ses rameaux et les disposa en couronne, comme pour rendre hommage à l'Enfant-Dieu, reconnaître sa souveraineté, le saluer comme roi et comme auteur de la nature et de la grâce. Mais voilà qu'au XVIIe siècle un Arabe, mal gracieux s'il en fut, voulant empêcher les pèlerins de fouler son champ, où l'arbre était planté, eut la mauvaise inspiration de le brûler! Depuis lors, le vénérable térébinthe a disparu et fait place à un tas de pierres, qui indique actuellement l'endroit précis où il était.

Non loin de là, nous rencontrons le Puits des Trois Rois. C'est là, selon la tradition locale, que l'Etoile momentanément disparue apparut de nouveau aux Mages et que sa vue les remplit d'une grande joie.

C'est pour cette raison sans doute que les Arabes appellent ce puits le *Puits de l'Etoile*. Nos maures s'y désaltérèrent et me font la gracieuseté de m'offrir à boire dans une vieille cruche en terre toute ébréchée. Je les remercie poliment. Nous avons nos gourdes de voyage. Nous pûmes nous désaltérer.

Dans le voisinage du *Puits des Trois Rois,* notre guide nous fait remarquer un champ qu'on appelle le *Champ des Pois*. Encore ici une délicieuse légende qui n'a certainement rien d'invraisemblable. On raconte que notre très-aimable Sauveur Jésus, pas-

sant par cet endroit, vit un homme occupé dans son champ à semer des pois. — Il lui adressa la parole et lui demanda amicalement ce qu'il semait. Je sème des pierres, répond ironiquement le malhonnête semeur. Eh! bien, tu recueilleras ce que tu as semé, lui dit à son tour Jésus. — Et, de fait, lorsque cet homme vint faire la récolte, au lieu de pois, il ne trouva que des pierres. Encore aujourd'hui, ce champ, que j'ai vu de mes yeux, est tout couvert de petites pierres rondes comme des pois.

Continuons notre marche. Voici au haut de la colline, sur la gauche, le couvent grec de Saint-Elie, qui ressemble à une petite forteresse. Plus loin, la tour de Jacob, et enfin le tombeau de Rachel, situé sur la droite du chemin. Jacob revenait avec sa femme de Mésopotamie, lorsqu'elle mourut en mettant au monde Benjamin. Elle fut ensevelie sur le chemin d'Ephrata (Bethléem), et Jacob mit un cippe sur son tombeau : c'est celui qu'on voit encore aujourd'hui. (Gen. XXXV.)

GROTTE DE LA NATIVITÉ.

BASILIQUE SAINTE-MARIE.

Enfin nous apercevons Bethléem, gracieusement assise sur deux collines et entourée de tous côtés

par de profondes vallées. Nous suivons une rue étroite et, après avoir traversé une grande place et un cimetière, nous arrivons au couvent des Pères Franciscains. Quelle joie! Dans quelques minutes nous serons à genoux dans la grotte de la Nativité de Notre-Seigneur.

On nous fait d'abord passer dans la salle du divan, et l'on nous offre les rafraîchissements accoutumés. Puis, après avoir reçu nos chambres, nous nous dirigeons tous vers la sainte Grotte de l'Enfant Jésus. On y descend par l'église de Sainte-Catherine et par le chœur des Grecs. Les deux escaliers convergent l'un vers l'autre. C'est dans la partie orientale qu'est le sanctuaire de la Nativité. Le rocher forme une petite excavation et il est tout recouvert de marbre blanc; le pavé, couvert de marbre, est incrusté de jaspe et de porphyre. Au milieu, une étoile d'argent indique que c'est ici que Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.

Comment exprimer le saisissement religieux que nous éprouvons tous, et en même temps l'ineffable suavité qui pénètre nos cœurs, lorsque nous voyons et que nous baisons le lieu où est né l'Enfant-Dieu.

Nous nous prosternons et nous adorons. Les Anges furent témoins de notre foi et de notre amour, et je me figure que dans leur satisfaction ils auront de nouveau chanté : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne vo-

lonté. *Gloria in altissimis Deo et in terrâ pax hominibus bonœ voluntatis.*

A quelques pas du lieu de la Nativité, et dans la même grotte, est une autre petite grotte ou plutôt une excavation du rocher; c'est là qu'était la crèche dans laquelle la sainte Vierge plaça l'Enfant Jésus, entre un bœuf et un âne; c'est là qu'il fut adoré par les bergers et par les Mages. Cette grotte appartient aux catholiques; mais comme elle est trop petite pour qu'on puisse y dire la messe, on a dressé un autel vis-à-vis, à l'endroit où se tenaient les Mages : on l'appelle l'autel des Trois-Rois.

La grotte de la Nativité a trente-sept pieds de long et dix ou onze de large. Trente-deux lampes brûlent continuellement et répandent sur la crêche du Sauveur une douce clarté. La grotte est tendue de draperies en soie un peu usée.

Nous continuons notre première visite aux sanctuaires. En suivant les corridors souterrains, on trouve à droite une petite chapelle dédiée à saint Joseph. Elle a été érigée par la piété des fidèles qui ont voulu que le père nourricier de l'Enfant Jésus fût aussi particulièrement honoré dans un lieu où il a eu tant de part aux saints mystères qui s'y sont accomplis. A côté est une chapelle qui porte le nom des Saints-Innocents; elle a été dédiée à ces innocentes victimes, parce qu'il était juste qu'elles fussent honorées près du berceau de celui pour lequel elles ont répandu leur sang.

De la grotte des Saints-Innocents on se rend, par d'étroits passages, dans l'oratoire de saint Jérôme; c'est là que le saint docteur venait s'inspirer, au berceau du Sauveur, pour travailler jour et nuit à la traduction des livres saints.

A côté de l'oratoire de saint Jérôme, on voit une chapelle dans laquelle est son tombeau ; vis-à-vis est celui de sainte Paule et de sainte Eustochie. Sainte Paule fonda à Bethléem plusieurs couvents d'hommes et de femmes, et vécut longtemps sous la direction de saint Jérôme. Elle était de l'illustre famille des Gracques et des Scipions, et elle avait quitté les splendeurs de Rome pour s'ensevelir près du berceau de Jésus!

Sainte Eustochie mourut quinze ou seize ans après sa mère, et fut ensevelie dans le même tombeau. Un tableau placé au-dessus de l'autel les représente toutes les deux mortes et couchées à côté l'une de l'autre.

On voit aussi le tombeau de saint Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme. Saint Eusèbe avait fait la connaissance de saint Jérôme à Rome, il le suivit en Palestine, s'établit près de lui à Bethléem, travailla sous sa direction, et mourut presqu'en même temps que lui.

Tels sont les lieux que l'on vénère dans les souterrains de l'église de Bethléem. Demain, nous visiterons cette basilique insigne.

Cependant la nuit arrive. Allons souper et nous

reposer. Mais quel repos! Nous avions compté sans les moustiques. Nous passâmes une nuit cruelle, ma compagne et moi. Ne pouvant dormir, nous nous levâmes à deux heures du matin et nous nous rendîmes à la sainte Grotte.

MESSE ET COMMUNION A LA Ste GROTTE.

LA PROCESSION.

Nos pèlerins, pour avoir le bonheur de célébrer tous leurs messes à l'autel des Trois Rois, et aussi pour laisser les Grecs libres de faire leur cérémonie, devaient commencer à dire leurs messes à deux heures du matin. Nous assistâmes à la première et nous eûmes le bonheur de communier là où les bergers et les Mages adorèrent le divin Enfant Jésus!... à cette place bénie où se tenait la sainte Vierge auprès de son divin Enfant, et où saint Joseph contemplait en silence son Dieu devenu son fils adoptif. Quelle union! quels souvenirs! quel séjour! Y en eût-il jamais sur la terre de plus délicieux! On devrait ne plus vivre qu'en Dieu et pour Dieu quand on a été à Bethléem. Mais les joies de la terre sont de courte durée; ce n'est qu'au ciel

qu'elles seront permanentes et sans mélange, parce que nous y possèderons notre Dieu, source infinie et immuable de tout bien. En attendant, petites créatures que nous sommes, prosternons-nous et baisons en silence les lieux témoins de tant de mystères et de tant d'amour!...

J'entendis deux messes, puis je laissai ma compagne, plus courageuse ou plus forte, continuer ses dévotions. Je rentrai dans ma cellule en suivant les nombreux corridors ou vacillait une lampe à moitié éteinte.

J'allais me rendormir, lorsque j'entendis dans l'appartement voisin un de nos pèlerins, fatigué aussi de la chaleur et des moustiques, demander comme diversion : Où vend-on des objets de piété? Je trouvais que c'était s'en occuper de bien bonne heure. L'horloge venait à peine de sonner quatre heures du matin. Mais en pèlerinage on ne compte par les heures, et le temps marche, il faut en profiter.

Le jour venu, nous pûmes tout à notre aise visiter l'immense basilique de Sainte-Marie, bâtie par sainte Hélène. On dit qu'un des premiers soins de la pieuse mère de Constantin fut de purifier l'étable de Bethléem et d'y élever une église, qui fut dédiée à la Sainte-Vierge; elle devint une des plus belles églises non-seulement de la Palestine, mais de la chrétienté.

De cette église, on peut par une petite ouverture

pratiquée dans le mur, pénétrer dans le couvent des Franciscains, et ces bons religieux peuvent par là entrer dans la grande basilique et la traverser. C'est le seul droit qui soit resté aux catholiques, anciens possesseurs de tout l'édifice. « Cette basilique a cinq nefs formées par quatre rangées de dix colonnes chacune : quatre colonnes forment le transept avec les quatre piliers du milieu. Elles sont toutes d'une seule pièce et faites en calcaire rougeâtre, veiné de blanc; les chapiteaux sont d'ordre corinthien. L'église est bâtie en forme de croix, le transept est terminé par deux absides demi-circulaires, ainsi que l'extrémité du chœur » (1).

La basilique de Sainte-Marie étant de beaucoup trop grande pour les besoins de leur culte, les Grecs ont élevé un mur de séparation entre leur chœur et le reste de l'édifice. C'est dans ce chœur qu'ils célèbrent leurs offices avec les Arméniens ; ils y ont trois autels : celui du milieu est au-dessus de la Grotte de la Nativité, celui du côté droit est dédié aux Trois Rois, comme désignant le lieu où les Mages sont descendus de leurs montures avant d'adorer l'Enfant Jésus. Au pied de l'autel des Rois, une étoile en marbre incrustée dans le pavé correspond au point du ciel où l'on dit que l'étoile des Mages s'est arrêtée.

Telle est la partie de ce grand édifice utilisé par

(1) Monseigneur Mislin.

les Grecs et les Arméniens; tout le reste est abandonné et sert de lieu de promenade et de campement. Tout cela importe peu aux Grecs, pourvu que les catholiques n'y exercent pas leur culte.

Leur couvent est attenant à la basilique du côté droit, ainsi que celui des Arméniens. Celui des Franciscains longe la basilique de Sainte-Marie du côté gauche, et il occupe sans doute l'emplacement d'un couvent fondé par sainte Paule; une partie est réservée aux pèlerins.

Il est d'usage de faire tous les jours la procession aux différents sanctuaires de Bethléem, comme cela se pratique dans tous les sanctuaires de Terre Sainte où il y a une communauté de religieux franciscains. Nous suivîmes donc cette procession, un cierge à la main. Nous nous rendîmes d'abord dans l'église de sainte Catherine. C'est la chapelle du couvent où se font les offices et en même temps l'église paroissiale de la communauté catholique de Bethléem. C'est là qu'ont dû se refugier les catholiques depuis qu'ils sont dépossédés de la magnifique église qui était autrefois leur cathédrale.

En sortant de l'église de sainte Catherine, la procession descend dans la grotte de la Nativité. On y fait une station en chantant des hymnes. En présence de cette grotte bénie, on est touché jusqu'aux larmes; on se sent tout pénétré de respect, de reconnaissance et d'amour. On ne pense qu'à Dieu, au mystère de Bethléem, et à l'exemple de

sainte Paule et de saint Jérôme, on voudrait vivre et mourir auprès de ce berceau de l'Enfant-Dieu.

On s'arrête ensuite à l'autel des Trois Rois, on voit Jésus, Marie, Joseph, et les Mages offrant leurs présents à l'Enfant-Dieu! Pour peu, on se croirait transporté à ces scènes sublimes; et l'on offre volontiers, à l'exemple des Mages, son cœur, ses peines et sa vie.

De là, on se dirige, toujours en chantant, dans la grotte de saint Joseph; on y fait une station. Puis on continue et on visite successivement la chapelle des Saints-Innocents, l'oratoire de saint Jérôme, son tombeau, celui de sainte Paule et de sainte Eustochie et celui de saint Eusèbe.

La procession remonte et se termine dans l'église Sainte-Catherine. Comme au Saint Sépulcre, nous avons eu le privilége de conserver nos cierges et de les rapporter comme souvenir.

LA VILLE ET SES ALENTOURS.

Après avoir terminé nos visites à l'église, il nous restait à parcourir Bethléem et ses environs.

A peu de distance du couvent, se trouve la Grotte du Lait. Elle porte ce nom, nous dit le frère Liévin, parce que la Sainte-Vierge serait venue souvent en ce lieu pour allaiter son divin enfant. Une goutte de son lait, en tombant sur cette pierre, lui aurait

donné la couleur blanche qu'elle a maintenant et le don d'être utile aux nourrices.

On descend dans cette grotte par un escalier de dix à douze marches. Elle appartient aux Franciscains, qui viennent y dire la messe sur un autel placé au milieu.

En sortant de la Grotte du Lait, nous nous dirigeâmes vers le Champ des Pasteurs. Sainte Hélène avait fait construire une église dédiée aux saints Anges qui annoncèrent aux bergers l'arrivée du Messie. Il ne reste qu'une crypte à peu près abandonnée aujourd'hui. Ce lieu est entouré d'un mur comme un jardin, on y voit des oliviers et des figuiers.

Toute la plaine, que l'on nomme Champ des Pasteurs, a été de tous temps reconnue comme la plus agréable et la plus fertile de toute la contrée. C'est dans ces mêmes champs que s'est passée une douce histoire que j'ai apprise dans mon enfance : celle de Ruth. Nous ne glanions pas des épis à Bethléem, mais nous glanions des grâces et des faveurs divines. Booz fut touché de la piété de Ruth, et il l'en récompensa. Notre-Seigneur sera-t-il touché de la nôtre ? il faut l'espérer.

Pèlerins de Terre Sainte, recueillez-vous avant de saluer pour la dernière fois le divin Enfant de Bethléem. Quelqu'un a dit : « Chaque fois que dans la vie vous vous trouvez en présence de quelque chose de grand, de noble, de beau, vous pouvez

répéter : Le doigt de Dieu est là ! » Pour nous qui avons vu ici, sous les dehors de la faiblesse et de la pauvreté, la grandeur, la noblesse, la puissance et tous les biens, pour ainsi dire, à leur source et à leur berceau, nous pouvons, avec mille fois plus de raison, nous écrier : Le doigt de Dieu est ici. Oui, c'est le doigt de Dieu qui a fait de si grandes choses par des moyens en apparence si faibles.

C'est le doigt de Dieu qui nous a amenés ici de si loin pour voir de nos yeux, toucher de nos mains, baiser de nos lèvres ce lieu trois fois vénérable où notre divin sauveur a daigné naître pour nous. Oh ! que d'actions de grâces nous avons à rendre à Dieu ! Et toi, ô Bethléem d'Ephrata, comment te quitter, comment te dire adieu sans tristesse ! Ah ! du moins nous te laisserons nos cœurs et nos plus chères affections. Et comme gage de notre reconnaissance pour un si grand bienfait, nous aimerons désormais davantage ce divin Enfant qui, à l'exemple des bergers et des Mages, a daigné nous appeler auprès de son berceau pour y recevoir l'hommage de nos adorations et de notre amour.

Les filles de sainte Thérèse sont venues, il y a à peine cinq à six ans, faire ici une fondation. Elles sont parties du Carmel de Pau sous la conduite d'un des prêtres missionnaires de Bétharam. A leur tour, ces bons missionnaires ont fondé ici un établissement qui sera d'un très-grand secours non seulement aux nouvelles carmélites de Beth-

léem, mais encore aux catholiques de toute la contrée.

Et maintenant que nous avons vu Bethléem, vénéré le berceau de l'Enfant-Dieu, nous pouvons, heureux et consolés, retourner en la ville sainte.

Nos chevaux enharnachés nous attendent à la porte du couvent des Pères Franciscains. La caravane s'ébranle. Nous partons. En passant, nous saluons les Bethléemites si gracieuses avec leur robe bleue, leur tunique rouge et leur voile blanc. Elles sont accourues pour nous voir défiler et nous donner une marque de leur sympathie chrétienne et expansive.

Nous voici de nouveau sur la voie que la sainte famille et les Patriarches de l'ancienne loi ont tant de fois parcourue. Marchons sur leurs traces et dirigeons-nous en paix vers Jérusalem, la ville de la paix.

On jouit au retour d'une vue délicieuse ; Jérusalem apparaît de ce côté toute belle et toute brillante à travers ses créneaux et ses antiques édifices.



VII

RETOUR A JÉRUSALEM.

LE MONT DES OLIVIERS.

En rentrant à la *Casa-Nova,* nous trouvons une caravane italienne composée de neuf pèlerins. Nous voilà dès lors au nombre de trente-trois. Puisse ce nombre de trente-trois pèlerins, qui rappelle celui des années de la vie de Notre-Seigneur, lui être un hommage agréable. Ne sommes-nous pas tous venus ici pour l'honorer et le glorifier dans les souvenirs de sa vie passible et mortelle?

Notre pèlerinage à Bethléem, d'ailleurs si agréable, m'avait un peu fatiguée. Je dus garder le repos le lendemain et me contenter d'aller à l'église Saint-Sauveur, chez les révérends Pères Franciscains. Comme on est bien dans cette chapelle! Tout y respire la paix et la piété. J'écrivis ensuite à ma famille que nous devions quitter Jérusalem le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Je n'avais plus que quatre jours à passer dans la ville sainte.

Après un jour de repos, j'allai, accompagnée de

notre drogman et de sa sœur, pieuse catholique, visiter la montagne des Oliviers. Nous partîmes de grand matin, pour pouvoir entendre la messe à la sainte Grotte de l'Agonie. Je baisai encore une fois de plus la pierre même qui but la sueur de sang arrachée au front et aux membres divins de Notre-Seigneur par l'excès des angoisses de sa sainte âme et des agonies de son cœur.

Je fis aussi une seconde visite au tombeau de la sainte Vierge. En ce moment les Grecs aspergeaient d'eau de rose le précieux monument. C'est une de leurs cérémonies favorites.

Avant de gravir la montagne des Oliviers, nous entrâmes dans le jardin de Gethsémani pour y renouveler nos dévotions. Ensuite, auprès de ces oliviers séculaires, tant de fois visités par Notre-Seigneur, nous prîmes un frugal repas. Comme notre pieuse promenade devait être longue et pénible, notre bon drogman avait eu la prévoyance d'apporter pour notre petit déjeuner du pain, du vin, du raisin et du fromage. Le gardien de Gethsémani nous offrit de l'eau fraîche, puisée dans le jardin même des Oliviers. Rien ne manquait donc à cet heureux festin. Je ne cessais d'exprimer ma joie et mon bonheur, et je dis à ma compagne que c'était le meilleur déjeuner que j'eusse fait à Jérusalem. Il est vrai qu'il était pris dans le jardin des Oliviers; que pouvais-je désirer de plus?

Nous quittons cet heureux séjour pour visiter les

sanctuaires de la montagne des Oliviers. Les principaux sont l'église de l'Ascension, le lieu où Jésus enseigna le *Pater* à ses disciples, celui où les apôtres composèrent le *Credo,* celui où Jésus pleura sur la cité rebelle; et plus loin Bethphagé et Béthanie.

LE PATER. — LE CREDO.

Nous arrivons par un sentier roide et rocailleux près du magnifique sanctuaire du *Pater*. Ce monument, érigé par les soins, je dirais mieux, par la munificence de la princesse de la Tour d'Auvergne, s'élève sur le sommet du mont des Oliviers comme un paratonnerre et un phare lumineux près de la ville sainte. Il n'y a que quelques années que cette héroïne chrétienne a racheté des mains des musulmans les ruines du *Pater* et du *Credo*, pour en faire un des sanctuaires les plus remarquables de Jérusalem. C'est un édifice carré, qui renferme une chapelle surmontée d'un dôme et un couvent entouré d'une galerie; contre le mur de cette galerie sont appliquées de grandes plaques de marbre, sur lesquelles on lit l'oraison dominicale en trente-deux langues différentes. L'intérieur est un cloître dans le genre du *Campo santo* que j'ai vu à Pise. La pieuse fondatrice s'y est fait préparer un tombeau dans lequel elle reposera saintement comme elle a vécu.

Des religieuses carmélites occupent le cloître et chantent nuit et jour les louanges de Dieu sur la montagne sainte. Je visitai leur magnifique chapelle, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus ; elle est vaste et ses proportions sont agréables à l'œil. Monseigneur Poyet, prélat romain, chapelain du *Pater,* achevait de dire sa messe quand nous entrâmes.

On respire en ce saint lieu un parfum céleste, et il semble qu'une voix venue du ciel vous dit au cœur : Oui, Dieu est votre bon père. Invoquez-le en lui adressant souvent la prière que son Fils vous a enseignée ici : *Pater noster.* Oui, ô mon Dieu! à l'avenir je redirai souvent et avec une confiance nouvelle : Notre père qui êtes aux cieux, *Pater noster qui es in cælis.*

A quelques mètres de ce sanctuaire se trouve le lieu où les apôtres ont composé le *Credo.* Il est compris dans l'enceinte du *Pater.* Le sanctuaire du *Credo* est une grotte composée de douze arcades, six de chaque côté; ce fut là que les apôtres composèrent le premier symbole de notre croyance. Il y a un petit autel au milieu de la grotte.

En voyant ces douze niches qui semblent être là comme un témoignage de notre foi, on se surprend à répéter avec les apôtres : je crois ! Oui, je crois, Seigneur! Je crois en vous, en votre Eglise, en vos promesses. Je crois en votre bonté et en vos divines miséricordes. Je crois à votre mort et à votre glorieuse résurrection. *Credo.* Redisons-le bien haut

pour ceux qui ne le disent pas; pour ceux surtout qui de nos jours renient par leur conduite leur foi et leur baptême.

En visitant la grotte du *Credo,* Châteaubriand fait la réflexion suivante : « Tandis que le monde « entier adorait à la face du soleil mille divinités « honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les en- « trailles de la terre, dressaient la profession de foi « du genre humain, et reconnaissaient l'unité de « Dieu, créateur de ces astres à la lumière desquels « on n'osait encore proclamer son existence. Si « quelque Romain de la cour d'Auguste, passant « auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze « Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel « mépris il eut témoigné pour cette troupe supers- « titieuse! Avec quel dédain il eut parlé de ces « premiers fidèles! Et pourtant ils allaient renverser « les temples de ce Romain, détruire la religion de « ses pères, changer les lois, la politique, la morale, « la raison et jusqu'aux pensées des hommes. Ne « désespérons donc jamais du salut des peuples. « Les chrétiens gémissent aujourd'hui sur la « tiédeur de la foi; qui sait si Dieu n'a point planté « dans une aire inconnue le grain de sénevé qui « doit multiplier dans les champs! Peut-être cet « espoir de salut est-il sous nos yeux sans que « nous nous y arrêtions, peut-être nous paraît-il « aussi absurde que ridicule. Mais qui aurait jamais « pu croire à la folie de la croix ? »

Cette citation un peu longue me semble si opportune, que je n'hésite pas à la placer ici. Le lecteur appréciera mes intentions.

Tout près du sanctuaire du *Pater*, on voit la grotte de sainte Pélagie, c'est là que vint expier ses fautes la célèbre comédienne d'Antioche, connue sous le nom de Marguerite la Perle, à cause de la quantité de bijoux dont ses péchés l'avaient, hélas! tristement enrichie et ornée. Après avoir donné aux pauvres tout ce qu'elle possédait, elle quitta Antioche et vint s'enfermer dans cette grotte sous le nom de Pélagie.

L'ASCENSION.

EMPREINTE DU PIED DE NOTRE-SEIGNEUR.

Enfin nous arrivons au sommet de la montagne, sur le lieu où Notre-Seigneur fit son Ascension aux Cieux! Sainte Hélène y fit bâtir une splendide basilique; c'était, avec la grotte de la Nativité et le Saint Sépulcre, le monument le plus remarquable construit par cette sainte Impératrice. Lorsque les Croisés s'emparèrent de la Ville Sainte, il y avait encore une grande église sur le lieu où Jésus est

monté au Ciel. Elle fut plus tard détruite par les Sarrasins; il ne resta intact que la chapelle intérieure qui entourait les vestiges des pieds du Sauveur.

L'empreinte que l'on voit aujourd'hui est assez profondément enfoncée dans un rocher fort dur et de couleur blanche jaunâtre. Elle paraît comme usée par tous les objets pieux qui l'ont touchée depuis tant de siècles. Cette pierre est enfermée dans un petit édifice dont les Musulmans ont la clef. Ils l'ouvrent d'assez bonne grâce, parce qu'ils espèrent un backis.

Nous baisâmes cette empreinte avec bonheur, et je dirai avec regret de voir un lieu si saint au pouvoir des Turcs.

La montagne des Oliviers a trois sommets dont le plus élevé est celui du milieu. Celui du nord s'appelle *Viri Galilæi;* on y avait bâti une église. Celui du sud s'appelle *Mont du Scandale,* parce que ce fut là, en face du temple du vrai Dieu, que Salomon, à la fin de sa vie, fit bâtir des temples aux idoles de ses femmes. Ce lieu est encore couvert de ruines.

Je descendis la montagne emportant dans mon cœur un souvenir précieux et amer tout à la fois.

A mi-côte, on montre le lieu où Jésus pleura sur Jérusalem le jour où il y fit son entrée triomphante. « Et quand Jésus fut près de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura sur elle, disant : Ah! si tu savais en ce jour ce qui peut t'apporter la paix!

Mais maintenant c'est caché à tes yeux, car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront d'une circonvallation et ils t'enfermeront, et ils te presseront de toutes parts; et ils te renverseront par terre, toi et tes fils qui sont en toi; et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc, XIX.)

Ce fut dans ce même lieu que Titus fit camper sa sixième légion quand il vint, quarante ans après, enfermer d'une circonvallation cette ville aveugle et renverser par terre Jérusalem et ses enfants. Sur ce lieu, arrosé des larmes du fils de Dieu, les chrétiens de la primitive église avaient bâti une église en l'honneur des larmes de Notre-Seigneur. Les Turcs l'ont démolie; on n'y voit plus qu'un pan de mur.

J'éprouvais le besoin de me reposer; nous nous assîmes à l'ombre d'un superbe caroubier, et nous contemplâmes le magnifique point de vue que nous avions en face de nous. Le plateau de la ville se déroulait tout entier sous nos yeux. Avec quel bonheur l'œil se promène du mont Sion au Golgotha, de l'esplanade du temple à la forteresse de David! Quel beau spectacle! Tout est là, l'ancien et le nouveau Testament et l'histoire de cent peuples mêlée aux cendres de cette ville incomparable.

Pour toute végétation, on ne voit que quelques buissons de nopals, quelques palmiers grêles dans

certains quartiers de Jérusalem et autour de la ville de pâles oliviers.

On trouve encore sur la montagne des figuiers, peu de térébinthes, de caroubiers et d'aubépines. Je goûtai du petit fruit des aubépines; il se vend beaucoup à Jérusalem. C'est une toute petite pommette rouge un peu moins fade que dans nos pays.

Notre promenade avait été délicieuse. J'étais contente de mon drogman, qui du reste est très-intelligent. Il possède quatre langues : le français, l'italien, l'anglais et l'arabe. Il a toute la confiance des Pères de Terre Sainte.

DESCENTE DE LA SAINTE MONTAGNE.

Après être descendus de la montagne des Oliviers, nous saluons en passant le jardin de Gethsémani, et nous rentrons à Jérusalem par la porte Saint-Etienne.

En passant, j'entre un moment à l'église Sainte-Anne; j'y vénère encore une fois la très-sainte Vierge au lieu même où, par une conception sans tache, elle a commencé son existence immaculée.

En face de l'église Sainte-Anne se trouve la piscine probatique, construite par Salòmon, et dont les eaux rendaient la santé à ceux qui y descendaient les premiers après qu'elles avaient été agitées par

l'Ange. Aujourd'hui, il n'y a plus une goutte d'eau. Cette piscine est à demi-comblée; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarins sauvages dont la verdure est bleuâtre; l'angle de l'ouest est tout rempli de nopals.

Je laissai la sœur du drogman, ma gracieuse compagne, près de l'arc de l'*Ecce homo.*

Elle était vêtue d'une robe rose et blanche, elle avait par-dessus un immense voile blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds. Ce costume est celui des filles de Jérusalem; il serait avantageux si elles ne s'accrochaient pas au-dessus du front un autre petit voile en gaze bigarrée de toutes couleurs. Tel quel, il est cependant beaucoup mieux que celui des femmes de Jaffa et du Caire.

Dans l'après-midi, je fis plusieurs visites; je retournai au patriarcat et je visitai la cathédrale consacrée au saint nom de Jésus. Je voulais la voir plus en détail. On m'avait priée, à Paris, d'examiner l'autel dédié dans cette église au Cœur agonisant de Jésus. C'est dans cette chapelle que se trouve le Très-Saint Sacrement. Le maître-autel est un don de l'empereur d'Autriche François-Joseph, en souvenir de sa visite aux Lieux Saints. Il est en bronze doré et dans le style gothique comme tout l'édifice. La cathédrale a trois nefs séparées par deux rangées de colonnes. Ses proportions ne sont pas régulières, parce que, me dit l'abbé Valerga, les propriétaires du terrain attenant, qui sont grecs, n'ont voulu le

céder à aucun prix pour une église catholique. Les peintures de la voûte sont remarquables, c'est l'œuvre d'un Romain, artiste plein de foi et de talent.

VIII

L'ECCE HOMO.

Nous avions tous déjà visité la belle église de Notre-Dame de Sion. Nos pèlerins prêtres y avaient dit la sainte messe plusieurs fois et j'avais eu dès les premiers jours le bonheur d'y assister. Mais nous désirions faire une visite spéciale au révérend Père de Ratisbonne, l'enfant privilégié de Marie, le célèbre juif converti de la médaille miraculeuse. Nous avions à cœur de lui témoigner notre sympathie française, je dirais volontiers notre admiration, pour une des œuvres les plus utiles entreprise sous sa direction. Je veux parler de l'*Orphelinat des filles de Notre-Dame de Sion,* établies à Jérusalem pour travailler à la régénération de notre sexe dans un pays où tout tend à l'avilir. Grâce à son intelligente initiative, grâce à son zèle persévérant, cet excellent prêtre est parvenu, avec le concours des dignes coopératrices de son œuvre, à arracher des mains des Musulmans un des monuments les plus chers

aux chrétiens et qui rappelle une des scènes les plus touchantes de la passion du Sauveur : je veux dire l'arc de l'*Ecce homo,* du haut duquel Pilate présenta Jésus aux Juifs qui demandaient sa mort en leur disant : *Ecce homo,* voilà l'homme.

LES FILLES DE NOTRE-DAME DE SION.

C'est à l'ombre de cette arche protectrice que les filles de Notre-Dame de Sion se consacrent à l'éducation chrétienne des jeunes filles, à l'entretien de leurs orphelines, au soin des malades de toute religion; c'est là qu'elles expient en union avec Jésus et Marie le crime des Juifs et des Juives poussant ce cri et proférant cette imprécation forcenée : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. Elles veulent consoler le Cœur de Jésus et de Marie et réparer autant qu'il est en elles l'abandon et la désolation des Lieux Saints. Leur mission est difficile et sublime. Elles recueillent déjà le fruit de leurs sacrifices, et leur établissement est très-prospère.

Une belle église, un vaste couvent s'élèvent maintenant sur une partie du palais de Pilate. Près du chœur de l'église, le pèlerin peut maintenant s'agenouiller sur les dalles mêmes du *Lithostrothos* parfaitement conservées et qu'on a découvertes dans les travaux de déblayement. Il peut y voir

aussi le pilier principal de l'arc de l'*Ecce homo.* Au-dessus de l'autel se dresse une magnifique statue en marbre blanc, représentant Notre-Seigneur présenté par Pilate à la populace qui demande sa mort à grands cris. Ce bon Maître semble dire à son tour : *Ecce homo,* voici l'homme qui vous a tant aimés, ô Juifs ingrats, qui a tant voulu vous sauver, mais vous avez refusé le salut. Il me semble l'entendre aussi nous dire du fond du tabernacle où il réside : *Ecce homo,* voici l'homme qui vous a tant aimés, que non content de mourir une fois pour vous, il renouvelle chaque jour sur cet autel le sacrifice du Calvaire. O Juifs aveugles et endurcis, ouvrez donc les yeux à la lumière, et convertissez-vous. O pécheurs obstinés, laissez-vous donc toucher par tant d'amour, et convertissez-vous. Ne suis-je pas toujours ici pour vous éclairer, vous pardonner, vous sauver! *Ecce homo.*

Visitons maintenant plus en détail ce magnifique établissement. Et, d'abord, montons sur la terrasse qui le domine, selon l'usage oriental en la plupart des maisons. Quelle vue ravissante! D'un côté la montagne des Oliviers avec tous ses souvenirs; de l'autre, la Ville Sainte qui se déploie dans sa splendeur à la fois majestueuse et lugubre. L'emplacement du temple de Salomon, l'église du Saint Sépulcre avec tous les souvenirs du Calvaire sont là devant nous. Au loin, le mont Sion avec le Cénacle et la grande ombre du saint roi David qu'il

nous semble voir encore errer au milieu de ces imposantes ruines. Que de grandes choses! L'esprit en est comme accablé et l'admiration ne peut y suffire.

Ensuite on nous introduit dans la salle où se trouvent les orphelines. Le bon père de Ratisbonne veut nous fêter, et en notre honneur il invite ses chères enfants à nous chanter leurs plus jolis cantiques, ce qu'elles font de très-bonne grâce et avec un entrain charmant. Tour à tour elles nous chantent en français, en latin, en arabe des cantiques à trois parties avec harmonie et ensemble. Ensuite, c'est le tour des chants en italien, en allemand qu'elles exécutent avec une égale facilité. Comme nous étions émerveillés d'entendre ces enfants chanter si bien en tant de langues diverses, il nous fut répondu agréablement : Ce n'est pas surprenant, elles sont polyglottes.

Nous continuons avec une satisfaction marquée la visite de la maison. On nous montre dans les pièces inférieures plusieurs citernes de grande dimension que l'on a découvertes et où l'on puise de la bonne eau, toujours bien fraîche. On a découvert aussi une partie d'un vaste tunnel fort ancien. Tout cela est très-curieux à voir et fort intéressant. On nous conduit ensuite au dispensaire, très-bien tenu, et où chaque jour ces charitables dames distribuent à tous les pauvres ou malheureux qui se présentent des vivres, des vêtements, des remèdes

et toute espèce de secours, sans oublier, bien entendu, l'aumône spirituelle selon les besoins de chacun. La visite de l'établissement étant terminée, on nous invite gracieusement à passer au salon, où des rafraîchissements nous sont offerts. Nous acceptons avec reconnaissance, et nous apposons, selon l'usage, sur le registre que nous présente la révérende mère supérieure, nos signatures, comme souvenir, et je puis ajouter comme témoignage de satisfaction pour une si agréable visite.

LES PÈRES DE NOTRE-DAME DE SION.

Mais le zèle du R. P. Alphonse de Ratisbonne et de son digne frère M. Théodore, qui réside à Paris, ne se borne pas à l'établissement des filles de Sion et à leur orphelinat. Il embrasse une autre œuvre très-importante et qui paraît destinée de Dieu à opérer le plus grand bien dans la Ville Sainte et dans ces contrées de l'Orient. Je veux parler de l'établissement dirigé par les pères de Notre-Dame de Sion pour les garçons. C'est le pendant de celui de Notre-Dame de Sion pour les filles. On pourrait lui donner le nom, s'il ne l'a déjà, d'école des arts et métiers. Cette école est déjà en pleine activité. Un nombre considérable de jeunes apprentis et ouvriers y sont à l'œuvre sous la direction de bons et habiles frères et sous la surveillance des pères de

Sion. Toutes les professions y sont en honneur et y trouvent des émules qui les stimulent : cordonniers, tailleurs, menuisiers, tonneliers, tapissiers, relieurs, ferblantiers, peintres, vitriers, voire même un photographe et un sculpteur très-habile qui songe à se dévouer à l'école des arts et métiers. Le Père qui est à la tête de l'établissement est un Luxembourgeois, l'excellent Père Zéphirin, dont j'avais déjà fait la connaissance sur le paquebot. Il est à peine âgé de trente-cinq à quarante ans, avec une barbe splendide qui lui descend jusqu'à la poitrine. Comme il est très-bon, nos pèlerins le prenaient familièrement par sa belle barbe. Il en souriait et laissait faire ; et comme il est très-grand, je puis dire que ces messieurs ne lui atteignaient guère qu'à la barbe. Le bon Père Zéphirin, à qui j'ai fait connaître l'Institut des religieuses du Cœur agonisant de Jésus en faveur des mourants... y a pris un grand intérêt et a trouvé cette œuvre magnifique. Je ne doute pas que si jamais la divine Providence rappelle ces bonnes religieuses à Jérusalem, ce digne religieux ne leur soit d'un grand secours pour les aider à s'y établir et à y faire le bien.

Pour en revenir à l'institution de Saint-Pierre de Sion, cette œuvre, puissant moyen de civilisation chrétienne, est appelée à faire un bien considérable, surtout dans la Ville Sainte, où la foi semble se réveiller sous l'impulsion du zèle du clergé et des ordres religieux. On dit que depuis que les carmé-

lites sont établies à Jérusalem, les Musulmans sont moins farouches, et d'agresseurs, ils sont devenus les protecteurs de ces saintes filles : tel est le pouvoir de la prière et de la vertu!...

MONT MORIAH.

TEMPLE DE SALOMON.

Sur l'emplacement de l'ancien temple s'élève actuellement la mosquée d'Omar. Nous y pénétrâmes facilement, moyennant vingt-cinq francs, soit un franc par visiteur, et la protection du consul. Son cavar ouvrait la marche. Il était curieux à voir avec ses grandes manches pendantes, chargées de hyérogliphes, et sa canne à pommeau d'argent.

Nous arrivons sur le mont Moriah, sur lequel fût bâti par Salomon le sanctuaire le plus célèbre de l'antiquité, le temple du vrai Dieu. La plate-forme sur laquelle il était bâti est aujourd'hui la grande place de la mosquée. Un magnifique portique donnait entrée dans la première enceinte, qui était le parvis des gentils, destiné aux étrangers et aux Juifs impurs. Plus loin était le parvis d'Israël : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices

et les prières. Cet espace était entouré de galeries et de colonnades.

Le troisième était le parvis des prêtres : c'était là qu'ils exerçaient leurs fonctions. Le temple venait ensuite. Il était divisé en trois parties, le vestibule, le saint et le sanctuaire où se trouvait l'Arche sous les ailes des Chérubins. A mesure que notre guide nous décrivait ces lieux, il nous les montrait pour ainsi dire du doigt; cela ajoutait un intérêt palpitant à sa narration et le rendait palpable et visible.

Ce temple magnifique, détruit par Nabuchodonosor, 588 avant J.-C., rebâti par Cyrus, roi de Perse, et plus tard par Hérodote, fut réduit en cendres par Titus 70 ans après J.-C.

Ce fut dans ce temple que la sainte Vierge, à l'âge de trois ans, se consacra au Seigneur. Quelques années après, elle y présenta l'Enfant Jésus, qu'elle rachetait par deux tourterelles, et le saint vieillard Siméon le prenait dans ses bras, bénissait Dieu de lui avoir montré son Sauveur et son maître. Ce fut dans ce temple que Jésus vint chaque année célébrer la pâque avec ses parents et qu'il enseigna les docteurs à l'âge de douze ans. Ce fut dans ce temple qu'il entra triomphant quelques jours avant sa mort, au milieu des acclamations du peuple.

Depuis la destruction du temple jusqu'à Adrien, il n'y eut que des ruines sur le mont Moriah. Adrien y fit élever un temple où l'on voyait sa propre statue et celle de Jupiter. Tout cela fut détruit par

Constantin. Julien l'Apostat essaya ensuite de relever le temple de Salomon. Tandis qu'on poursuivait les travaux, il s'éleva des fondements des tourbillons de flammes qui dévorèrent à plusieurs reprises les ouvriers et rendirent ce lieu inaccessible. On fut obligé d'abandonner cette entreprise.

ÉGLISE DE LA PRÉSENTATION.

Au VI[e] siècle, l'empereur Justinien, voulant consacrer un monument au souvenir de la Vierge qui avait passé son enfance sur cette sainte montagne, choisit la partie méridionale de l'esplanade du temple pour y bâtir une église en l'honneur de la Présentation de la sainte Vierge. On croit que c'est dans cette partie de l'enceinte que se trouvait l'habitation des jeunes vierges élevées dans le temple. Cette église, au moins en partie, existe encore aujourd'hui. Hélas, elle a été transformée en mosquée et s'appelle mosquée El-Aksa. Omar s'étant emparé de Jérusalem vers l'année 636, demanda où était le lieu où David avait fait sa prière. On lui montra l'emplacement du temple. Il y fit construire une mosquée sur le modèle de la Kaaba; elle devint le premier sanctuaire de l'islamisme après celui de la Mecque.

Les Croisés s'étant emparés de la Ville Sainte en 1099, un de leurs premiers soins fut de faire purifier

les mosquées et de les consacrer à Dieu. La mosquée d'Omar, changée en église, porta le nom de temple du Seigneur, et l'église de Sainte-Marie, qui pendant l'occupation musulmane avait été convertie en mosquée, devint la résidence royale et reçut le nom de palais de Salomon. L'ordre des Templiers prit naissance dans les dépendances de ce palais, où les chevaliers s'installèrent et se firent une église.

Mais la Ville Sainte retomba sous la domination des infidèles, et le sultan saladin fit abattre la croix pour y placer le croissant de Mahomet. Dès lors il fut interdit aux chrétiens de pénétrer dans les mosquées, sous peine de mort.

Nous voici donc sur l'emplacement du temple de Salomon, où se sont élevés successivement pendant tant de siècles des autels de cultes si différents et qui a été le théâtre des plus grands évènements de l'histoire du monde. Quand nous arrivâmes sur la vaste enceinte, les mahométans étaient en prières; il fallut attendre. Mais il y a ici tant d'autres souvenirs; aussi nous ne fûmes pas embarrassés pour utiliser notre temps. Nous visitâmes d'abord l'intérieur de la porte dorée par laquelle Notre-Seigneur fit son entrée triomphale à Jérusalem le jour des Rameaux. C'est une porte à double entrée avec un grand vestibule surmonté de six coupoles et orné de belles colonnes : le frère Liévin nous dit que ces colonnes avaient été données à Salomon par la reine de Saba. Cette porte est ouverte du côté de la

grande esplanade, vers laquelle on monte par un escalier de plusieurs marches.

Nous descendons ensuite dans une vaste grotte où l'on dit qu'a vécu le saint vieillard Siméon. Les Musulmans y ont une petite mosquée. Un peu plus bas, nous trouvons d'immenses galeries souterraines. Les chevaliers de l'ordre du Temple les utilisèrent, pendant les croisades, en y mettant leurs chevaux, et donnèrent à ces galeries le nom d'*Ecuries de Salomon*. Elles sont si vastes, qu'au dire des historiens, il y avait de la place pour plus de deux mille chevaux et quinze cents chameaux.

Nous étions encore dans ces souterrains lorsqu'une voix de stentor nous cria : Venez, venez. C'était pour nous avertir que les Musulmans avaient fini leurs prières et qu'il nous était permis de pénétrer dans leurs mosquées. Mais avant d'entrer, pour ne pas salir les nattes et le parquet, il fallut encore ôter sa chaussure et prendre des babouches, ou rester nu-pieds. Nous visitâmes d'abord la mosquée El-Aksa; c'est là que se trouvent *la niche de la prière*, le mihrab et la chaire, le minbar recouverte d'incrustations en nacre et en ivoire.

L'ancienne église de Justinien a été considérablement agrandie; elle a aujourd'hui sept portes et sept nefs : elle est nue et délabrée. Notre bon frère nous indiqua le lieu de la Présentation de la Sainte-Vierge au temple; puis celui appelé le pied de Jésus, à

cause d'une légende qui dit que Justinien, voulant rendre sa basilique plus vénérable, y fit transporter de la montagne des Oliviers la partie du rocher qui conserve l'empreinte du pied droit de Notre-Seigneur.

Nous visitons le portique de Salomon, qui était de la plus grande magnificence. Il a échappé en partie à la dévastation. Il fut embelli notamment par Hérode et honoré par la présence de notre divin Sauveur et par celle des apôtres qui s'y réunissaient après la mort de Jésus-Christ.

MOSQUÉE D'OMAR.

Nous pénétrons ensuite dans la mosquée d'Omar, appelée Roche El-Sakhrah. On y entre par quatre portes ornées de colonnes. Ce qui frappe le plus d'abord, c'est la roche qui occupe le milieu de l'édifice et est entourée d'une belle grille en fer. « Cette roche célèbre, qui est l'assiette même du temple de Salomon, passait déjà pour avoir servi d'autel à Melchisédech et à Abraham. Comme la mosquée actuelle occupe l'emplacement du saint des saints du temple de Salomon, on doit admettre que c'est sur cette roche que furent déposées l'arche d'alliance, la manne et la verge d'Aaron. » (1)

(1) Monseigneur Mislin.

Au-dessus de la roche s'élève la grande coupole soutenue par quatre piliers et douze colonnes, qui forment une enceinte circulaire au centre de la mosquée. La seconde enceinte est formée par huit piliers et seize colonnes. Les murs sont couverts de mosaïques et de peintures représentant des fleurs, des feuillages et des fruits fantastiques sur fonds dorés. On y voit aussi les textes du Coran écrits en lettres d'or. Tout cela ne respire que l'islamisme et vous laisse l'âme glacée.

A l'extérieur, les murs sont couverts de placages en faïence peinte, la coupole est couverte en plomb.

Je n'ai pas encore parlé de la tour Antonia, si célèbre par la résistance des Juifs et qui fut défendue avec tant d'acharnement contre Titus.

Ce fut dans cette forteresse que le tribun Claude Lysias fit enfermer saint Paul pour le soustraire à la fureur des Juifs qui voulaient le tuer; il le fit partir pendant la nuit et l'envoya à Césarée.

IX

EXCURSION A BÉTHANIE.

Il était nuit quand nous rentrâmes à la Casa-Nova. Cette visite devait le lendemain être suivie d'une

autre bien autrement agréable et intéressante pour des pèlerins catholiques. Je veux parler de Béthanie, petit village situé à une heure et demie de marche de Jérusalem, pays de Marie-Magdelaine, de Marthe et de Lazare, où si souvent Notre-Seigneur reçut la plus cordiale hospitalité. Il fallut faire cette excursion à cheval. On me donne un maure pour diriger ma monture, parce que le sentier, par ce flanc du mont des Oliviers qu'il faut franchir, est très-escarpé et très-difficile. Béthanie est en effet de l'autre côté, à un quart de lieue du sommet du mont des Oliviers. Le bon frère Liévin, notre guide fidèle et infatigable, deux pèlerins, votre servante, voilà tout le personnel de la caravane. Nous partons vers les six heures du matin, avant la grosse chaleur. Nous sortons par la porte de Jaffa et nous faisons le tour des remparts, en passant devant la porte de Damas, qui est au nord de la ville.

Nous rencontrons d'abord un cimetière turc et la grande piscine appelée la piscine supérieure.

C'est ici que les Assyriens, sous la conduite de leur roi Sennachérib, établirent leur camp quand ils vinrent faire le siége de Jérusalem. Heureusement, la Ville Sainte avait un puissant protecteur dans son saint roi Ezéchias. Plein de confiance, il invoqua le Dieu des armées, et dans une prière ardente le supplia de venir au secours de son peuple. Le Seigneur se laissa toucher et envoya Isaïe, son prophète, au saint roi pour lui annoncer que sa

prière était exaucée. En effet, pendant la nuit, l'ange du Seigneur frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens.

Ce fut toujours par ce côté que la ville de Jérusalem fut assiégée : les Romains, les Croisés et les Sarrasins, tous vinrent camper sur ce plateau élevé qui domine la ville et qui n'en est pas séparé par une vallée profonde, comme les autres.

C'est sur ce plateau que se sont établis les Russes ; ils y ont une église et de vastes habitations. C'est là aussi que se trouve l'école des arts et métiers du R. P. de Ratisbonne.

On trouve ensuite la tour Psephina, appelée par les Croisés tour de Tancrède, parce que c'est par là qu'il avait pénétré dans la ville ou parce qu'il l'avait habitée. Plus loin, la porte de Damas. Elle est flanquée de tours et de hautes murailles qui lui donnent un aspect très-imposant. En face, on voit le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène : je ne l'ai pas visité, et plus loin, le tombeau des Rois.

Je suivais lentement mes trois cavaliers lorsque je vis le frère Liévin s'arrêter devant les remparts, près de la tour de l'Angle ; je pressentis qu'il avait une explication importante à nous donner. C'est par là, dit-il, que Godefroi de Bouillon, à la tête des Croisés, s'élança le premier du haut d'une tour mouvante sur les remparts, renversa les Musulmans et pénétra dans la Ville Sainte.

Nous nous sentions fiers d'un si précieux souvenir; nous le recueillons avec bonheur et nous continuons notre marche. Déjà nous avons dépassé la grotte de Jérémie; bientôt nous arrivons à la vallée de Josaphat, qui éveille toujours dans l'âme de sérieuses réflexions et de salutaires pensées.

La vallée de Josaphat va du nord au sud le long de la montagne des Oliviers. Elle est très-peu large; elle se rétrécit au-dessus de Gethsémani et finit par n'avoir plus que la largeur du lit du Cédron, qui est presque toujours desséché. Après avoir traversé le torrent, nous gravissons la montagne des Oliviers que notre divin Sauveur a gravie tant de fois. Avant d'arriver au sommet, le bon frère Franciscain nous fait observer le lieu où la sainte Vierge reçut l'annonce de son bienheureux trépas. Puis, continuant notre marche, nous passons auprès de l'église de l'Ascension et du village nommé village des Olives ou village de la hauteur de la Montagne. Il est composé de petites masures groupées autour d'une petite mosquée.

Un peu plus loin, nous jouissons d'un délicieux panorama, la vue s'étend et se prolonge des bords du Jourdain à la mer Morte. Cette mer apparaît entre les ondulations des montagnes et sous le reflet d'un soleil ardent comme un lac d'un métal en fusion. Je fus frappée de ce spectacle, j'en étais littéralement charmée.

Près de là se trouvait Bethphagé, dont l'Evangile

fait mention : en approchant du sommet de la montagne, Jésus envoya à Bethphagé deux des apôtres chercher l'ânesse qu'il devait monter pour faire son entrée triomphante dans Jérusalem.

On nous montra le lieu, ou plutôt le rocher sur lequel Notre-Seigneur se tenait pour monter sur l'ânesse.

Un peu plus loin, on trouve la pierre du colloque. C'est là que Marthe, ayant appris que Jésus venait, alla au-devant de lui et lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera. »

Les pèlerins emportent, comme souvenir de cette rencontre, des fragments qu'ils détachent de la pierre du colloque.

Mais poursuivons et descendons maintenant la côte raide et pierreuse qui va nous conduire à Béthanie. Les habitants actuels de ce village sont tous musulmans. Il ne consiste aujourd'hui qu'en une vingtaine de maisons situées derrière une colline au pied de laquelle est un profond ravin; des rangées d'oliviers et de mûriers serpentent le long du torrent; ces mêmes arbres ainsi que des figuiers et des caroubiers garnissent le coteau.

Dès les premiers siècles, on avait élevé des églises dans le bourg de Béthanie, sur la maison de Marthe et de Marie et sur le tombeau de Lazare. Sainte Hélène y fit construire une basilique. La crypte était située sous le chœur. Plus tard, les Croisés

donnèrent au monument de Lazare la forme qu'il a encore aujourd'hui et qui a dû être modifiée pour les besoins du culte : deux fois par an les Pères Franciscains y disent la messe.

TOMBEAU DE LAZARE.

Nous avions laissé nos chevaux à l'entrée du village, sous la garde de nos maures et de petits musulmans. Le gardien de la crypte vint nous l'ouvrir, et nous y descendîmes munis chacun d'une petite bougie, l'escalier étant très-obscur. Après avoir descendu une vingtaine de marches, le frère Liévin me dit : Mademoiselle, arrêtez-vous là. Je lui obéis. Ces messieurs descendirent avec lui encore quelques marches et pénétrèrent dans le tombeau : une large ouverture ménagée dans le mur me permettait de les apercevoir. Alors le bon Franciscain, s'adressant à moi, dit d'un ton pénétré que je n'oublierai jamais : Mademoiselle, vous ètes à la place où était Notre-Seigneur lorsqu'il dit à Lazare : Sors du tombeau, et moi, je suis à la place où était Lazare. Je sortis toute émue et je remerciai Notre-Seigneur de m'avoir procuré cette consolation.

Nous visitâmes ensuite l'emplacement de la maison de Marthe et de Marie. On en voit encore quelques vestiges : ce lieu est également fermé. On y pénètre moyennant quelques backis.

Nous remontons à cheval, nous passons près des restes de la tour construite par la reine Mélissende. Elle s'élève dans la partie haute du village, au milieu des décombres de l'église et du couvent de Bénédictines, que cette princesse avait fondé.

Nous retournons à Jérusalem par le chemin qui sépare le mont de l'Offense du sommet du mont de l'Ascension ; il est plus facile, mais plus long que celui que nous avons suivi en allant. Nous passâmes auprès du jardin, ou plutôt du champ où se trouvait le figuier maudit par Notre-Seigneur. Il est dit dans l'Evangile que le jour de son entrée triomphante en la Ville Sainte, Jésus était venu passer la nuit à Béthanie; le lendemain, il retourna de bonne heure à Jérusalem. Lorsqu'il sortait de Béthanie, il eut faim. Apercevant de loin un figuier et s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles et le maudit : aussitôt il se dessécha.

Ce figuier est le symbole du peuple juif qui devait être frappé de malédiction. Mais il est aussi celui de l'âme stérile qui ne produit pas de fruits de salut pour la vie éternelle. Malheur au figuier stérile ! Hélas ! qu'il y en a de nos jours !

RENTRÉE A JÉRUSALEM.

Après avoir traversé avec une émotion toujours renouvelée le torrent de Cédron, nous rentrons par

la porte Saint-Etienne. Arrivés près de l'arc de *l'Ecce homo*, il fallut descendre de cheval, le pavé est tellement glissant qu'il devient dangereux. Au bas de la rue, à l'angle, se trouve une colonne renversée près de laquelle Notre-Seigneur est tombé pour la première fois sous le poids de sa croix. La pensée que j'étais sur un lieu si vénérable m'impressionnait vivement. Notre-Seigneur était tombé là sous le poids de nos péchés plus encore que sous celui de sa croix. Je posai le pied sur cette colonne pour remonter à cheval, et nous traversâmes les rues de Jérusalem jusqu'à la Casa-Nova.

Pour ne rien omettre de ce qui peut intéresser mes pieux lecteurs, je complète ce qui précède de mon récit par les particularités suivantes.

Aveuglement des Juifs. — Un soir, nous eûmes la curiosité de venir voir les Juifs pleurant sur les ruines du temple de Salomon. C'est un usage parmi eux tous les vendredis de venir se lamenter et pleurer en face d'un pan de muraille qu'ils regardent comme ayant fait partie du temple de Salomon. Ils sont là debout ou accroupis, juifs et juives, au nombre quelquefois de plus de cent, baisant ces pierres froides et muettes, pleurant, gémissant, priant pour la restauration de leur temple, de leur royaume, de leur culte à jamais aboli. De leur côté, les rabbins lisent en inclinant constamment la tête dans de vieux bouquins. Ces pauvres gens, ils psalmodient tout haut et n'ont

pas du tout l'air de s'apercevoir que vous les écoutez; ils ne font pas plus attention à vous que si vous n'étiez pas là. En voyant leur étrange folie, on est d'abord tenté de sourire; mais ensuite la compassion vous gagne en face d'un si déplorable aveuglement. Pour compléter ce tableau fort peu récréatif, nous entrâmes dans une synagogue voisine. C'est froid et glacé comme un temple protestant. A l'avenir, nous prierons davantage pour ces pauvres aveugles du judaïsme, et nous demanderons instamment à Notre-Seigneur de les éclairer, de les toucher et de les convertir.

Disposition des Musulmans vis-à-vis des Chrétiens. — Je pense que sous ce rapport la situation est de beaucoup améliorée. Personnellement, je n'ai été l'objet ni le témoin d'aucune malveillance, ni d'aucune insulte. Il m'a semblé plutôt qu'on avait pour moi des politesses et des égards. On venait au Saint Sépulcre me baiser la main, suivant la coutume orientale; mais je la retirais brusquement, et on ne recommençait pas. Je ne le permettais qu'à un bon petit enfant catholique de douze à treize ans, frère de notre drogman. Chaque fois qu'il me voyait, il courait me baiser la main, et m'aurait bien suivie partout, sans doute dans l'espoir d'un backchich, monnaie du pays, comme qui dirait deux sous. Ces malheureux backchichs ont une influence magique à Jérusalem. Chaque fois que nous sortions, surtout dans certains quartiers, tels qu'aux ap-

proches du Saint Sépulcre, nous étions assaillis de mendiants qui nous tendaient la main en disant : Seigneur ! Seigneur ! C'est leur cri de détresse.

Un matin, je m'égarai dans les rues de Jérusalem. J'étais allée à *l'Ecce homo*. En revenant à la Casa-Nova, je me trompai de chemin et je m'engageai dans la rue qui conduit aux bazars. J'étais tombée juste au milieu des musulmans. Je leur demandai poliment la *Casa-Nova*. Aucun ne me comprenait, ce qui ne m'amusait guère. Enfin j'aperçus un jeune garçon vêtu à l'européenne, et je le priai de me l'indiquer. Ce qu'il fit avec grâce. Il eut même l'obligeance de me conduire presque jusqu'à la porte du couvent. Probablement il était chrétien. Il y a des familles latines, venues de nos contrées se fixer à Jérusalem. Elles sont d'origine française, italienne ou espagnole. Ce que je sais, c'est qu'il y a des boutiques où l'on parle français, des ouvriers qui parlent français dans le quartier des chrétiens.

Costumes. — J'ai déjà parlé du costume des femmes ou plutôt des filles catholiques. Elles ont toutes le grand voile blanc qui tombe jusqu'à terre et qu'elles drapent avec grâce dans leur ceinture, plus le petit voile de couleur bigarrée qu'elles s'accrochent sur le front. Ceci est très-laid. Elles sont loin de le trouver tel, puisqu'elles s'en font un ornement. Leur robe est ample et de couleur claire. Les femmes juives et musulmanes ont à peu près le même costume. Celui des hommes consiste en un

pantalon fort large comme celui de nos zouaves d'Afrique et une tunique bigarrée et chamarrée des couleurs les plus disparates. Pour coiffure, ils portent le turban ou simplement le bonnet grec rouge avec un flot noir et touffu... En général, les hommes sont d'une taille avantageuse, d'un tempérament sec, nerveux et peu chargés d'embonpoint. Leur figure est expressive, leur teint basané, leurs yeux vifs; en général, ils portent tous la barbe longue, ce qui donne à beaucoup d'entr'eux un air vraiment patriarcal. Les prêtres la portent aussi ; leur costume est celui des prêtres européens.

Habitations. Vie matérielle. — Les rues de Jérusalem sont étroites, en partie voûtées par des arceaux qui vont d'une maison à l'autre, obscures et presque toujours désertes. Les maisons sont basses, carrées et presque sans ouvertures sur le devant. Les toits sont en terrasse; ils ne sont pas entièrement plats comme dans le nord de la Syrie, mais un peu élevés sur le milieu, probablement pour favoriser l'écoulement des eaux. C'est sur les terrasses que l'on va prendre le frais. Je suis souvent montée sur celle de la Casa-Nova, d'où l'on jouit d'une vue très-étendue et très-agréable.

Dans les quartiers fréquentés, de misérables échoppes, où l'on trouve à peine les objets les plus nécessaires à la vie, s'ouvrent sous des bazars ou des arcades. Cependant, je dois dire que j'ai rencontré dans les étalages des fruits de diverses sortes, tels

que grenades, figues, pastèques, aubépines, et surtout du raisin magnifique et très-bon. En fait de légumes, les principaux sont les aubergines, les courges, les haricots, les oignons, etc.

La nourriture plus substantielle, c'est à peu près toujours le mouton et le poulet, avec une espèce de pilau composé de gâteaux de riz entremêlés de viande de mouton. Sans être excellent, ce dernier mets est bon. La nourriture ne saurait être variée comme en France. A vrai dire, ce n'est pas un grand mal. Ici, on ne mange pas de bœuf. On n'en tue pas aux boucheries, ni de vaches non plus, que je sache. En allant à Bethléem, notre aumônier nous disait en plaisantant : A Bethléem, vous aurez pour premier plat de la poule bouillie et pour second de la poule rôtie. Assurément, il n'y a pas de quoi se plaindre.

Voies de communication. — Un mot des routes de Jaffa à Jérusalem, de Jérusalem à Bethléem, les seules à peu près que j'ai parcourues. Elles sont tracées, mais non entretenues. Elles sont hérissées de gros cailloux qui culbutent souvent les voitures. Rien de si aisé que de s'y casser bras et jambes; j'ajoute que ces accidents ne sont pas rares. On n'a point idée de ces chemins en France : on les trouverait chez nous impraticables. Le reste, à ce point de vue matériel, est à l'avenant. Peu ou point de commerce, d'agriculture, d'industrie, point de canaux, mauvais chemins. Tout se transporte à

dos de chameau ou de mulet. Et lorsque la cargaison a de la valeur, il faut attendre le départ d'une caravane pour se garer des bédouins.

A Jérusalem, les relations sont entravées par la diversité des religions. Il n'y a que quatre jours d'affaires, le vendredi, le samedi et le dimanche étant tour à tour chômés par les musulmans, les juifs, les chrétiens.

Etablissements abandonnés. — On voit en face de l'église du Saint Sépulcre plusieurs établissements abandonnés et tombant en ruines. Au moyen âge, ils étaient florissants; c'est là que Charlemagne fonda et dota un hospice pour les chrétiens de Jérusalem. Cet hospice fut confié à des religieux de l'ordre de saint Benoît. Détruite par le kalife Hakem, la maison d'hospitalité fondée par Charlemagne fut rétablie et considérablement augmentée. On y bâtit une église dédiée à la sainte Vierge sous le nom de sainte Marie latine ou sainte Marie la grande. Le nombre des pèlerins augmentant chaque jour, on construisit un couvent de femmes en l'honneur de sainte Marie-Magdelaine; l'église fut appelée sainte Marie la petite, pour la distinguer de sainte Marie la grande.

Bientôt les Croisés arrivent à Jérusalem. A la tête de l'hôpital latin se trouvait un saint homme nommé Gérard, il s'adjoignit quelques compagnons, prit l'habit religieux et fit vœu de se consacrer au service des pauvres et des pèlerins. Ce fut l'origine

de l'ordre des frères de saint Jean de Jérusalem, si connus sous le nom d'hospitaliers, de chevaliers de Rhodes et de Malte. Ils bâtirent une église et de vastes édifices auprès de sainte Marie latine. Depuis que Saladin s'est emparé de Jérusalem, à la place de ces magnifiques établissements on ne voit plus que de vastes décombres.

On dit que le sultan a donné ce superbe emplacement à l'empereur Guillaume.

DERNIÈRE VISITE AU SAINT SÉPULCRE.

PRÉPARATIFS DU DÉPART.

Nous avions commencé nos visites à Jérusalem par l'église du Saint Sépulcre. Une première messe, entendue à l'autel du crucifiement, avait inauguré notre pieux pèlerinage. Je voulus le clore sous les mêmes auspices. C'était, comme je l'ai dit, le jour de l'Exaltation de la croix que nous devions quitter Jérusalem. Tous nos prêtres furent heureux d'offrir le saint Sacrifice ce jour-là, au lieu où Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour nous sur la croix! Quel touchant symbole et quels puissants souvenirs! Nous exaltions la croix! et la croix s'exaltait en

nous.... Nous avions vu et vénéré le glorieux tombeau du Christ; nous avions vécu quelques jours à l'ombre du Saint Sépulcre pour lequel les Croisés nos pères avaient si vaillamment combattu. Il ne nous était pas donné d'y mourir; mais nous y laissions nos cœurs et nous emportions avec nous la joie, l'espérance et la paix jointes à un accroissement de courage pour soutenir désormais plus vaillamment le bon combat pour la gloire de Dieu, de son Christ et de notre mère la sainte Eglise.

J'eus beaucoup de peine à me détacher du Saint Sépulcre. J'y revins deux fois dans la matinée; je voulais à tout prix y laisser mon cœur et l'ensevelir avec mon Seigneur Jésus! Je baisai, je rebaisai le Saint Sépulcre, l'endroit où la croix fut plantée, la pierre de l'Onction... et puis, par un suprême effort, je m'arrachai à ces lieux témoins de tant de souffrances, de tant d'humiliations et de tant d'amour!

Il fallut alors s'occuper activement du départ et mettre la dernière main à nos malles; nous devions partir à trois heures pour aller coucher à Ramleh. Nous n'étions que cinq à revenir, les autres pèlerins partant presque en même temps pour le Jourdain et la mer Morte.

Nous assistâmes à leur départ; et puis nous montâmes en voiture; cette fois le trajet s'effectuait en de meilleures conditions, et il nous fut loisible de choisir. J'étais accompagnée du président de la caravane, l'excellent M. Desgranges, docteur-

médecin de Lyon, qui fut toujours mon protecteur dans ce long et pénible pèlerinage; de l'aumônier de la Providence d'Angoulême, du chapelain de la Primatiale de Bordeaux et d'un excellent curé du diocèse de Rhodez, vrai pèlerin qui n'avait qu'un simple sac de voyage pour aller à Jérusalem, et qui manquait souvent des choses les plus utiles. Je lui dis un jour: Monsieur le curé, vous avez cru aller à Lourdes ou à la Salette? Ah! c'est vrai, me dit-il ingénuement.

Je n'ai pas de conseils à donner, mais je crois que, pour les dames surtout, le mode le plus simple pour un voyage en Terre Sainte, c'est de porter du linge usé, que l'on donne aux pauvres au fur et à mesure qu'on s'en est servi. De cette façon, on fait tout à la fois un acte de charité et l'on se ménage du vide dans ses malles et de la place pour y mettre et y emporter de pieux souvenirs de Jérusalem.

Nous en avions de bien précieux, car les Pères Franciscains nous avaient munis d'un diplôme de pèlerin, de reliques nombreuses de tous les sanctuaires de Palestine, d'un petit flacon d'huile de Gethsémani; d'un chapelet de grains d'olivier, également du jardin de Gethsémani. J'emportais, en outre, une belle pierre de la sainte Grotte de l'Agonie pour les religieuses du Cœur Agonisant de Jésus, et quelques souvenirs particuliers du frère Liévin et du révérend père Joseph : je leur en témoigne ici toute ma gratitude.

Munis de tous ces pieux objets, qui sont pour nous comme de véritables talismans, nous pouvons maintenant quitter la Ville Sainte et nous confier à la garde de nos bons anges.

ADIEUX A JÉRUSALEM.

Adieu donc, sainte Jérusalem ! adieu ! Je te quitte, mais je te laisse mon cœur. Souvent je reviendrai en esprit visiter tes sanctuaires et puiser à leur source la force, la consolation et la vie. Toujours je saurai retrouver le Calvaire et la place bénie où Marie ma mère, debout au pied de la Croix, conçut dans la douleur en la personne de saint Jean ses fils adoptifs et mérita, par son immolation volontaire, le titre de médiatrice et de rédemptrice. A son exemple et en union avec son sacrifice et celui de son divin fils Jésus, j'offrirai désormais chaque jour mes souffrances et ma vie pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes...

Nous adressons un cordial adieu à nos compagnons de pèlerinage qui vont continuer leurs pieuses excursions jusqu'au Jourdain et à la mer Morte. Nous remercions très-cordialement les bons Pères Franciscains de leur charitable hospitalité, nommément l'excellent frère Liévin, qui a été pour nous d'un dévouement infatigable, et nous montons dans la voiture qui nous attend à la porte de Jaffa.

Les voitures n'entrent pas en ville; au moins je n'y en ai jamais vu. Nous nous installons plus ou moins commodément dans notre nouveau véhicule. Tout cet équipage m'a l'air assez primitif. Une dernière fois, nous saluons le Calvaire, le Saint Sépulcre, la sainte Grotte de l'Agonie. Bientôt les murs et les coupoles de la cité sainte ont disparu. En la voyant pour la dernière fois, nous adressons à Dieu cette ardente prière des Croisés nos pères : O Dieu, secourez le Saint Sépulcre. Comme eux, en effet, nous avons été témoins de bien des profanations. Comme eux, nous avons amèrement déploré la perte de nos sanctuaires envahis par les musulmans ou par les schismatiques. Malgré tout, néanmoins, nous remportons dans l'intime de nos cœurs une grande espérance et une grande consolation, parce que nous avons vu le sanctuaire de Marie immaculée tout récemment rendu au culte et à la France; et parce que désormais les nations catholiques peuvent, en ce berceau de la Vierge sans tache, redire ensemble librement la prière de l'espérance : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.*



TROISIÈME PARTIE.

RETOUR EN FRANCE

PAR SMYRNE ET LES ÎLES DE L'ARCHIPEL.

I

DE JÉRUSALEM A JAFFA.

Nous voilà donc de nouveau sur le chemin de Jaffa. Bientôt nous arrivons à la vallée de Térébinthe, si agréablement située. Dans le lointain, nous découvrons Saint-Jean du désert assis sur une colline assez dénudée. Pendant longtemps, nous apercevons ce petit village, qui fut alternativement avec saint Jean *in montana*, l'humble séjour du saint précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous y faisons un pèlerinage en esprit ; cela nous dédommage de n'avoir pu visiter les lieux sanctifiés par la présence de saint Jean-Baptiste et de sainte Elisabeth. J'aurais tant voulu chanter le *Magnificat* à la place même où la sainte Vierge a composé ce

délicieux cantique! Ce fut pour moi un vrai sacrifice, compensé, il est vrai, par d'autres bien grandes consolations.

Voici le village d'Abou-Gosch, qui compte environ mille habitants ; l'ancienne église de saint Jérémie, qui pourrait être facilement rendue au culte, si une colonie chrétienne parvenait à s'établir un jour dans cette fertile vallée ; les oliviers à l'ombre desquels nous avions fait halte et que nous revoyons avec plaisir. Mais ils disparaissent promptement, nous marchons bien, malgré la difficulté de la route et notre modeste véhicule. Nous roulons, nous gravissons les sentiers les plus rocailleux et les plus abrupts. Vingt fois nous craignons d'être culbutés, mais nous avons un guide sûr et vigilant et des chevaux habitués à marcher à travers ces rochers pointus et glissants. La nuit nous surprend. Jusqu'ici, nous n'avons rencontré que de longues files de chameaux chargés de grosses caisses et de lourdes barriques et conduits par des chameliers à moitié vètus. Mais voici un âne effrayé qui se jette au travers de notre voiture et s'embarrasse dans les harnais des chevaux qui la traînent. Nous ne nous rendons pas compte d'abord de cette visite nocturne. Notre phaéton, plus expérimenté, nous la fait entendre, en appliquant un coup de fouet soigné sur le pauvre âne et sur son malavisé conducteur.

Enfin nous arrivons sans encombre à Ramleh. Il fait un clair de lune magnifique. On dirait que nous

sommes sous une immense voûte éclairée par mille flambeaux fantastiques. C'est un beau spectacle et une splendide soirée sous ce ciel d'Orient si limpide et si doux.

Nous allons frapper à la porte des pères de Terre Sainte, ils nous ouvrent et nous donnent cordialement l'hospitalité. Nous entrons dans la salle du divan ; un domestique nous sert un verre de tamarin. C'est la boisson la plus rafraîchissante que nous ayons bue en Orient : nous eussions bien désiré trouver du tamarin partout ; mais on n'en sert qu'à Ramleh.

Après un frugal et joyeux repas, nous prenons possession de nos chambres : le repos était utile, nous avions été passablement cahotés pendant ce trajet de dix à onze lieues ; mais ce repos fut court, trop court ; nous devions repartir pour Jaffa à cinq heures du matin. J'eus à peine le temps de visiter le divin hôte du tabernacle avant de quitter Ramleh.

Nous voilà, dès l'aurore, dans notre véhicule. Nous cotoyons de larges buissons de nopals qui dressent leurs palettes épineuses sur le bord du chemin : chez nous, on les cultive dans les serres ; mais en Orient ils bordent les routes et ils remplacent les ajoncs et les épines très-avantageusement.

Nous revoyons la plaine de Saron, autrefois si fertile et aujourd'hui si peu cultivée. Bientôt nous apercevons les jardins de Jaffa, si riches et si verdoyants, remplis, comme je l'ai dit, de grenadiers

et d'orangers, et nous arrivons à Jaffa à neuf heures du matin.

Notre premier soin fut de nous enquérir du paquebot français qui était en rade, et de faire viser nos billets de retour au bureau des messageries maritimes. Nous savions qu'il retournait à Marseille par Smyrne, et nous n'avions droit qu'au passage par Alexandrie : il fallut donner un supplément.

Mais avant de nous embarquer, nous descendons chez les Pères Franciscains; un de nos pèlerins dit la sainte Messe à laquelle nous assistons. Nous allions définitivement quitter la Terre Sainte et voguer sur la Méditerranée; il fallait bien recommander à Dieu nos cœurs et nos vies dans cette traversée qui fut longue, un moment dangereuse et toute remplie d'évènements gais, tristes et heureux.

Du haut de la terrasse du couvent, on jouit d'une vue maritime très-étendue ; nous apercevions au large notre paquebot et plusieurs navires.

A BORD DU SCAMANDRE.

Nous dinâmes à l'hôtellerie du couvent et nous prîmes congé des révérends pères de Terre Sainte après leur avoir réitéré nos remercîments pour leur cordiale hospitalité. Cependant une chaloupe nous attendait au rivage. Le drogman y fait placer nos

bagages et nous accompagne jusqu'à bord du *Scamandre*. C'est le paquebot sur lequel nous allons naviguer pendant dix-sept jours en suivant les côtes de la Syrie, de la Caramanie, de l'Asie mineure, de la Grèce, de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne pour débarquer à Marseille et revoir enfin notre chère France.

Notre paquebot faisant escale dans tous les ports un peu importants, nous devrons aller de stations en stations, recueillant sur notre passage les souvenirs historiques, religieux, et je puis ajouter poétiques, qui vont s'y rencontrer. Nous tâcherons de glaner çà et là quelques nouveaux épis, pour achever d'en composer la petite gerbe de nos souvenirs et impressions de pèlerinage.

Nôtre installation fut tôt faite sur le *Scamandre*, on nous distribua nos cabines, j'eus toujours la chance d'être seule dans la mienne. On est plus libre, et si l'on est malade on ne gêne personne. En entrant, je rencontrai dans le salon la supérieure générale des Dames de Nazareth en Syrie qui faisait sa correspondance. Elle vint gracieusement me dire : Madame, je descends demain à Beyrouth, vous pourriez demander ma cabine, elle est fort agréable. Je la remerciai, et je fis dans la soirée plus ample connaissance avec cette âme d'élite; elle se nomme madame de Vaux. Elle revenait de France, où elle était venue rétablir sa santé, et elle accompagnait deux religieuses indigènes qui

avaient fait leur profession dans la maison mère des Dames de Nazareth, à Oullins, près de Lyon. Puisque je suis sur cet article, je dirai que ces religieuses, nouvellement établies en Syrie, y ont déjà plusieurs maisons. La première est à Nazareth. Il convenait que les religieuses qui portent ce nom et qui, par leur Institut, se dévouent à l'éducation des jeunes filles et à la régénération de leur sexe, vinssent planter leurs tentes près du séjour de la Vierge de Nazareth, vrai type et vrai modèle de toutes les vierges chrétiennes. Oui, cela convenait, comme il convient aussi, ce me semble, que les religieuses du Cœur agonisant de Jésus et du Cœur compatissant de Marie, auxquelles je porte un spécial intérêt à cause du but éminemment apostolique et opportun de leur Institut, aspirent à venir dresser leur tente auprès de Gethsémani et du Tombeau de la Vierge, pour mieux compatir aux agonies du Fils et aux douleurs de la Mère et pour attirer plus efficacement sur les innombrables agonisants qui meurent chaque jour, la grâce inappréciable d'une bonne mort. J'aime à me persuader que c'est pour frayer à ces dignes filles de son Cœur agonisant le chemin de Terre Sainte, que N.-S. m'y a envoyée. Je le supplie très-humblement d'inspirer à quelques âmes généreuses vivant dans le monde, de s'adjoindre à moi pour nous aider à conduire cette entreprise à bonne fin, et ce saint projet à une heureuse et prochaine réalisation.

Pour en revenir aux bonnes religieuses de Nazareth, elles ont aussi une maison à Caïffa, à St-Jean d'Acre, à Chefa-Amer et à Beyrouth. On dit que ce dernier établissement est fort remarquable et délicieusement situé. Je n'eus pas la satisfaction de le voir, ayant été prise du mal de mer en face de Beyrouth.

De Jaffa à Beyrouth, longeant les côtes de Syrie, on rencontre des villes célèbres dans les récits bibliques, mais bien déchues de leur antique splendeur : je veux parler surtout de Tyr et de Sidon. Notre paquebot n'y faisant point escale, nous ne pouvons les visiter. Et Nazareth, aurons-nous la consolation de la rencontrer sur notre passage ? Malheureusement non. Elle est située dans l'intérieur des terres, au-delà de Caïffa, petit port que l'on rencontre entre Césarée et Tyr, et au-delà du mont Carmel qui nous apparaît dans toute sa majesté, mais que nous ne pouvons saluer que de loin. Hélas ! il en est de même de Nazareth, que je m'en retourne avec le regret vivement senti de n'avoir pu la visiter.

Qu'il m'eût été doux de m'agenouiller dans la sainte Grotte de l'Annonciation où la très-sainte Vierge reçut le message de l'archange Gabriel, lui annonçant, de la part de Dieu, qu'elle allait devenir sa mère. Qu'il m'eût été consolant de recueillir en cette humble cité le parfum des vertus de Jésus, de Marie et de Joseph ; de leur humilité, de leur charité, de leur amour de la vie cachée, surtout

de la parfaite obéissance de l'Enfant-Dieu ! Je dus me résigner et offrir cette privation au bon Dieu.

A vrai dire, je n'aurai pas osé entreprendre ce long voyage dans les conditions où je me trouvais. Pouvais-je rester plus longtemps éloignée de ma vieille mère que j'avais laissée avec ses quatre-vingts ans, et mon cher frère Alexandre que j'avais laissé malade et que je devais retrouver mieux à mon retour ? Le bon Dieu avait veillé sur ma famille. Et puis j'avais tant prié et fait prier pour eux, que pendant que je m'occupais de lui et de sa gloire, il s'occupait de moi et des miens. Au reste, ce bon père me remplace toujours avantageusement. C'est une remarque que j'ai faite lorsque je suis en pèlerinage pour les intérêts du bon Dieu et de ses œuvres. Il n'en serait pas ainsi, si c'était pour mon plaisir et pour ma satisfaction. Que notre Dieu est bon ! Qu'il est grand et généreux ! En retour de nos faibles offrandes, il se donne lui-même à nous. Il est tout entier à celui qui l'aime. Au reste, aurais-je voulu aller à Nazareth, je ne l'aurais pu, par la raison que les règlements du comité des pèlerinages en Terre Sainte ne permettent aux dames le pèlerinage complet qu'à la condition d'être accompagnées de leurs proches parents, et je n'étais pas dans ce cas.

Et pourtant, comment me résoudre à ne pas donner une place dans ma relation à Nazareth, que le pèlerin de Terre Sainte, à moins de graves

raisons, comprend toujours dans son pieux itinéraire, et ne sépare jamais de Bethléem et de Jérusalem ? Je vais donc, pour l'édification de mes lecteurs, et pour ma propre consolation, emprunter à des auteurs dignes de confiance quelques détails intéressants sur Nazareth.

II

EN FACE DE NAZARETH.

Nazareth, la cité blanche, la ville des fleurs, d'après son étymologie, et, comme l'appelle sainte Paule dans sa lettre à Marcella, la fleur de la Galilée, où germa la plus belle des fleurs épanouies sur la terre, je veux dire le Messie, le rejeton de Jessé ; Nazareth, la cité victorieuse (car ce nom veut dire aussi victoire) qui abrite dans ses murs, sous les dehors d'un humble ouvrier, Celui qui est appelé Admirable, Dieu fort, Père du siècle futur, Prince de la paix ! Cette petite ville de Galilée est située au sommet d'une vallée silencieuse et blanchâtre, dont quelques champs de maïs, de douro et de rares vignobles, interrompent seuls la monotonie.

Elle est posée en amphithéâtre irrégulier sur le penchant de la colline ; des bouquets de nopals

épineux, de figuiers, de grenadiers au feuillage vert et pourpre la couronnent et lui donnent de loin une gracieuse apparence. Mais l'intérieur ne répond pas à cette première impression. Ses rues étroites et sinueuses, irrégulières et grimpantes, ressemblent plus à des sentiers qui contournent les maisons et les isolent, qu'à ce que nous appelons les rues d'une ville. Sa population est de trois à quatre mille âmes, dont un tiers environ de catholiques. Les deux autres tiers appartiennent au mahométisme et au schisme grec. Les habitations s'adossent à la colline sur laquelle elles reposent, et ont pour la plupart, comme au temps de Joseph et de Marie, une ou plusieurs pièces taillées dans le flanc du rocher. Dans la partie la plus au midi est le couvent des Pères latins, dont l'église renferme l'emplacement de la maison de Marie et la grotte qui en fut la dépendance et où la Sainte-Vierge se trouvait quand elle reçut le message de l'archange Gabriel, lui annonçant qu'elle serait mère de Dieu.

Cette grotte a trente-trois pieds de longueur et quatorze de largeur. La maison qui lui était adossée, et sur l'emplacement de laquelle une très-belle église fut bâtie sous le titre de l'Annonciation, était cette même *Santa-Casa,* sainte maison, miraculeusement transportée par les anges à Lorette, où elle est vénérée par le concours des fidèles qui y viennent en pèlerinage de tous les points du monde catholique. Cette *Santa-Casa,* que j'ai eu la consola-

tion de voir et de vénérer à Lorette, est identiquement celle qu'habitait la sainte famille à Nazareth, et dont le transfer miraculeux à Lorette n'est contesté par aucun catholique de bonne foi. Elle a neuf mètres cinquante-deux centimètres de longueur, sur quatre mètres dix-sept centimètres de largeur. Ses mesures sont identiques avec celles des marbres qui en marquent l'emplacement à Nazareth. Les murailles ont quatre mètres trente centimètres de hauteur et trente-sept centimètres et demi d'épaisseur. La construction est de pierre de taille de petit appareil. La nature de la pierre est identique à celle de Nazareth.

Dès le siècle de Constantin et de sainte Hélène, et par leurs soins, une grande et belle église fut bâtie à Nazareth, entourant et enfermant comme en une châsse magnifique la très-précieuse relique, je veux dire la sainte maison de Marie et de Joseph, laquelle fut miraculeusement transportée d'abord en Dalmatie, aujourd'hui Croatie, en l'année 1291, et trois ans et demi plus tard, c'est-à-dire en 1294, à Lorette, en Italie. Après la prise de la Terre Sainte par les musulmans, cette église fut détruite par eux en l'année 1262. Ce ne fut qu'en 1620 qu les Pères Franciscains de Terre Sainte obtinrent de l'émir Takr-Eddin la permission de reconstruire une nouvelle église sur l'emplacement de l'ancienne : c'est l'église actuelle de l'Annonciation qui occupe à peine le tiers de la longueur de la première, dont

on voit encore des ruines et le pavé presque entier. Le couvent n'a été bâti qu'en 1730. De l'église on descend, par un escalier de marbre qui a dix-sept marches, dans la chapelle souterraine, où était bâtie la maison de la Sainte-Vierge. Au fond est un autel élevé sur l'emplacement où s'opéra le mystère de l'Incarnation : au-dessous, sur le marbre blanc du pavé, on lit ces mots :

Verbum hic caro factum est.
(Ici le Verbe s'est fait chair.)

Plusieurs lampes brûlent à l'entour.

A quelques pas de là, il y a deux colonnes en granit, dont l'une marque l'endroit où se tenait l'ange quand il annonça le grand mystère à Marie.

Mais comment clore ces quelques lignes sur Nazareth, sans rapporter quelqu'une des gracieuses légendes et traditions qui s'y conservent de temps immémorial sur l'auguste Vierge Marie?

Pendant son séjour au temple de Jérusalem, c'est-à-dire depuis trois ans jusqu'à quatorze, la bénie fille d'Anne et de Joachim avait acquis une si grande habileté dans les travaux à l'aiguille, qu'elle surpassait toutes ses compagnes dans l'art d'employer la soie, le lin, la laine et les fils d'or et d'argent : nulle autre ne savait aussi bien travailler l'hyacinthe et la pourpre. Aussi, lorsqu'après sa sortie du temple le moment fut arrivé de renouveler

le voile précieux que le grand-prêtre portait au jour des plus grandes solennités, on se souvint de l'épouse de Joseph ; elle fut donc mandée pour tirer au sort avec six de ses compagnes, choisies parmi les plus honorables et les plus saintes, la part qui lui reviendrait dans cet honorable et saint travail. Celle qui échut à Marie fut le soin de disposer la pourpre et l'or. Et c'est pendant qu'elle vaquait à cette sainte occupation en sa maison de Nazareth que l'ange du Seigneur lui apparut pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation.

Telle est la tradition des premiers siècles chrétiens. L'impératrice Eudoxie en fait mention en ces termes dans un écrit qu'elle a composé : « Le céleste messager vola vers l'asile béni qu'habitait la jeune fille : elle était assise en sa cellule, ses pieds reposaient sur un escabeau, et ses doigts tenaient les fils de pourpre, enroulés sur des fuseaux, dont elle tissait un ouvrage admirable. »

Selon une autre légende, Marie était occupée des soins du ménage en même temps que de l'œuvre qui lui avait été confiée par le grand-prêtre. Elle venait de poser à terre une amphore remplie à l'instant même à la belle fontaine qui coule auprès du lieu de son habitation ; elle rentrait dans l'arrière pièce, où elle se tenait habituellement, selon l'usage des femmes de Judée, et reprenait son ouvrage, quand la voix angélique retentit à ses oreilles et lui fit porter ses regards vers l'entrée même de

cette pièce, qui était la grotte contiguë à la maison, et sur le seuil de laquelle le céleste messager se tenait respectueusement arrêté. Ce récit est de tous points conforme aux traditions locales encore subsistantes à Nazareth.

En ce moment la Vierge avait l'esprit rempli d'une lecture qu'elle venait de faire, disent quelques auteurs, celle du septième chapitre des prophéties d'Isaïe, relatif à l'enfantement du Messie par une Vierge. O heureuse, se disait-elle en son cœur, heureuse cette Vierge prédestinée qui sera la mère de son Dieu et de son Seigneur! Qui me donnera de la voir, de la servir à deux genoux, de toucher le bord de son vêtement!

Ce commentaire est parfaitement vraisemblable. Les pères de l'Eglise, entr'autres saint Ambroise et saint Augustin, affirment que Marie nourrissait son âme de la lecture et de la méditation des oracles divins. Nous savons aussi que, par l'assiduité et la ferveur de sa prière, elle a hâté la venue du Messie.

L'ange Gabriel apparut donc à Marie au lieu où il avait coutume de lui rendre visite, dit saint Ambroise; et c'est là qu'il lui adressa cette *salutation angélique* que tous les siècles chrétiens répèteront à l'envi jusqu'à la fin du monde et qui se prolongera comme un écho sans fin dans les perpétuelles éternités.

Cet évènement, le plus grand sous tous les rapports qui ait eu lieu dans l'univers, arriva le 25 mars.

Marie était âgée d'un peu plus de quatorze ans et mariée à Joseph depuis quatre mois. Cette date correspond au 25 décembre, jour auquel le Sauveur est né; et au 25 mars, où trente-trois ans après il devait mourir. Saint Augustin, en effet, nous dit : « L'autorité de l'Eglise, confirmant les traditions primordiales, enseigne que le Christ fut conçu le 8 des calendes d'avril (c'est-à-dire le 25 mars), à pareil jour où il devait mourir. »

Le lieu où s'est accompli ce grand évènement de l'Incarnation du Fils de Dieu est demeuré l'objet de la vénération de tous les siècles. C'était donc mon devoir, quoique dans notre pèlerinage je n'ai pas eu le bonheur de le visiter, de parler de Nazareth et des grandes choses que le bras du Très-Haut y a opérées, comme le chante l'heureuse vierge en son cantique de reconnaissance. *Magnificat... Fecit mihi magna qui potens est... Fecit potentiam in brachio suo...* Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses. Et il a déployé la puissance de son bras. Le souvenir de la vierge mère est toujours vivant à Nazareth, et les femmes et filles de cette petite ville y portent aujourd'hui un vêtement semblable à celui de l'humble vierge.

O Jésus, ô Marie, ô Joseph, les plus chers objets de mes affections, quel honneur et quel bonheur pour moi d'avoir pu vous être agréable en parlant des trois lieux les plus saints du monde, Bethléem, Nazareth, Jérusalem, que vous avez sanctifiés par

votre présence et embaumés du parfum de vos vertus.

Maintenant, je puis m'en revenir contente et continuer paisiblement, sous la garde de Dieu, ma navigation à travers les îles de l'Archipel, pour revoir sous peu notre chère France.

III

DE BEYROUTH A RHODES.

TARSE.

J'ai dit que le mal de mer m'avait saisie en vue de Beyrouth. Je le regrettai d'autant plus que j'avais mis dans mes plans de descendre à terre pour voir cette grande ville orientale, la plus importante des côtes de Syrie. Mais l'homme propose et Dieu dispose... Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous conformer à sa très-sainte volonté. Un des monuments que j'aurais eu plaisir à visiter, c'est la magnifique université construite il y a quelques années par les Jésuites et dirigée par eux au grand avantage de notre sainte religion dans ces contrées. On dit que c'est le plus bel

établissement de Beyrouth. A part cet établissement et quelques autres assez remarquables, la ville de Beyrouth est comme toutes celles de ce littoral asiatique; elles sont plus belles de loin que de près. Le coup d'œil maritime surpasse la réalité trop souvent prosaïque de ces villes du Levant.

En parlant de Beyrouth, Monseigneur Mislin s'exprime ainsi : « Quoique Beyrouth soit la plus belle ville de la côte de Syrie, elle ne répond guère de près à l'idée que nous avons de l'intérieur d'une ville. Cependant, quand on l'aperçoit de la rade, mollement couchée sur la plus délicieuse colline, ressemblant, selon l'expression orientale, à une sultane accoudée sur un coussin vert, et regardant les flots dans sa rêveuse indolence, couronnée de ses arceaux, de ses flèches, de ses ogives, de ses terrasses, de ses ruines mauresques, de ses murailles crénelées, de ses minarets, des cîmes de ses pins élevés, réfléchie dans la plus belle des mers, éclairée par un océan de lumière, on est saisi d'étonnement. »

C'est ainsi que la ville de Beyrouth m'est apparue. On dit cependant que cette ville s'est notablement améliorée depuis quelques années et qu'elle tend à devenir une ville européenne. Ses rues se sont élargies, ses maisons se sont élevées tout en conservant dans les anciens quartiers les restes de leur état primitif.

Beyrouth est la ville la plus peuplée de ces contrées orientales; elle a environ 100,000 habitants. Elle

est aussi la plus commerçante des côtes de Syrie. Les deux tiers de la population sont chrétiens.

Plusieurs ordres religieux ont des couvents à Beyrouth, j'ai parlé des Jésuites et des Dames de Nazareth. Mais il y a en outre des Lazaristes et des Sœurs de Charité, des Capucins et des Dominicains.

De Beyrouth, nous allons à Tripoli et à Lattaquié, stations peu importantes et qui n'offrent pas grand attrait pour le voyageur, surtout pour le pèlerin.

La ville de Tripoli, entourée de jardins, dominée par un antique château fort, est arrosée par le Nahr-Aba-Ali, qui alimente d'élégantes fontaines décorées d'arabesques. On y remarque un bazar assez vaste. Le commerce le plus important est celui des céréales, du coton et des éponges. Tripoli sert de débouché au Liban et à la plaine fertile qui s'étend de Homs à Tortose.

Les Lazaristes ont un établissement à Tripoli et un autre à Lattaquié ; deux de nos pèlerins y descendirent pour célébrer la sainte messe. Nous ne séjournâmes que deux ou trois heures à Lattaquié. Il n'en fut pas ainsi à Alexandrette, où nous sommes restés deux jours entiers. Nous n'avions pour perspective que des montagnes et une petite ville assez insignifiante, située à leurs pieds. Il est vrai que nous apercevions entre les gorges une longue file de chameaux qui allaient et venaient, apportant les produits de la ville d'Alep dans le port d'Alexandrette : c'était peu récréatif. Aussi notre

séjour dans le golfe de cette petite ville fût-il passablement monotone ; nous n'avions qu'un désir, celui de lever l'ancre et de dire adieu à ces montagnes sans aucun charme et dont la vue nous fatiguait. Enfin, quand le *Scamandre* eut entassé dans sa cale une quantité de marchandises, surtout de balles de laine, nous dîmes adieu, avec une satisfaction marquée, à ce port du reste assez commerçant.

Nous avions, pendant notre séjour en rade, reçu la visite d'un paquebot qui faisait aussi le tour de la Méditerranée, mais en sens inverse. Il venait de Marseille par Smyrne et nous apportait quelques nouvelles de France, déjà vieilles sans doute, mais pourtant intéressantes pour des voyageurs qui ont quitté leur pays depuis six semaines. Il vint mouiller dans le golfe d'Alexandrette quelques heures avant notre départ.

Bientôt nous avons gagné le large, et les derniers feux d'Alexandrette se perdent à l'horizon. Notre paquebot intelligent voguait la nuit et faisait escale le jour. Aussi de grand matin nous étions en vue de Mersina, charmante petite ville entourée de jardins embaumés qui ne le cèdent en rien à ceux de Jaffa.

Notre commandant nous fit l'offre de nous descendre à terre dans sa chaloupe, c'était dimanche, il voulait faciliter aux pèlerins de Jérusalem le bonheur de dire la sainte messe ou de l'entendre.

Mais il eut soin de nous prévenir de la pauvreté de la chapelle catholique et nous fit un tableau pitoyable de son dénuement. Il n'y avait rien d'exagéré.

Nous débarquons à Mersina, nous passons auprès des Musulmans et des Grecs accroupis près du port et occupés à fumer leur narguilleh. Nous arrivons à la chapelle catholique, et nous la trouvons abandonnée, le Père Franciscain qui la dessert étant parti depuis plusieurs mois pour la montagne avec ses ouailles. Qu'on se figure le délabrement de cette chapelle ; le commandant cherche avec un de nos pèlerins les objets indispensables pour célébrer la sainte messe. On trouve dans un coin une vieille aube, à moitié dévorée par les rats, des ornements usés et si peu convenables, qu'il n'y eut qu'un seul pèlerin à oser dire sa messe.

Le célébrant consacra des hosties et nous donna la sainte communion. J'ai pensé que dans ce sanctuaire si pauvre et si peu digne à tous égards, nous avions à faire un acte de réparation. C'était en effet une communion réparatrice que nous offrîmes au divin Maître. C'était une amende honorable qu'il attendait de nous ! Puissions-nous l'avoir compris et être entré dans ses desseins de miséricorde et de charité !..

Partout sur votre passage, ô pèlerins de Terre Sainte, vous avez une mission à remplir : Dieu ne vous a-t-il pas dit de consoler son cœur et de procurer sa gloire ! ... Après notre action de grâces,

nous allâmes rejoindre notre commandant et l'ex-président de notre caravane, qui étaient allés faire visite au consul de Mersina. Nous les trouvâmes assis sous une galerie ouverte, donnant jour sur les jardins du consulat. Je me rappelle encore cette visite aérienne et toute orientale. On nous servit du café à la turque, dans de petites tasses qui ressemblaient assez, pour la forme et le contenu, à des coquillages. Puis vint la femme du consul, vêtue à l'européenne, et qui paraissait assez timide; elle nous dit qu'elle était de Lattaquié : elle est catholique.

Nous en prîmes occasion de lui témoigner notre surprise, ainsi qu'au consul français, sur l'état d'abandon où se trouvait la chapelle catholique.

Pendant cette conversation, je regardais avec plaisir de gigantesques lauriers roses et des citronniers dont les fruits presque mûrs étaient trois fois gros comme ceux que nous voyons en France. Je n'en ai jamais vu de si beaux !

Après cette visite, nous parcourûmes les jardins de la ville, qui ne le cèdent à ceux de Jaffa que par l'étendue. C'est une forèt verte et odorante d'orangers chargés de fruits, de grenadiers dont les pommes le disputent en éclat aux fleurs qui les ont produites, de figuiers de toute espèce. On me cueillit une figue que je trouvai délicieuse.

Après cette excursion champêtre à travers ces immenses vergers, où croissent les bananiers et les orangers, comme les poiriers et les pommiers dans

nos champs, nous montâmes dans notre canot pour regagner le *Scamandre*. Nous arrivâmes pour le déjeuner, qui était toujours à neuf heures et demie. Nous dînions à cinq : le maître d'hôtel sonnait habituellement deux fois ; au dernier coup il fallait être à table ; car il n'en est pas de même en pleine mer qu'à terre, on ne recommence pas le service. Entre les repas, vous avez droit simplement à un verre d'eau sucrée. Nous mangions presque toujours en plein air, le commandant préférait cela et nous aussi ; on dressait la table sur la dunette quand il faisait beau et que la mer était très-calme, on la mettait quelquefois sur le pont quand il faisait trop de vent, et nous dînions dans le salon quand la mer était houleuse et que les vagues entraient par les sabords : comme dans le passage de l'Adriatique. Jusque-là notre traversée fut très-douce et très-heureuse. Le commandant me disait : « Mademoiselle, si cela continue, vous pourrez dire que vous avez fait un voyage d'agrément. » En effet, sur les côtes de la Syrie et de la Caramanie, la mer était si calme, si limpide, que je pouvais charmer mes loisirs en jouant du piano. J'avais trouvé de la musique à bord et j'en profitais souvent. A force de feuilleter ce recueil, le maître de chapelle de la cathédrale de Bordeaux avait découvert une hymne à la Vierge que nous nous empressâmes de chanter. Il nous faisait aussi des solos ravissants. Le commandant aimait beaucoup

une petite chansonnette dite : *du Vicaire,* dont les paroles, aussi spirituelles que convenables, avaient charmé tous nos pèlerins.

Nous avions quitté Mersina de bonne heure ; c'est près de cette ville, disent mes compagnons de voyage, que se trouve Tarsous, l'ancienne Tarse, patrie de l'apôtre saint Paul ; elle est située sur le fameux Cydnus, aujourd'hui Kara-Sou, dans lequel Alexandre faillit perdre la vie, et dont les eaux viennent se jeter dans la mer, assez près de Mersina.

IV

DE RHODES A SMYRNE.

PATHMOS.

Nous naviguons tranquillement le long des belles côtes boisées de l'Asie Mineure, nous devons jeter l'ancre le lendemain dans le port de Rhodes. Nous voici arrivés en face de cette île orientale, vrai écrin du moyen âge. Quel beau panorama se déroule à nos yeux. Avec Naples, Rhodes est bien le plus délicieux point de vue maritime que j'ai encore rencontré. Et puis, que de souvenirs se rattachent à cette île illustrée par les Chevaliers qui portent son nom !

Je ne me lassais pas de contempler la ville entourée d'une enceinte de vieilles murailles, de créneaux, de batteries de canons, de hautes tours. J'allais, communiquant mon enthousiasme à tous les pèlerins et jusqu'au commandant qui me paraissait le partager.

Nous descendîmes pour considérer de près ces magnifiques ruines ; tout, dans cet ancien boulevard de la chrétienté, se retrouve comme au jour où Villiers de l'Isle Adam le quitta, il y a près de trois siècles et demi.

« A Rhodes, il faut rendre justice, sinon à l'esprit « de conservation, au moins à la profonde indolence « des Turcs : depuis que Soliman II s'est emparé de « l'île, à l'exception des brèches, qui ont été « réparées, ils n'y ont pas remué une pierre. La « ville de Rhodes est le plus intéressant musée du « moyen âge. » (1)

Nous voguions sur une petite barque, dans le port du Commerce. Nous avions d'un côté la tour des Moulins et de l'autre la célèbre tour de saint Michel des Chevaliers, qui a été à moitié détruite par un tremblement de terre il y a peu d'années. Plus loin, nous apercevions le fort Saint-Nicolas qui sauva la ville lors du siége de 1480. Nous touchions bientôt à l'emplacement de ce fameux colosse si renommé dans l'histoire, un de nos pèlerins me dit : Made-

(1) Monseigneur Mislin.

moiselle, vous pourrez dire que vous avez vu deux des merveilles du monde. Il est vrai, lui répartis-je, que j'ai vu les Pyramides, mais ici je ne vois que la place du colosse d'Apollon. Nos rameurs louvoyaient doucement au milieu de toutes ces petites barques qui encombraient le port. Enfin, nous débarquons et nous trouvons encore, accroupis sous des tentes de feuillage, des Turcs fumant leur narguilleh. Nous entrons à Rhodes par la porte de la Marine, et nous sommes en face d'un grand bâtiment qui, par son architecture, sa grande cour, sa belle galerie intérieure, ressemble aux khans des principales villes de l'Orient : c'est l'ancien hôpital des Chevaliers.

De l'autre côté de la rue, à droite, nous trouvons l'ancienne église Sainte-Catherine; c'est aujourd'hui une mosquée.

Nous voilà dans la rue des Chevaliers. « Elle est bordée de maisons gothiques; les murs de ces maisons sont parsemés de devises gauloises et des armoiries de nos familles historiques. Je remarquai les lys de France couronnés et aussi frais que s'ils sortaient de la main du sculpteur. Les Turcs, qui ont mutilé partout les monuments de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie : l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle et les Saladin ont respecté les Couci. » (1)

Après avoir parcouru cette Pompéï du moyen

(1) Châteaubriand, *Itinéraire*.

âge, nous trouvons au haut de la rue un immense amas de décombres, des colonnes à demi-brisées, des chapiteaux, des statues en marbre qui jonchent le sol : c'était là que s'élevait le palais des Grands Maîtres.

Plus loin, on nous fit voir le magnifique portail en marbre sculpté de l'église Saint-Jean, aujourd'hui convertie en mosquée. Elle est précédée d'un portique de colonnes antiques.

L'île de Rhodes, qui est de forme elliptique, a environ quarante-six lieues de circuit. Au centre s'élève une montagne majestueuse qui la fait reconnaître de fort loin; c'est le mont Atabyron des anciens qui porte aujourd'hui le nom de Tayros.

Nous n'étions pas sur le haut du mont Atabyron, mais nous étions au plus haut point de la ville. De là l'horizon se découvre brillant et pittoresque. Si vous vous tournez du côté de l'île, vous avez en perspective des jardins couronnés de verdure et semés de constructions élégantes et bizarres. Si vous regardez la mer, votre œil jouit d'une vue ravissante. Vous apercevez les tours qui s'avancent comme deux promontoires et les vaisseaux qui se baignent dans la Méditerranée, sous un soleil d'Orient qui semble dorer tout ce qu'il illumine. Je ne pouvais me détacher de ce tableau magique et vraiment remarquable, j'aurais voulu le contempler plus longtemps; mais l'heure pressait, il fallait retourner à bord, nous n'eûmes que le temps de

jeter un coup d'œil sur l'ensemble de cette ville. Nous eussions bien désiré visiter le quartier des Francs, où se trouve une petite chapelle dédiée à sainte Marie de la Victoire. On y vénère un tableau représentant la sainte Vierge et l'Enfant Jésus, il est peint sur marbre et provient, dit-on, du grand-maître Pierre d'Aubusson, qui avait fait bâtir une église dans ce lieu. Mais nous n'eûmes pas cette satisfaction, à mon grand regret. Je trouvais si triste de visiter Rhodes et tous ses souvenirs historiques et de ne pas avoir visité Notre-Seigneur. J'en avais le cœur gros, et, rendue sur le *Scamandre*, je saluai des yeux et du cœur la chapelle catholique, beaucoup trop éloignée du centre de la ville. Et cela se conçoit, il n'y a dans cette île que des musulmans et des juifs, les catholiques, peu nombreux, habitent un faubourg sur le bord de la mer.

Bientôt le commandant ordonne de lever l'ancre; l'équipage s'ébranle et met à la voile; nous sortons peu à peu du port de Rhodes. Mais nous voulons encore jouir le plus longtemps possible de ce site délicieux; les yeux braqués sur nos lorgnettes, nous comptons tous les moulins à vent échelonnés sur la côte : j'en remarque dix-sept. On dirait qu'ils sont là pour orner à leur manière ce tableau si riant. Bientôt le fort Saint-Nicolas disparaît à nos yeux; une dernière fois nous contemplons la cime du Tayros, puis tout est fini : Rhodes a disparu.

Nous voilà engagés dans les nombreux îlots

semés à l'entrée du golfe de Doride, parmi lesquels se distingue l'île de Symi. Ses habitants, au nombre d'environ 7,000, passent pour être les meilleurs plongeurs de la Méditerranée; ils ne s'occupent que de la pêche des éponges.

Nous passons ensuite entre l'île Nisari et le cap Crio, tout près des ruines de Cnide. Ce promontoire s'avance dans la mer et semble se mêler aux îles de l'Archipel.

Mais que voyons-nous là-bas à l'horizon? On dirait une frégate; c'est bien mieux encore. Nous avons devant nous toute une flotte : cinq navires anglais en face de l'île de Kos! Comme c'est beau! Le commandant ordonne le salut maritime, on hisse le pavillon français, et aussitôt les navires anglais élèvent le leur et nous rendent gracieusement notre salut. — La jubilation est au comble en approchant de l'île de Kos, nos docteurs surtout tiennent à voir la patrie d'Hippocrate!

Malheur à ceux qui ne vanteraient pas cette île. Comment, vous ne trouvez pas que c'est beau, très-beau! Mais regardez donc : voici une ville fortifiée, on aperçoit les murs d'enceinte, la citadelle, et la ville qui s'élève gracieusement au bord de la mer, sur le penchant d'une colline, au milieu de ses jardins et de ses coteaux couverts de vignes. Soit, accordons tout à la patrie d'Hippocrate, nous l'avons vue et contemplée à loisir.

En face de Kos, nous découvrons Halicarnasse,

patrie d'Hérodote et des deux Denys, aujourd'hui Bodroun. C'est dans cette ville qu'Artémise avait élevé à Mausole, son mari, un monument funéraire qui a été une des sept merveilles du monde. Mais, comme le colosse de Rhodes, on ne le voit plus, et le touriste se demande où était sa place? Ainsi, tout passe ici-bas et tout n'est que vanité, hors aimer et servir Dieu : voilà le bien le plus durable et le seul digne de nos recherches!...

Mais voici une autre île dont les souvenirs me sont plus chers et plus précieux, nous sommes tout à fait engagés dans les Sporades; et notre navigation est tellement douce, qu'il semblerait que nous voguons sur un fleuve paisible. Nous passons comme un trait devant les îles de Calimnos, de Lero et de Lipso; nous apercevons de loin l'île de Pathmos. Comme à ce nom le cœur tressaille et se porte naturellement au bienheureux apôtre saint Jean qui fut relégué dans cette île, par les ordres de l'Empereur Domitien, après qu'il eut été plongé dans l'huile bouillante aux portes de Rome. Ce fut à Pathmos que saint Jean écrivit son Apocalypse. Après dix-huit mois d'exil, il revint à Ephèse, où il mourut.

On peut aller de Smyrne à Ephèse par le chemin de fer, mais on n'y trouve plus que des ruines.

Nous laissons à gauche les petites îles Fournis, et nous arrivons près de Samos que nous côtoyons longtemps sans apercevoir la ville. Nous ne décou-

vrons que des montagnes dépouillées de toute végétation. On croirait, à leur aspect, que l'île est aride et inhabitée. Il n'en est rien. Au fond des vallées, sa fertilité est telle, que jadis on l'avait surnommée Bienheureuse. Sa population entière est évaluée à plus de 40,000 âmes. On cite le vin de Samos comme étant excellent.

Nous voilà en face du golfe de Scala-Nova. Bientôt nous passerons près de l'île de Chio, la plus belle de toutes les Sporades et la plus peuplée ; elle compte plus de 60,000 habitants. Nous n'aurons pas le plaisir de la contempler. Ce sera la nuit que nous naviguerons près de ses côtes, nous voulons arriver à Smyrne le 24 septembre, vers neuf heures du matin.

V

DE SMYRNE A MESSINE.

Nous nous réveillons dans le golfe de Smyrne, le paysage change à chaque instant, dans quelques heures nous serons dans le port, et nous jetterons l'ancre. Notre paquebot doit y faire escale presque pour trois jours. Nous aurons le temps de parcourir et de visiter cette perle de l'Orient. Vue de la rade, la situation en est magnifique; on aperçoit au

premier plan le mont Pagus et le vieux castel bâti par Alexandre; la cité s'étend à ses pieds sur le bord de la mer; on distingue le beau clocher de l'église grecque et les minarets des mosquées au milieu d'une ceinture de cyprès qui s'étend au loin sur la colline. C'est ainsi que se présente aux regards l'ancienne patrie d'Homère (1) : nous avions hâte de la visiter. Dès que nous pûmes descendre à terre, nous prîmes une barque, les bateliers ne manquent pas dans les ports de mer; il y a concurrence et quelquefois dispute à qui exploitera les passagers, tous veulent vous conduire à bord. Il faut se frayer passage au milieu de cette mêlée et de ces canots qui encombrent le port. Enfin nous touchons au quai. Comme il est beau, large, bordé de somptueux hôtels, on dirait une ville européenne; mais attendez, l'illusion cesse, vous entrez dans de petites rues mal pavées, sales et tortueuses. Nous nous lassons et nous demandons une voiture pour voir plus à l'aise cette grande ville; sans doute que nous sommes dans les faubourgs et que nous trouverons bientôt de belles places et de larges rues. Mais elles sont toujours si étroites que nous avons peine à nous frayer passage.

Nous descendons pour visiter l'église grecque, assez remarquable et richement décorée; la ca-

(1) Six autres villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour.

thédrale, nouvellement bâtie, est vaste, simple, mais de bon goût. Nous adorons le saint Sacrement. Comme j'aurais voulu rester à prier devant le bon Maître! Il y avait trois jours que nous naviguions au milieu des îlots et des écueils, et depuis Mersina je n'étais pas entrée dans une église; comme j'avais faim et soif de la présence de Notre-Seigneur! Il faut être privée du bonheur de jouir du tabernacle, pour l'apprécier et pour sentir le vide qu'il laisse à l'âme. O chrétiens indifférents et insoucieux de visiter Notre-Seigneur, sachez donc goûter Dieu et comprenez votre bonheur... Ne laissez pas seul l'hôte divin, le médecin et le meilleur ami de vos âmes. Nourrissez-vous de sa présence et de son amour!

Je sortis donc, espérant me dédommager; et en effet, après que nous eûmes visité, toujours en voiture, les bazars, lesquels, pour le dire en passant, portent à Smyrne un cachet spécial, un de ces messieurs voulut entrer chez les bons Frères des écoles chrétiennes. Pendant sa visite, j'entrai à la chapelle de l'établissement. Je fus doublement heureuse de cette circonstance que je trouvais très-opportune. Nous demandâmes au cher Frère ce qui restait à voir à Smyrne? Peu de chose, nous dit-il. Avez-vous vu le pont des caravanes? Non. — Ce n'est rien. Mais enfin voyons le pont des caravanes: notre guide nous y conduit; pendant le trajet, nous subissons constamment une longue file de

chameaux qui encombrent le passage. Ce n'est pas nouveau pour nous, habitués que nous sommes à voir ces défilés dans les montagnes de la Judée et dans les rues de Jérusalem. Nous eussions voulu voir autre chose, mais l'éternel chameau se présentait à chaque pas. Je ne voudrais pourtant pas dire du mal de ces pauvres bêtes qui rendent de si grands services, en Orient surtout, dans les voyages à travers les montagnes et le désert. Vraiment, la providence du bon Dieu se montre partout admirable! Nous arrivons au pont des caravanes : nouvelle déception. Nous descendons pour mieux contempler le paysage : pas une goutte d'eau dans le Mélès, fleuve ou rivière chanté, dit-on, par Homère. Un de nos pèlerins, peu charmé, dit avec ironie : Il fallait qu'Homère fût aveugle pour chanter ce fleuve avec tant d'enthousiasme.. J'étais de son avis. La perle d'Orient avait pour nous peu de charmes.

Nous retournâmes à bord du *Scamandre* tout en riant beaucoup de notre déception : nous nous empressâmes de faire part de nos impressions au commandant, qui nous prévint que les rues de Constantinople étaient dans le même genre : ce qui ne me donna aucune envie de visiter cette grande capitale.

Le lendemain, de bonne heure, je retournai à Smyrne avec un de nos pèlerins pour assister à la sainte messe. Nous entrâmes dans l'église Saint-

Polycarpe, desservie par les Pères Capucins. Un tableau placé au-dessus de l'autel représente ce disciple de saint Jean, qui fut martyrisé à Smyrne, dont il était évêque. Après la messe, les Pères Capucins nous prévinrent que l'archevêque de Smyrne désirait nous voir. Je me rendis à son invitation accompagnée de monsieur l'abbé Lacout. La réception de Monseigneur Timoni fut très-cordiale et très-sympathique. Nous parlâmes longtemps de la France, de notre pèlerinage et des besoins de son immense vicariat. Je lui dis qu'étant au Caire, j'avais été impressionnée par cette pensée, qu'habituellement nous ne prions pas assez pour la conversion des hérétiques et des infidèles. — Je partage votre sentiment, madame, et je trouve qu'on oublie trop les églises d'Orient. Vous voudrez bien le dire en France de la part de l'archevêque de Smyrne. — Sur quoi, j'ajoutai à sa Grandeur, qu'étant zélatrice de l'Apostolat de la prière, j'avais avec le directeur de cette œuvre des relations particulières, et que je pourrais facilement faire sa commission au révérend Père Ramière. — Je connais le Père Ramière, me dit Monseigneur, je l'ai entendu prêcher à Issoudun, vous le lui direz. Il y avait une fête en l'honneur de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Nous prîmes congé de Monseigneur Timoni après avoir reçu sa bénédiction et baisé son anneau. J'étais heureuse de son accueil si paternel et si bienveillant. Monsieur l'abbé Lacout ne cessait de me

dire en revenant : que Monseigneur l'Archevêque est aimable, qu'il est bon !.. Cette heureuse visite me fut très-agréable et me fit comprendre une fois de plus les desseins miséricordieux de Jésus sur sa pauvre servante... On est heureux d'être entre les mains de Notre-Seigneur comme des instruments bien pauvres, il est vrai, mais qu'il manie selon son bon plaisir pour les intérêts de sa gloire !

Je descendis une troisième fois à Smyrne, le jour de notre départ ; j'entendis la sainte messe, et j'achetai des photographies en souvenir de cette cité.

Bientôt il fut question de lever l'ancre ; mais auparavant notre paquebot fut littéralement envahi par les Smyrniotes. Je crus que nous allions avoir au moins cinquante nouveaux passagers. On me dit que c'était l'usage ; quand il en montait dix, il en venait soixante pour accompagner ceux qui s'embarquaient ; c'est une politesse et un témoignage de sympathie qu'il ne faut pas trop blâmer. Les Grecs sont extrêmement orgueilleux, c'est leur caractère. Par vanité, ils se mettent en premières jusqu'à Syra, lorsqu'ils vont à Marseille ; ensuite ils prennent les secondes ou les troisièmes. — L'effet est produit, me dit malicieusement le commandant en arrivant à Syra. — Je restai stupéfaite de cette platitude. J'appelle ainsi la sotte vanité des passagers smyrniotes.

La ville de Syra est extrêmement commerçante,

nous y restâmes seulement quelques heures. Je contemplai à loisir cette cité, située sur une montagne conique, dont la cathédrale catholique occupe le sommet; deux autres montagnes, moins élevées et plus arrondies, l'entourent à droite et à gauche, mais elles sont inhabitées. Toute la population catholique habite la ville haute, la nouvelle ville, celle des affaires et du commerce est située au pied de la montagne, sur le bord de la mer. La population entière est de 40,000 âmes.

Après cette station, notre paquebot reprend sa marche à travers les Cyclades. Nous ne nous arrêterons plus d'ici à Messine. Mais nous aurons d'ici là bien des émotions et bien des angoisses. Nous franchissons le cap Malia et nous saluons l'ermite qui vit seul sur ces plages arides. Je me souviens que nous étions à table; tout à coup le commandant se lève et nous dit : Voici la maison de l'ermite. Aussitôt tous les passagers sont sur le pont. Il est d'usage que l'on salue l'ermite, et il répond en arborant un drapeau jaune aux couleurs pontificales.

Parmi les passagers que nous avions pris à Smyrne, il y avait une Arménienne déjà âgée, accompagnée de sa belle-fille et de deux petits enfants. Le premier jour, tout alla bien, la mer était calme et nous naviguions paisiblement; mais après avoir passé les côtes de la Grèce, nous subîmes les courants de l'Adriatique. Les mouvements de tangage

et de roulis devinrent si violents, qu'à tout instant notre paquebot semblait prêt à s'abîmer dans la mer. L'eau entrait par les sabords, envahissait le pont et jusqu'à la dunette ; on entendait les craquements du navire et la vaisselle qui roulait avec fracas. Au dîner, on avait mis les violons (expression maritime qui signifie qu'on ficèle les verres et les carafes pour les maintenir en respect); mais personne ne se mit à table, nous avions tous le mal de mer, à l'exception du commandant et d'un passager belge habitué à naviguer. J'étais retenue dans ma cabine, lorsque tout à coup l'Arménienne jette un cri de détresse : l'eau pénétrant par les sabords, avait envahi le salon : elle croit que nous allons périr et que le vaisseau coule. Alors elle se jette à moitié évanouie entre les bras du commandant et pousse des cris lamentables. Je ne me rendais pas compte de la situation, je crus que son enfant était tombé à la mer. La peur que cette dame avait éprouvée la rendit folle toute la nuit; elle ne cessa de nous effrayer. J'en avais cependant assez du mal de mer et de ce perpétuel roulis qui nous faisait rendre l'âme.

Le matin, le commandant vint me demander comment j'avais passé la nuit. Oh ! j'ai bien souffert ! Nous avons tous souffert ! ajouta-t-il. Je sus après qu'il avait veillé la nuit pour diriger la manœuvre.

C'était le jour saint Michel, nous n'avions point eu de messe la veille qui était un dimanche : ce fut

un jour de douleur et de fatigues épouvantables! Il faut avoir passé par ces péripéties pour les comprendre. Le chapelain de Bordeaux me fait demander si je veux descendre à terre. Nous touchions à Messine, et il voulait y dire sa messe. Je remerciai; n'ayant rien pris la veille, il me semblait que c'était impossible. Puis je me ravise et je lui fais dire que je l'accompagnerai. J'avale une tasse de café noir et me voilà sur un canot dans le port de Messine. La tête me tournait bien un peu, mais l'air de la mer, le plaisir de voir Messine et surtout d'entendre la sainte messe en la fête saint Michel me donne du courage. Je suis mon vaillant pèlerin, et nous débarquons sur le quai.

Comme ils sont magnifiques! Quel beau pavé! Quelle différence avec celui de Smyrne! Nous voulions aller à la cathédrale, mais nous montons trop haut, et nous arrivons à l'église Saint-Nicolas, située dans un joli quartier. Elle est vaste, décorée de peintures et d'arabesques.

Après la messe, nous cherchons la cathédrale; elle est située sur une grande place, ornée d'une très-belle fontaine et de la statue équestre de Charles II. Nous voici en face de la splendide cathédrale bâtie par le comte Roger. A l'intérieur, on remarque de belles mosaïques et plusieurs statues en marbre. C'est tout à fait le cachet italien. Un instant je me reporte à Rome, et je crois être dans une des belles églises de cette cité. Rien n'est

plus remarquable du reste que les églises d'Italie : elles n'ont pas à mes yeux de rivales.

Nous remarquons encore l'Hôtel-de-Ville orné d'un superbe fronton et de belles colonnes ; il est situé sur le bord de la mer, et, vu de la rade, il fait un effet ravissant.

Nous stationnons quelques heures dans le port de Messine ; la ville, agréablement située en amphithéâtre, est défendue par une citadelle et par les forts de San-Salvador et de la Lanterne : le coup d'œil maritime est fort agréable.

VI

DE MESSINE A PALERME.

Mais nous avions hâte de quitter Messine, et nous faisons voile pour Palerme. Par malheur, la pluie était battante lorsque nous entrâmes dans le port. Nous eussions voulu descendre à terre de suite, et mon chapelain se proposait d'y dire la sainte messe le jour de saint Jérôme. Vainement nous essayons de prendre une barque, l'eau ruisselle sur le pont et nous décourage. Nous rentrons dans nos cabines, mais le temps presse ; voici une éclaircie, il faut en profiter. A mon tour, je relance mon pèlerin, et nous voilà de nouveau prêts à naviguer dans le port de Palerme.

Les vagues soulèvent notre frêle esquif et menacent de l'engloutir, nous voguons toujours contre le flot et nous atteignons le quai ; on amarre notre barque jusqu'au retour. Palerme n'est pas jolie vue de la mer, elle ne se dessine bien que dans l'intérieur de la ville, et, surtout du Palais-Royal, la vue est féérique.

Nous louons une voiture sur les quais et nous pénétrons dans les faubourgs. Je remarque de magnifiques grappes de raisin exposées sur des treillages au-devant des boutiques. Si le raisin est meilleur à Palerme que partout ailleurs, il faut dire aussi qu'il y est artistement suspendu. A Jérusalem et dans toutes les villes de Syrie, on se contente de le mettre dans de grandes corbeilles entrelacées de verdure ou simplement dans de grands mannequins. J'ai remarqué du reste dans tous ces pays que le raisin est d'une beauté prodigieuse, il n'est pas rare de trouver des grappes de trente à quarante centimètres. Il y a des auteurs qui leur prêtent jusqu'à un mètre, mais c'est une exagération.

Arrivés près d'une grande et belle église, je dis à M. l'abbé : Si nous descendions ici ? — Je veux bien. C'était la magnifique église Saint-Dominique.

Pendant que j'assistais à la messe, mon pèlerin causait avec un Père Dominicain. Il revint bientôt suivi d'un jeune garçon, et il me dit : Les Pères ont eu la bonté de me faire la liste des monuments que nous avons à visiter, et ils m'ont donné ce jeune

homme pour nous accompagner. On ne pouvait mieux désirer. Je prends le papier et je lis : Eglise Saint-Joseph, Sainte-Catherine, cathédrale, Palais Municipal, Palais Royal, chapelle Palatine, église *in montara*, etc... Nous partons, nous admirons tour à tour les splendides églises de Saint-Joseph et de Ste-Catherine, vrais bijoux de marbre et de dorure d'une richesse et d'un éclat incomparables. A Sainte-Catherine comme à Saint-Dominique, on ornait les autels pour célébrer la fête du Rosaire, mais avec quelle pompe ! Je suis incapable de la décrire.

Nous entrons au Palais Municipal, nous visitons les salons, les galeries, tout cela est resplendissant.

Sur la place Boligni, nous remarquons la statue équestre de Charles-Quint.

Nous visitons ensuite la cathédrale, dédiée à sainte Rosalie, monument du douzième siècle, très-remarquable, avec une coupole moderne. L'extérieur m'a beaucoup plus frappée encore que l'intérieur.

Puis nous allons au Palais Royal, nous parcourons successivement tous les appartements, nous y voyons la chambre du roi Roger, telle qu'elle existait au douzième siècle, le même ameublement, les mêmes peintures : tout cela encore très-frais et très-bien tenu; puis, la chambre de la reine en satin bleu de ciel. J'admirai près du lit un magnifique crucifix en ivoire; on aime à retrouver les souvenirs religieux dans les chambres des grands de la terre : nos aïeux étaient pieux et craignant Dieu !

Nous entrons ensuite dans la chapelle Palatine; des chanoines célèbrent l'office; malgré cela, nous pouvons contempler les splendides mosaïques, les incrustations de marbre et d'ivoire qui font de cette chapelle une merveille incomparable. On cite beaucoup la Sainte-Chapelle de Paris, et il y a lieu; mais la chapelle Palatine est beaucoup plus riche et plus curieuse.

Tout ce Palais Royal respire le style normand et sarrazin. On sait du reste que le comte Roger était fils de Tancrède de Hauteville, qui s'illustra pendant les croisades.

Ce palais est précédé d'une place décorée d'une statue de Philippe IV.

Nous pouvons encore voir l'ancienne église *in montara*. Ce n'est plus qu'un musée d'antiquités : on y entre en payant. Le gardien vous fait admirer deux mosaïques fort anciennes et tout à fait dans le genre de celles de la coupole de Saint-Pierre du Vatican.

Toutes ces églises de Palerme sont admirables; celles de Rome sont plus vastes, mais elles ne sont ni plus riches ni mieux ornées.

Nous fûmes enchantés de notre excursion. Grâce aux bons Pères Dominicains, nous avions vu beaucoup de choses en peu de temps; la liste n'était pas épuisée, mais l'heure était fixée. Nous regagnâmes le *Scamandre* à force de rames; notre batelier était haletant, il luttait avec énergie contre

les vagues qui s'élevaient jusque sur nous. Un instant je fus effrayée; enfin nous touchons au paquebot et je gravis l'échelle : on ne leva l'ancre que deux heures après notre retour.

VII

DE PALERME A MARSEILLE.

Désormais, nous ne débarquerons plus qu'à Marseille. Courage! il ne nous reste plus que deux jours de traversée, mais qu'ils seront pénibles et combien il faudra souffrir en passant la mer Tyrrhénienne. Encore le roulis et le tangage, encore le mal de mer, nous sommes presque tous malades. Incapable de me remuer après une nuit si agitée, je restais dans ma cabine, lorsqu'une voix m'invite à sortir si je veux voir la Corse et la Sardaigne, dont nous approchons. Mais ces deux îles étaient encore bien loin, et j'eus le temps d'ici là de me guérir.

Peu à peu la mer se calma et nous entrâmes dans le détroit de Bonifacio. Nous vîmes la petite île de la Madelaine, dont la capitale porte le même nom; à gauche, les côtes de la Sardaigne, avec leurs pittoresques rochers dont les sinuosités bizarres donnent l'aspect d'un ours et d'un aigle; enfin, un peu plus loin, la petite ville de Bonifacio.

VIII

EN VUE DE NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Demain, à notre réveil, nous apercevrons les côtes de la France; quelle joie pour le pèlerin de revoir sa patrie et de toucher le sol français ! Avec quel transport nous contemplons les feux de Saint-Tropez, le phare de Toulon et surtout Notre-Dame de la Garde qui s'avance rayonnante et majestueuse au-dessus des flots.

Je vous salue, ô Marie ! Je vous invoque ! Oh ! quelle consolation ! Il faut avoir souffert les fatigues et couru les périls d'une longue traversée pour comprendre le bonheur que l'on éprouve en apercevant ce sanctuaire béni. Il s'élève comme un phare protecteur et semble vous dire : Je veille sur vous. Oui, Marie, vous avez veillé sur nous. Nous vous en remercions et nous vous bénissons. En reconnaissance, nous déposons à vos pieds, ou plutôt dans votre cœur nos croix de pèlerins. Nous vous en faisons hommage, et nous voulons désormais que sous vos auspices notre croisade soit surtout celle de la charité et de l'amour de Jésus crucifié.

Nous avons vu, nous avons suivi Jésus, votre aimable fils et notre bien-aimé Rédempteur, portant sa croix dans les rues de Jérusalem, nous l'avons accompagné avec vous, ô la plus affligée

des mères, jusqu'au sommet du Golgotha. C'en est fait, heureux pèlerins, désormais nous appartenons à un titre spécial au divin Agonisant, au divin Crucifié. Pour ma part, Dieu me fait la grâce de comprendre combien il est juste que désormais je m'applique à le suivre de près dans la voie de l'abnégation et du sacrifice, à procurer sa gloire en travaillant selon mes forces et mon humble pouvoir, à étendre son règne et à lui gagner des âmes. Plus que jamais je suis donc à vous, ô Jésus, pour glorifier et faire glorifier votre Cœur Agonisant; plus que jamais je suis à vous, ô Marie, pour honorer et faire honorer votre Cœur Compatissant. Puissé-je revenir un jour et bientôt aux lieux mille fois bénis où vous avez l'un et l'autre tant souffert pour nous!

IX

FRANCE.

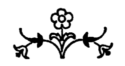
Nous voici dans le port de Marseille. Notre débarquement a lieu le 2 octobre, en la fête des saints Anges Gardiens qui ont si bien veillé sur nous. Qu'ils en soient à leur tour cordialement remerciés et daignent nous continuer leurs soins vigilants jusqu'au terme de notre pèlerinage terrestre.

Il s'agit maintenant de débarquer, de faire viser

nos bagages à la douane et de reprendre chacun le chemin de nos foyers. Bretonne de naissance, j'habite présentement la Normandie. Il me reste donc encore à faire environ trois cents lieues.

En remettant le pied sur la terre de France, sur ce sol qui fut le berceau des Croisés, nos pères et nos vaillants devanciers en Terre Sainte, je me suis sentie heureuse et fière d'être Française. O France, ô France, après l'Eglise et le Ciel, ma patrie la plus chère, nous avons vu de nos yeux ce qu'autrefois tu fis de glorieux sur cette terre bénie d'Orient.

Nous avons vu ce que tu pourrais encore y faire et ce que tu n'y fais plus depuis si longtemps. Ton souvenir ni ton influence ne sont point perdus parmi les populations catholiques de ces contrées. Mais, il faut bien le dire, puisque c'est la vérité : ton souvenir va s'y affaiblissant de plus en plus et ton influence y diminue chaque jour. Pourquoi donc as-tu renié ton glorieux passé ! Pourquoi as-tu cédé à d'autres nations un si noble apanage conquis par les plus courageux de tes enfants ? Pourquoi as-tu renoncé à une de tes gloires les plus pures, celle de protéger les Saints Lieux ; celle de veiller nuit et jour, sentinelle fidèle et infatigable, auprès du tombeau du Christ, ce glorieux Sépulcre, pour lequel les Croisés ont si vaillamment combattu ?



X

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES.

LE MONASTÈRE DU CŒUR AGONISANT DE JÉSUS. — ÉPISODE ÉDIFIANT.

Nous voici débarqués à Marseille. Demain, s'il plaît à Dieu, je serai à Lyon. En cette dernière ville, je descends chez les religieuses du Cœur Agonisant de Jésus, qui ont leur monastère à l'extrémité du faubourg de la Guillotière, dans une situation agréable et très-saine. Je suis heureuse de revoir ces saintes religieuses et de leur remettre, de la part de Monseigneur Bracco, patriarche latin de Jérusalem, une lettre pleine d'encouragement à l'adresse de leur digne supérieure et fondatrice. Je pressens que Notre-Seigneur appellera tôt ou tard, à Jérusalem, ces âmes privilégiées de son cœur agonisant pour compatir à sa douloureuse agonie sur les lieux mêmes où il l'a endurée, et pour y intercéder plus efficacement auprès de ce divin cœur pour les innombrables mourants de chaque jour. Comme gage de cette espérance et comme souvenir de mon pèlerinage, je leur offre la pierre de la Sainte Grotte de l'Agonie que le révérend père Custode m'a remise pour elles. Elles reçoivent avec bonheur ce

précieux souvenir, qui va resserrer le lien déjà si étroit qui les unit à Jésus agonisant.

Mais, avant de quitter Lyon, j'ai à remercier Notre-Dame de Fourvières de sa protection toute maternelle et à m'acquitter d'une commission dont m'a chargée un de nos principaux chefs d'équipage. Un jour, il me demande confidentiellement si, à mon retour, je me propose de m'arrêter à Lyon. Sur ma réponse affirmative, il me dit, après un certain effort dont Dieu lui tiendra compte : Je voudrais vous demander un service : ce serait de m'acheter à Fourvières (vous entendez bien, à Fourvières) une médaille de Notre-Dame ; la mienne est usée. — Oh ! très-volontiers, répliquai-je, je suis tout heureuse d'une pareille commission. Il me montra alors son scapulaire sur lequel étaient attachées trois petites médailles : une de l'Immaculée-Conception, une de Notre-Dame de la Garde et la troisième, *usée*, de Notre-Dame de Fourvières. — Oh ! quelle agréable surprise vous me causez, monsieur. Je suis charmée de voir sur vous ces pieux objets. Vous m'édifiez, et j'aime à penser que la Sainte-Vierge vous protégera. — Je ne les montre pas à tout le monde, ajouta-t-il. — Ce n'est pas précisément nécessaire. En tous cas, un homme accoutumé comme vous à braver les tempêtes ne doit pas craindre le respect humain.

A l'heure qu'il est, la commission de notre digne marin est faite. J'ai la confiance que ce nouveau

gage de piété filiale envers Marie lui portera bonheur.

O vous qui lisez ces lignes, priez plus souvent à l'avenir pour ces pauvres marins, exposés à tant de périls et de l'âme et du corps! Nous surtout pèlerins de Terre Sainte, qui n'avons eu qu'à nous louer de nos commandants et des gens de leurs équipages, prions pour eux, afin qu'ayant si souvent abordé aux ports de la terre, ils abordent heureusement un jour au port de la Jérusalem céleste et se reposent avec nous de leurs fatigues dans la bienheureuse éternité.

SAINT-JAMES.

Je séjournai peu de temps à Lyon. Le soir même, à sept heures, je partais pour Paris et le surlendemain, à la même heure, j'étais à Saint-James, au sein de ma famille. Je retrouvais et embrassais ma bonne et vieille mère que Dieu avait gardée pendant mon absence, et mon cher frère Alexandre, que j'avais laissé souffrant et qui se trouvait bien mieux. Je revoyais mes bons parents et amis qui avaient pris part à mon pèlerinage et m'avaient obtenu par leurs prières un heureux retour.

Il ne me reste donc plus qu'à entonner un cantique d'actions de grâces, et à remercier le Seigneur de tant de bienfaits et de tant de consolations. Mais

comment vous remercier dignement, ô mon Dieu, pour une si extraordinaire faveur! Quand je me fondrais en amour et en actions de grâces, jamais je ne pourrais acquitter envers vous ma dette de reconnaissance. Que votre divine mère, ô Jésus, daigne suppléer à mon impuissance, et que, de concert avec elle, vos anges et vos saints vous louent et vous remercient en mon nom maintenant et aux siècles des siècles. Amen.

Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Que ma langue aussitôt s'attache à mon palais.
Tu seras désormais le charme de ma vie
Et ton nom de mon cœur ne sortira jamais!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

Arrivée. — Séjour.

TROISIÈME PARTIE.

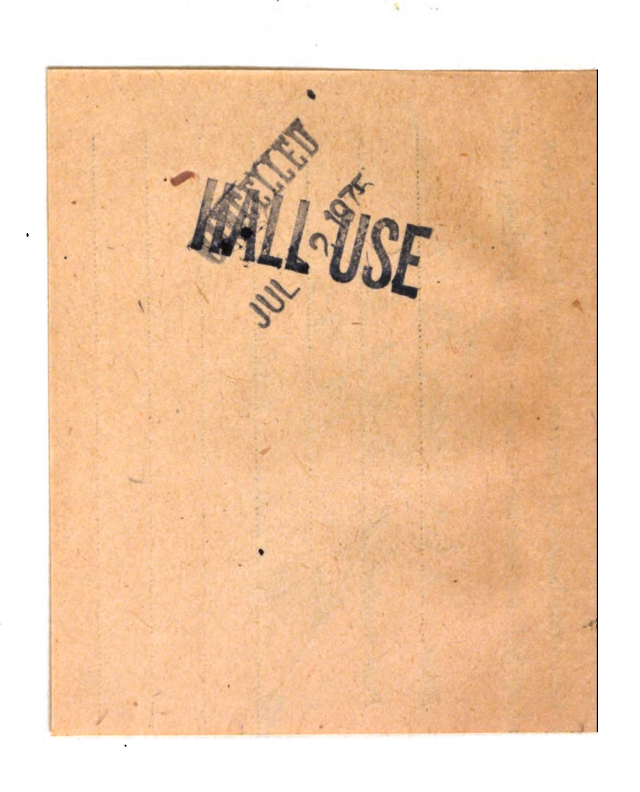
Retour en France par Smyrne et les îles de l'archipel.

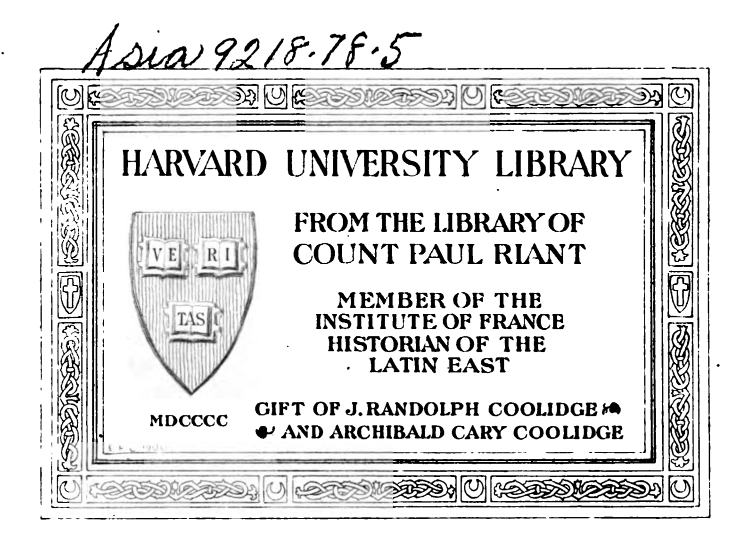
FIN DE LA TABLE.

Sarlat. — Imprimerie Michelet, place du Peyrou.

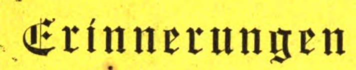





HALL USE
JUL 2 1975


HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE





Erinnerungen

an das

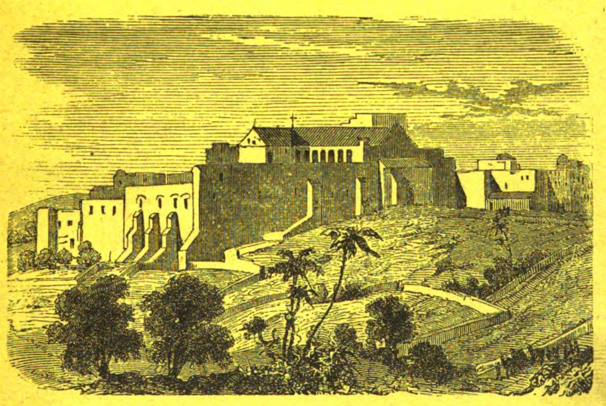


Heilige Land.

Von

Johannes Baute,

Priester der Diöcese Osnabrück.



Mit den Ansichten von Jaffa, Bethlehem, Nazareth und Jerusalem.

Osnabrück 1879.

Verlag von Gottfried Veith.

Das heilige Land.

Erinnerungen

an das

Heilige Land.

Von

Johannes Baute,
Priester der Diöcese Osnabrück.

Mit den Ansichten von
Jaffa, Bethlehem, Nazareth und
Jerusalem.

Osnabrück 1879.
Verlag von Gottfried Veith.

Inhalt.

Das heilige Land.

Der Herbstwind spielt mit dem bunten Laube, und die Kinder schauen den Kranichen nach, welche in langen Zügen nach dem Süden ziehen. Ich denke zurück an das heilige Land und will die Ruhe meines Urlaubs benutzen, um die Erinnerungen zu sammeln, welche ich zum Theil schon früher in verschiedenen Blättern veröffentlicht habe. Sie werden dem Leser auch heute noch willkommen sein, denn wie die eigene Heimath, so bleibt auch die Heimath des Erlösers dem Christenherzen immer lieb und ewig theuer.

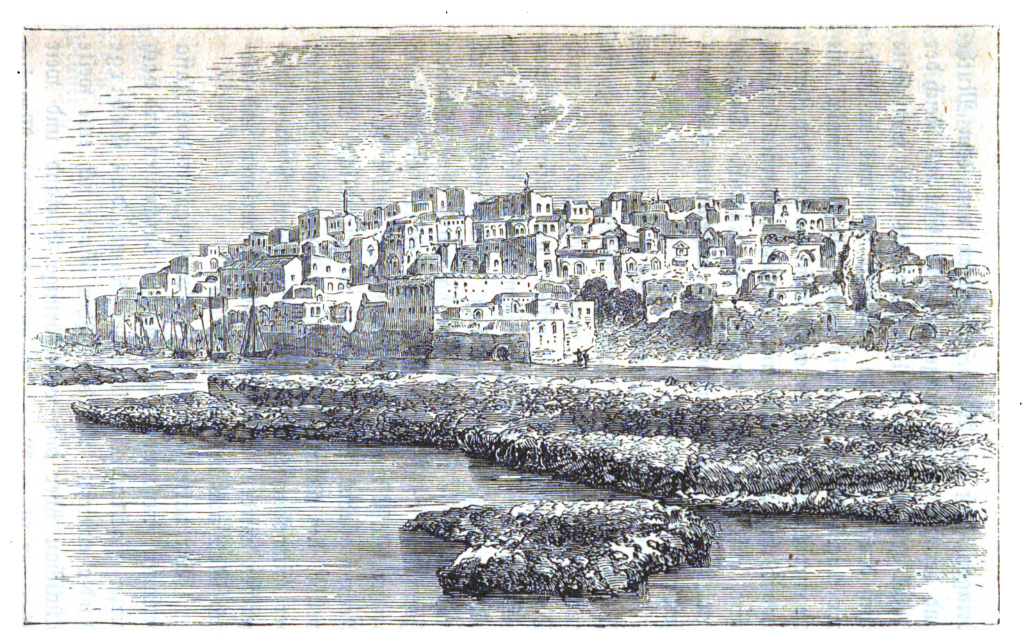
Ich schreibe in erster Linie für die katholischen Gemeinden, weil es meines Wissens bislang kein einziges gutes Volksbüchlein über Palästina gibt, das in unserem Lande irgend welche größere Verbreitung gefunden hätte.

I.

Ankunft im gelobten Lande. — Von Jaffa nach Jerusalem.

Am sechzehnten Tage nach meiner Abreise von Osnabrück verließ unser Schiff Port-Said, den nördlichen Hafen des Suezcanals. In der Frühe des andern Morgens ging ich auf das Verdeck, um die asiatische Küste aus dem Meere aufsteigen zu sehen. Ich kam jedoch zu spät. Schon zeigte sich in schimmernder Ferne ein schwach gezackter Höhenzug, der sich weit nach Süd und Nord abdachte. Es war das heilige Land. Nach mehrstündiger Fahrt unterschied das Auge auf einem Hügelvorsprung das freundliche Städtchen Jaffa, dessen Lage mich an Tübingen erinnerte. Weil aber der Hafen des alten Joppe für die „Austria" viel zu klein war, mußten wir ziemlich weit vom Lande Anker werfen. Unterdeß hörten wir schon den wilden Lärm der Araber, welche in leichten Booten pfeilschnell heranruderten, um uns durch Brandung und Felsenriff an die steinerne Landungstreppe zu führen. In der Nähe fanden wir bald das lateinische Kloster, welches am Meere liegt und ein flaches Dach hat, gleich dem Hause Simons, von welchem das zehnte Capitel der Apostelgeschichte erzählt.

Mittags sollte die Landreise angetreten werden. Es giebt aber in Palästina weder Kunststraßen noch Wagen. Größere Lasten werden auf Kameelen befördert; für die Reisenden stehen Esel und Pferde zur Auswahl. Wer sich für erstere entschied, konnte bald in Erfahrung



Jaffa.

bringen, daß die Wundergeschichten von dem Muthe und der Heldenkraft morgenländischer Esel ins Reich der Fabel gehören. Die Esel des Orients sind, wenigstens nach den Exemplaren zu urtheilen, die uns in Jaffa vor Augen kamen, eben so träge und eigensinnig, wie die europäischen, und der eigenthümliche Laut der Zunge, womit ihre Treiber sie unaufhörlich anspornen müssen, wird auf die Dauer geradezu unerträglich. Dagegen erwirbt sich das arabische Pferd allgemeine Zufriedenheit und Anerkennung.

Eine Telegraphenleitung zog sich längs unseres Weges hin. Auch soll jetzt eine Eisenbahn von Jaffa nach Jerusalem und eine zweite von Jerusalem nach Damaskus gebaut werden; erstere, von einer englischen Gesellschaft in Angriff genommen, dürfte schon in den nächsten Jahren vollendet sein. Meinerseits war ich froh, die Reise noch ohne Eisenbahn und ohne „Station Jerusalem" und ohne Wartesäle erster, zweiter und dritter Classe machen zu können, und selbst diejenigen Reisemitglieder theilten diese culturfeindliche Ansicht, welche, des Reitens unkundig, unter großer Heiterkeit der Einwohnerschaft Joppe's von ihren Pferden fortgerissen wurden, bald Stock und Hut verloren und endlich selbst aus dem Sattel fielen.

Wir hatten die goldenen Orangengärten von Jaffa verlassen, stundenweite Gerstenfelder durchritten und nach kurzer Nachtruhe im Dörfchen Ramla das Gebirge Juda erreicht. Auf den Höhen öffnete sich eine weite Rückschau über das wellenförmige Vorland und weit über das blaue Meer. Dann senkte sich der Weg ins

Thal und stieg auf die nächste Höhe, und wieder senkte er sich in öde Thäler, und wieder stieg er auf die Höhen, und auf jedem folgenden Hügel hoffte das Auge die heilige Stadt zu erblicken, doch immer zeigten sich neue Thäler. Schon begann die Sonne sich zu neigen, als wir nach langem Ritt über den Scheitel des letzten Berges die Zinnen von Jerusalem vor uns liegen sahen. —

Die Freude beim Anblick der heiligen Stadt vergleicht Tasso mit dem Jubel des Schiffsvolkes, welches nach stürmischer Fahrt auf unbekannten Gewässern endlich die ersehnte Bucht entdeckt.

„Und einer zeigt dem andern das Geseh'ne,
Vergessen ist Gefahr, die längst gescheh'ne.
Doch folgt dem ersten seligen Entzücken,
Das bei dem Anblick keinem Herzen fehlt,
Zerknirschung nach in wenig Augenblicken. —
Wo Du, o Herr, in Strömen Blut vergossen
Und rings einst hast benetzt das Erdenreich,
Kommt mir bei dem Gedächtniß nicht geflossen
Die Thränenfluth, lebend'gen Quellen gleich?
O Herz von Stein, wirst du nicht jetzt zerrissen?
Weinst jetzt du nicht, wirst ewig weinen müssen.“

Wir gingen zu Fuß durchs Jaffathor und besuchten die Kirche des heiligen Grabes. Darauf nahmen wir Wohnung in der casa nova der Franziscaner.

II.

Lage der heiligen Stadt. — Die Berge Moria und Sion.

Jerusalem liegt fast 2500 Fuß über dem Meere auf dem Ausläufer eines Berges, der auf der einen Seite vom Thale Gehenna, auf der anderen vom Thale Josaphat begrenzt wird. Ueberblickt man vom Oelberge aus die Stadt, so gruppiren sich ihre Hauptpunkte um drei Hügel. Dem Oelberge zunächst liegt der Hügel Moria, der niedrigste; darüber hebt sich bedeutend ein anderer, dessen Höhe links den Berg Sion, dessen Abdachung rechts den Calvarienberg bildet. Die buntgezackte Festungsmauer umschließt in unregelmäßigem Viereck alle drei Theile.

Auf dem Berge Moria steht an der Stelle des jüdischen Tempels die mit dem Halbmond geschmückte Omarmoschee. Von ihren Zugängen hängen schwere Steine herab, Zeichen der Warnung für jeden Nichtmuselmann, welcher durch das Betreten des Heiligthums die Strafe der Steinigung verwirkt. Nichtsdestoweniger waren wir so glücklich, den alten Tempelplatz betreten zu dürfen. Der Einfluß des deutschen Consuls und hundert Francs machten das Unmögliche möglich. Unter Militairbegleitung führte uns ein Derwisch zunächst auf den marmorbedeckten Tempelplatz. Zwischen verwitterten Säulen und Bogen trauern dunkle Cypressen über die gesunkene Herrlichkeit dieser Stätte. In der Mitte der weiten Fläche steht die Moschee selbst. Im halbdunkeln Innern des großartigen achteckigen

Baues umgeben mehrere Reihen von Marmorsäulen einen gewaltigen Felsblock, welcher den Altar Abrahams gebildet haben soll. Unterhalb der Steinmasse bezeichnete der Führer mehrere Höhlen als die Gebetsstätten Abrahams, Davids und Muhammeds. Ein hohlklingender Stein in der Nähe gilt für den Eingang zur Unterwelt, und zwei neben einander stehende Pfeiler dienen den Arabern zur Probe ihrer Auserwählung. Der Führer sagte uns nämlich, daß Denjenigen der Himmel nicht fehlen werde, welche durch diese beiden Säulen hindurchgehen könnten, und es war natürlich, daß er uns sofort den Nachweis seiner eigenen Vorherbestimmung lieferte. Dagegen mußte die Eile auffallen, mit welcher Diejenigen unserer Gesellschaft seinem Beispiele zu folgen sich bemühten, welche in ihre Prädestination nach türkischem Begriff gegründete Zweifel setzten.

Unter dem Tempelplatze liegen düstere Gewölbe. Eine zwanzig bis dreißig Fuß hohe Wand derselben wird von nur vier Quadern gebildet, welche aus dem Schutte des Tempels gerettet und hier später eingefügt sein sollen. Beim Anblicke solcher Steine mußten die Jünger wohl in Erstaunen gerathen.

Die Umgebung des Berges Moria wird von den Türken, deren Jerusalem 6000 zählen soll, bewohnt. Die Juden, 12,000 an der Zahl, bewohnen den zweiten Hügel der heiligen Stadt, ihren alten Berg Sion. Er erhebt sich westlich von Moria, aber die tiefe Schlucht, welche einst beide Hügel schied, ist im Laufe der Zeit mit Schutt und Gestein fast ganz ausgefüllt. Als ich mich allein in das Judenviertel wagte, verirrte ich mich

sofort, wie das auch gar nicht anders möglich ist. Die Straßen sind eng; der Weg führt Stufen hinab und hinauf; ich kam durch finstere Mauergänge, alte Thore und befand mich schließlich auf einem belebten Vorhofe oder Platze, wo sich gar kein Ausweg mehr zeigte. Deshalb trat ich den Rückzug an und rief so lange „Jaffa", bis ein Christ mir winkte, ihm zu folgen, und mich glücklich zum gewünschten Thore geleitete. Das Verirren ist jedoch auch im türkischen Quartier nicht schwer. Nur sind dort die Straßen etwas reinlicher, wenn auch in ihrer Weise noch seltsamer. Mehrere Gassen sind mit Matten aus Stroh überdeckt, um die Sonnengluth abzuwehren; andere sind vollständig überbaut und bilden Hohlgänge, wie die Lauben in Meran oder die Bogen auf dem Principalmarkt in Münster, nur daß sie nicht auf der einen Seite Läden und auf der anderen freien Ausgang, sondern auf beiden Seiten Läden haben, so daß man vollständig von Himmel und Sonne abgesperrt ist. Die Läden selbst sind wieder einzig in ihrer Art: sie sind Werkstatt und Laden zugleich. Mitten zwischen dem Waarenvorrath sitzt der Handwerker bei seiner Arbeit; der Braten wird unmittelbar aus der Pfanne, das Brod frisch aus dem Ofen verkauft. Auf der Straße liegen Türken und rauchen aus langen Pfeifen. Verkäufer tragen große Platten mit Obst auf dem Kopfe. Ein lärmender Maulthiertreiber macht den Wirrwar vollständig.

Auf dem Berge Sion stehen zwei große Synagogen, traurige Schattenbilder des Tempels auf Moria, welchen die Juden für immer verloren haben. Sie haben

ihn verloren, aber nicht vergessen. Noch immer jammern sie draußen an der Klagemauer. „Wegen des Palastes, der wüste liegt, sitzen wir hier und weinen. Wegen des Tempels, der zerstört ist; wegen der Mauern, die zerrissen sind; wegen unserer Majestät, die dahin ist; wegen unserer großen Männer, die darnieder liegen; wegen der kostbaren Steine, die verbrannt sind; wegen der Priester, die gestrauchelt haben; wegen unserer Könige, die Ihn verachtet haben, sitzen wir hier und weinen."

Neben den Juden wohnen auf Sion auch zahlreiche Christen. An den Plätzen, wo die Häuser der Hohenpriester Annas und Kaiphas standen, haben die Armenier zwei reichgeschmückte Kapellen erbaut; eine schöne englische Kirche nimmt die Stelle des herodianischen Palastes ein. Die Mehrzahl der Christen jedoch bewohnt den dritten Haupthügel der heiligen Stadt.

III.

Der Calvarienberg und die via dolorosa.

Den Mittelpunkt des Calvarienberges bildet die Kirche des heiligen Grabes. Ein Kreuz blickt von ihrer Höhe auf Jerusalem herab. „O Kreuz, sei gegrüßt, unsere einzige Hoffnung!"

Der Calvarienberg ist kein freiliegender Hügel, welcher etwa die ganze Gegend ringsumher beherrschte, sondern er bildet nur eine verhältnißmäßig wenig bedeutende Erhebung auf der Nordseite des Berges Sion.

Er wird in der heiligen Schrift auch nicht „Berg“, sondern einfach „Stätte“ genannt. Einst lag diese Stätte außerhalb der Mauern, jetzt ist sie mit in den Stadtbezirk aufgenommen. Die Grabeskirche selbst ist auf drei Seiten von Gassen und Häusern eng eingeschlossen. Nur auf der vierten Seite breitet sich ein regelmäßiger Vorplatz aus, den ein dachloser Glockenthurm überragt. Durch ein schönes Portal tritt man in die weiten Räume, deren vielverzweigter Bau zugleich die Todes- und die Begräbnißstätte des Herrn in sich schließt.

Das heilige Grab steht zur linken Seite des Einganges unter einer herrlichen Kuppel, welche durch eine glasüberdachte Oeffnung reichliches Licht empfängt. Es ist mit Marmor umkleidet und bildet eine kleine Kapelle. Aus der dunklen Vorhalle derselben führt eine niedrige Felsenthür in die von zahlreichen Lampen erhellte Grabeskammer. Der Stein, auf welchem der Leichnam des Herrn geruhet hat, bildet den Altar. Früher hatte ich das heilige Grab nie vom Charsamstag zu trennen vermocht; aber im Grabe zu Jerusalem sind ewige Ostern. Täglich wird die Allelujamesse gefeiert. So liest in Nazareth jeder Priester die Messe der Verkündigung und in Bethlehem die der Christnacht, an den Leidensstätten dagegen tritt er nur im rothen oder violetten Gewande an den Altar.

Kehrt man vom Grabe zum Eingange der Kirche zurück, so gelangt man rechts von diesem auf die Höhe von Golgatha. Etwa fünfzehn Stufen führen in eine Doppelkapelle von je zwei Gewölben, welche nur durch einen steinernen Pfeiler geschieden sind. Das Kapell-

chen rechts ist einfach, die Malereien sind matt. Im Fußboden bezeichnet eine dunkle Marmorplatte den Ort, wo der Herr ans Kreuz geschlagen wurde. Das stille Licht silberner Lampen fällt auf einen katholischen Altar mit einem schönen Bilde der Kreuzigung. Das Kapellchen links ist reich mit Gold überladen, die Farben sind lebhaft; grüne, rothe und blaue Lampen erhellen einen griechischen Altar mit dem Bilde des Gekreuzigten. Unter der Höhlung des Altartisches umfaßt ein silberner Reif den Spalt im Felsen, wo das Kreuz des Erlösers gestanden hat. Wie die Wellen ans Ufer schlagen, so eilen Tag und Nacht die Christen aller Welt zu diesem Altare. Sie beten und weinen; fremde Gestalten sprechen unverständliche Worte; sie wiederholen zahlreiche Segnungen und Verneigungen und küssen den heiligen Boden; die Griechen opfern Gaben und brennende Kerzen; Niemand weiß, woher der Andere kommt und wohin er geht, aber Alle sind einig in der Liebe zu Christus, der hier für Alle gestorben ist.

Der regelmäßige katholische Gottesdienst wird in der Grabeskirche wie in den übrigen Hauptkirchen Palästina's von den Franziscanern wahrgenommen. Sie bringen jeden Morgen auf Golgatha und in der Grabeskapelle das heilige Opfer dar; jeden Nachmittag um vier Uhr besuchen sie alle Kapellen und Altäre des Calvarienberges und danken dem Heilande im Namen der Christenheit für Sein Leiden und Seine Liebe.

Die Kirche des heiligen Grabes ist zugleich der Abschluß des Kreuzweges, während das alte Prä-

torium des Landpflegers den Anfang desselben bildet. Das Haus des Pilatus stand am Abhange des Tempelberges. Auf seinen Trümmern ist das Kloster der Sionsschwestern erbauet, und unter dem Bogen, auf welchem der Herr, den Purpurmantel und die Dornenkrone tragend, zum Volke hinausgeführt wurde, steht der Hochaltar der Klosterkirche. Das Lob Gottes wird hier von zahlreichen armen und verlassenen Kindern verkündet, welche von den Ordensfrauen unterrichtet und erzogen werden. Als wir die Kleinen in ihrer Schule besuchten und mit Bildchen beschenkten, ließ sich ihre Freude kaum zügeln. Zum Dank sangen sie uns ein arabisches Lied vor; ein kleines Mädchen betete das Vaterunser in ihrer Muttersprache. Auch die Kapelle der Geißelung ist in christlichen Händen geblieben; der Vorhof der Dornenkrönung aber bildet bereits einen Theil der großen türkischen Kaserne, die sich in unmittelbarer Nähe ausdehnt, und von welcher aus schmetternde Musik und Soldatenstimmen lärmend herüber dringen.

Zwischen Kaserne und Kloster liegen die beiden ersten Stationen des Kreuzweges. Die Straße senkt sich von dort den Berg Moria hinab, und wo sie eine scharfe Biegung macht, fiel der Heiland zum ersten Mal unter dem Kreuze; am Ausgange einer benachbarten Nebenstraße begegnete Ihm Seine Mutter; wo der Weg am Fuße des Calvarienberges zu steigen beginnt, wurde Simon von Cyrene gezwungen, dem Herrn das Kreuz nachzutragen. Die zwei folgenden Stationen liegen noch innerhalb, die achte und neunte

schon außerhalb der früheren Stadtgrenze; die übrigen werden von der Grabeskirche eingeschlossen. In ihren mittleren Theilen gehört die via dolorosa zu den ruhigsten Straßen der heiligen Stadt. Sie ist nicht ganz so breit wie die Johannisstraße in Osnabrück, und ihre Häuser sind auf der äußeren Seite so fensterarm, daß man sie eher für todte Mauern halten sollte. Jenseits des alten Thores wird der Weg steil und geht theilweise in steinerne Stufen über. Wir haben den Leidensweg wiederholt gebetet, ohne daß Jemand versucht hätte, unsere Andacht zu stören; Jude und Muselmann gingen schweigend vorüber. An den einzelnen Stationen hatte die Kaiserin Helena steinerne Denksäulen errichten lassen; dieselben sind jedoch umgestürzt und liegen zum Theil noch zertrümmert im Schutte.

Städte und Dörfer unsers Vaterlandes haben ihren Kreuzweg; aber weshalb hat man nirgendwo den Leidensweg zu Jerusalem einer solchen Anlage zu Grunde gelegt? Weshalb giebt es nirgendwo einen Dom, der nach dem Plane der Grabeskirche, ein Kirchlein, das nach dem Plane der Kapellen auf Golgatha erbauet wäre?

IV.

Umgebungen Jerusalems. — Der Saal des Abendmahls. — Bethlehem, Bethanien und der Oelberg.

Vier große Thore führen aus den Stadtmauern in die Umgebung Jerusalems.

Nach Süden tritt man durch das Sionsthor auf die Höhe und vor den steilen Abhang des Berges

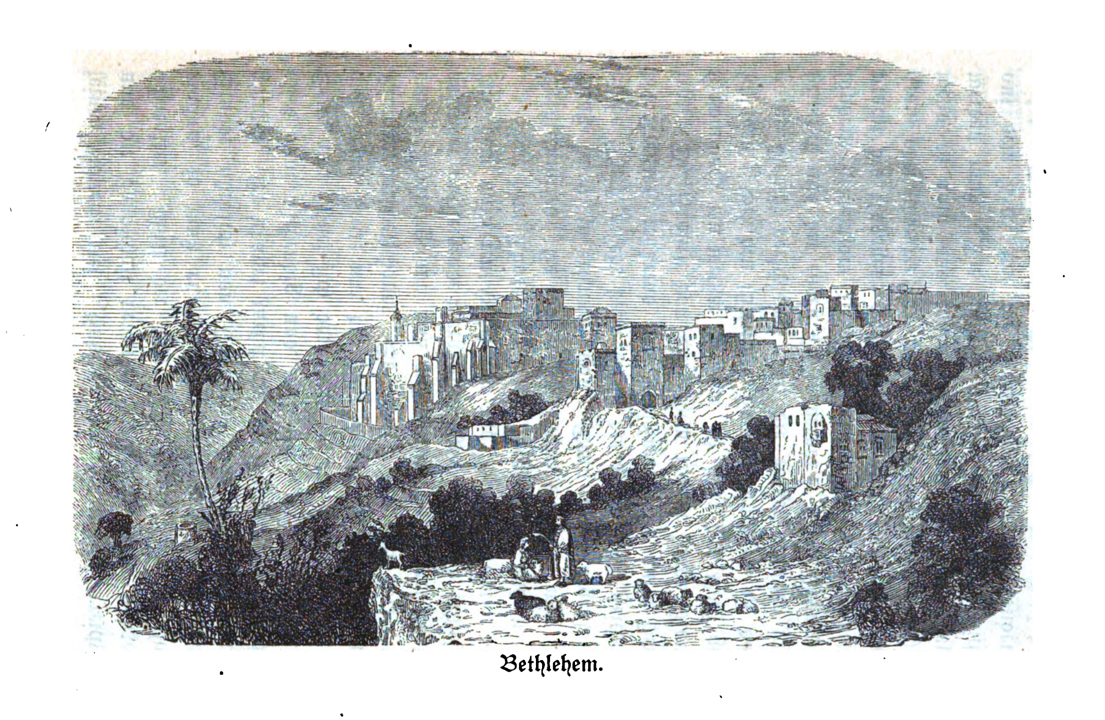
Sion. Einst war diese ganze Gegend mit Häusern bedeckt, jetzt sind fast alle verschwunden. Aber wo der Berg sich zu neigen beginnt, steht altes Gemäuer; ein Thürmchen ragt darüber hin, und in der Mitte tritt man, von schreienden Kindern begleitet, unter die staubbedeckten Gewölbe einer verlassenen oder vielmehr geraubten gothischen Kirche; man hört, entsetzt über die Entweihung des Ortes, daß sie an der heiligen Stelle erbaut ist, wo Christus das Sacrament des Altares einsetzte, und wo das erste christliche Pfingstfest gefeiert wurde.

Das zweite Thor kennen wir schon. Zahlreiche Verkäufer, Fremde und Arme, Schaaren gesattelter Maulthiere und beladener Kameele lassen sogleich vermuthen, daß das Jaffathor alle anderen an Bedeutung übertrifft. Es ist nämlich der Ausgangspunkt nicht nur für den Weg zur Hafenstadt, sondern vor Allem für die heilige Straße, welche nach Bethlehem führt.

Als wir auf der letzteren die Gehennaschlucht durchwandert hatten, zogen wir durch ein enges Hochthal einem Höhenzug entgegen, welcher etwa fünf Viertelstunden von Jerusalem und nicht ganz so weit von Bethlehem entfernt, die natürliche Scheide zwischen dem Gebiete der beiden Städte bildet. Je näher wir der Höhe kamen, desto unruhiger eilten die Gedanken voraus und fragten sich, wie doch wohl Bethlehem aussehen möge. Es war dasselbe Gefühl, welches wir am Weihnachtsabend hatten, wenn die Dämmerung längst angebrochen war, aber noch immer nicht das Glöckchen läuten wollte, welches uns zum Tannenbaume und

seinen Lichtern rief. Endlich war der Gipfel erreicht, und die Landschaft veränderte plötzlich ihren ganzen Charakter. Will der Leser sich diesen Wechsel klar machen, so muß er die Berge besteigen, welche eine Stunde nördlich von Osnabrück das Nettethal umgrenzen. Er schauet zurück auf die Thürme der Stadt: alles bunt, lebendig und malerisch; auf der andern Seite aber öffnet sich der Blick in ein einfaches Thal, aus dessen Mitte nur die stille Kirche des alten Ruller Klosters herüberschauet. So breitete sich auch dort eine dunkle Thalung vor uns aus, welche durch drei übereinander aufsteigende Bergreihen ihren Abschluß erhielt. Auf dem mittleren Höhenzuge lag Bethlehem.

Vor dem Thore der Stadt begegneten uns viele Bethlehemiten. Es waren fast lauter Christen, wie ihr Gruß schon zu erkennen gab. Denn der morgenländische Christ erhebt beim Gruß die Hand zum Zeichen des Kreuzes, während der Muselmann sie auf's Herz legt. Die Frauen von Bethlehem tragen lange, blaue Gewänder; ein weißer Schleier ist über den Kopf geschlagen. Bei den türkischen Frauen hingegen ist das ganze Gesicht verschleiert; nur die Augen leuchten unheimlich aus der engen Hülle hervor. Allen Morgenländern gemeinsam ist die Vorliebe für die Farbenpracht des Anzuges; jedes Kleid ist gut, nur nicht das graue oder schwarze; am besten das gelb-blau-feuerrothe, wenn es auch aus tausend Stückchen zusammengesetzt werden muß. Die Mütter tragen ihre Kinder nicht auf dem Arm, wie die europäischen Frauen, sondern auf der Schulter; die Kleinen umfassen den Kopf der



Bethlehem.

Mutter und blicken dabei mit der größten Ruhe und Sorglosigkeit umher.

Wir gingen in die „Stadt Davids". Auf der entgegengesetzten Seite jedoch verließen wir dieselbe wieder, denn nicht in der Stadt, sondern jenseits derselben liegt das festungsartige Kloster und die große Basilika, welche von der Mutter Constantins mit kaiserlicher Pracht erbaut ist, und deren stolzes Dach an Cedern reicher sein soll, als der ganze Libanon. Weil die Kirche für die 3000 Christen Bethlehems viel zu groß war, ist das Chor durch eine Mauer abgeschlossen. In dem früheren Schiff wird jetzt ein kleiner Markt mit Kripp-chen und Rosenkränzen aus Olivenkernen gehalten. Zur Seite des Chors steigt man auf wenigen Stufen in eine weite Grotte hinab. Unter dem Hauptaltare glänzt im Scheine silberner Lampen ein Stern mit der Umschrift: „Hier ist Jesus Christus von Maria der Jungfrau geboren."

Nachmittags besuchten wir das „Thal der Hirten". Von dort wollte ich zur Casa nova zurückkehren, während die übrige Gesellschaft noch einen Ausflug ins jüdische Gebirge zu machen beabsichtigte. Es stand nämlich jedem Einzelnen frei, ob er sich der Tagesordnung der Gesammtheit anschließen wollte, oder nicht. Ein Knabe aus Bethlehem begleitete mich. Wir mußten schweigend unseres Weges ziehen; denn weder verstand er meine Muttersprache, noch ich die seinige. Mit ängstlicher Hast trieb das Kind den Esel, auf dem ich ritt, zu möglichster Eile an. Als die Dämmerung einbrach, begegneten uns Beduinen und Kameelführer, un-

heimliche Gestalten mit buntgereiften Gewehren und wuchtigen Lanzen. Die Furcht meines kleinen Begleiters war also nicht unbegründet.

Am folgenden Tage gedachte ich die Ostseite der Stadt zu besuchen, fand aber das Stephansthor verschlossen und traf drei Soldaten, welche die verrammelten Pforten bewachten. Wie alle Soldaten im „ottomanischen Reich“, wenigstens in den Theilen desselben, welche wir sahen, waren es schöne kriegerische Gestalten in schmucker und kühner rother Uniform. Der krumme Säbel, den der Wächter gezogen hatte, hielt mich nicht ab, ihn um Auslaß zu ersuchen. Aber meine Bitte fand kein Gehör. Um nicht einen Umweg von mindestens einer halben Stunde machen zu müssen, zeigte ich dem Türken ein Silberstück. Er sah vom Gelde auf seine Kameraden und von diesen auf das Geld. Ich legte noch einen halben Frank bei, und die drei Wächter waren besiegt; rasselnd öffnete sich mir das Thor, und zu spät fiel mir ein, daß Bestechen eigentlich ebenso unehrenhaft sei als Bestechenlassen.

Aus dem Stephansthore trat ich in das weite Todtenfeld des Thales Josaphat mit tausend und aber tausend Grabsteinen. Unter den Nischen, welche in die Felsen gehauen sind, und den Platten, deren Inschrift keine Kunst mehr entziffert, ragt besonders das Grabmal Absaloms hervor. Es ist nämlich mit Schutt übersäet, weil jeder Jude, der des Weges geht, ein Steinchen nach dem Grabe schleudert, um seinem Abscheu vor dem Verächter des vierten Gebotes Ausdruck zu geben. In der Tiefe des Thales führen zwei

Brücken über den Cedron. Als der Erlöser in der Leidensnacht an diesen Bach kam, blieb er stehen, erhob Seine Augen gen Himmel und betete für Seine damaligen Jünger, sowie auch für alle jene, die durch ihr Wort an Ihn glauben würden. Es rieselt jetzt kein Wasser mehr durch das Bett des Baches, dagegen ist dasselbe noch immer reich an frischem Grün und duftigen Kräutern. Jenseits des Cedron liegt am Fuße des Oelberges der Meierhof Gethsemane. Ich besuchte die dunkle Grotte der Todesangst. Etwa einen Steinwurf weit von dieser entfernt umgiebt eine steile Mauer einen Theil des alten Gartens, und ein Franziskanergärtner ist der Wächter von acht uralten Olivenbäumen, deren Stamm zwar zerrissen ist, die aber noch immer Blüthen treiben und Früchte tragen.

Auf einem stillen Wege, welcher vom Garten Gethsemane aus um den Fuß des Oelberges führt, hoffte ich Bethanien zu erreichen. Man braucht nämlich nur erst wenige Tage im heiligen Lande gewesen zu sein, um die Ueberzeugung zu gewinnen, daß Führer und Handbuch hier ganz überflüssig sind. Die Angaben der heiligen Schrift genügen vollständig, um uns recht zu leiten. Diesmal jedoch wäre ich fast an meiner Ueberzeugung irre geworden. Wohl fand ich nach einer Stunde wirklich zwischen blühenden Mandelbäumen ein Dörfchen, aber so unscheinbar war es, so klein, so armselig, daß ich es unmöglich für Bethanien halten konnte. Auf einem der niedrigen Dächer stand ein junger Bursche. Ich winkte ihm, zeigte auf die Ruinen und sagte in fragendem Tone: „Bethanien?“

Sein Gesicht erheiterte sich. Er rief: „Martha, Maria, Lazarus!“ und meine Zweifel waren gehoben. Das Grab des Lazarus wird noch jetzt verehrt; auf einer grünen Fläche jenseits des Dorfes bezeichnet ein Fels die Stelle, wohin Martha dem Herrn entgegen eilte.

Von Bethanien führt ein zweiter Weg nach Jerusalem zurück, welcher jenseits der Stelle des spurlos verschwundenen Fleckens Bethsage den Gipfel des Oelberges erreicht. Oben auf dem schönsten Berge der Erde stand vor Zeiten eine christliche Himmelfahrtskirche. Jetzt aber sind die Trümmer derselben zu einer türkischen Moschee umgewandelt. Im Boden, den der unbedeutende sechseckige Bau überdeckt, sieht man noch die Spur des Fußes, welche der Herr dem Felsen eindrückte, als Er, Seine Apostel segnend, zum Vater zurückkehrte. Nur einmal im Jahre dürfen die Christen hier ihren Gottesdienst feiern; am Tage vor Christi Himmelfahrt ist ihnen gestattet, das heilige Opfer auf der Höhe darzubringen. Lange stand ich auf der Spitze des Minarets, welches die Moschee überragt, und schaute auf die Stadt hinab, bei deren Anblick der Herr einst Thränen vergossen hatte. Der Himmel ist hier oben schöner, die Erde dem Himmel näher. Der Blick auf die gewaltigen Festungsthürme Sions, auf den weiten Tempelplatz und die schimmernden Kuppeln der Grabeskirche ist von unbeschreiblicher Herrlichkeit. Und auf der andern Seite erblickt man tief unten den dunkeln Spiegel des todten Meeres, das weite Jordanthal von Jericho und das Gebirge jenseits des Flusses, welches einförmig wie eine Mauer emporstarrt.

V.

Von Jerusalem nach Nazareth.

Aus dem vierten Thore der Stadt führt der Weg nach dem Norden. Wir hatten von der Grabeskirche Abschied genommen und eine halbe Stunde vor dem Damaskusthore sahen wir Jerusalem zum letzten Male. Die Reise der nächsten Tage führte uns mitten durch Judäa, Samaria und Galiläa. Aber wer könnte ohne tiefste Trauer, ohne Erinnerung an die Weissagungen des Herrn jene Gegenden sehen, die doch einst von Milch und Honig flossen! Thäler ohne Quell, Berge ohne Wald, zerklüftete Abhänge und mannigfaltig gestaltete Höhlen, Felder mit Steinen übersäet, Ruinen überall zwischen den Wohnstätten der jetzigen Bevölkerung. Wo aber noch eine Spur von Leben sichtbar wird, erinnert Alles an die Zeit des Herrn. Wir trafen Feigenanpflanzungen und Oelbäume; hier und da zeigte sich eine verkümmerte Rebe; Disteln und Dornen bedecken weite Flächen; Sperlinge, von denen früher zwei um einen Heller feil waren, flogen noch immer zahlreich über den Weg.

Ein christlicher Dragoman führte unsern Zug. Er sprach etwas italienisch, wie denn überhaupt das italienische Element im Orient vorherrscht, auch im Vergleich zum französischen, während von deutscher Sitte und Sprache nur wenige Merkmale zu finden sind. Außerdem begleiteten uns mehrere Maulthiertreiber. Es waren muthige oder doch muthwillige Araber. Bald sangen sie wilde Lieder, und kurz nachher schliefen sie

auf ihren Eseln; bald jagten sie flüchtig ohne Zügel und Bügel über Stock und Stein; am liebsten jedoch suchten sie kleine Gaben von uns zu erhaschen. Schon früher hatten wir beobachten können, wie groß der Hang der Orientalen zum Betteln ist. Freilich trifft man auch viel Unglückliche, welche das Mitleid im reichsten Maaße verdienen. Vor den Stadtthoren lagen zerlumpt und verlassen zahlreiche Aussätzige, die mit kläglichem Geheul ihre zerfressenen Glieder ausstreckten. Unsere Führer hingegen litten nicht den geringsten Mangel, und doch trieben sie die Bettelei ganz geschäftsmäßig. Namentlich mußte ihnen selbst die geringfügigste Dienstleistung vergütet werden. Fragte man bei einem Scheidewege: „Rechts oder links?“, so zeigten die Eseltreiber nach der betreffenden Richtung, aber nur gegen Bezahlung; sie reichten den entfallenen Zügel zurück, aber nur gegen Bezahlung. Pflückte Jemand eine Blume am Wege, so eilten sie rasch herbei, pflückten dieselben Blumen und forderten dafür Bezahlung!

In dieser ungewöhnlichen Gesellschaft hatten wir eine halbe Tagereise zurückgelegt, als wir in einem trümmerumgebenen Thale ein Lager von acht Zelten erblickten, zwischen denen zwanzig bis dreißig Pferde und Esel weideten. Ich hielt die Gruppe für eine fremde Caravane; es war jedoch nur ein Theil unserer eigenen. Etwa zwölf braune Burschen waren vorausgezogen, damit bei unserer Ankunft das Lager aufgeschlagen und ein Mahl bereitet wäre. Der Speisemeister bot uns Olivensuppe, Geflügel, Blumenkohl, Eier, Mandeln und Orangen, gemischten Cyperwein,

gutes Brot und eine kleine Tasse schwarzen Kaffee. Nach der Mahlzeit wurden wir in die einzelnen Zelte vertheilt. Sie waren höchst einfach eingerichtet. Von der Spitze eines zehn Fuß hohen Baumstammes war ein buntes Tuch kreisförmig ausgespannt und mit starken Klammern im Boden befestigt. So erinnerte uns das einfache Lager an die Zeit des Patriarchen Jakob, welcher an derselben Stelle auf einem Steine geruht hatte; wir befanden uns nämlich auf dem Felde und unter den Ruinen von Bethel.

Als die Sterne auf dieses Feld und auf diese Ruinen herabsahen, erzählten sie mir, das „heilige" Land wäre zugleich auch das „gelobte" Land; sie erzählten mir, in diesem Lande läge noch das Grab der Rahel; man fände noch das Feld, wo Joseph die Heerden gehütet, die Gegend, wo Ruth Aehren gesammelt, den Bach, aus welchem David die Steine für seine Schleuder gesucht; auf einem Hügel, rings von anderen Hügeln umgeben, zeigte man noch Silo, die Stadt des kleinen Samuel; sie erzählten vom Schauplatze der Kriege Josuas und Sauls, von dem Berge des Elias und den Königsstädten in Israel, und sagten mir, all' diese Plätze hätte ich in den letzten Tagen gesehen, oder sollte sie bald sehen, und auf den Trümmern von Bethel kam es mir zum Bewußtsein, daß auch das Land der alttestamentlichen Geschichte noch immer auf Erden zu finden ist.

Am Abend des zweiten Tages langten wir, von einem zehnstündigen Ritte ermüdet, am Jakobsbrunnen an. Das Wasser sprudelte noch in seiner

Tiefe, während das obere Gemäuer zusammengestürzt ist. Der Brunnen liegt am Ausgange eines langgestreckten aber sehr engen Thales, welches von den Bergen Garizim und Hebal gebildet wird. Schroff steigt hier der Berg des Fluches, dort der Berg des Segens himmelan, ähnlich den steilen Alpenwänden bei Trient und Roveredo. Von dem Tempel auf der südlichen Höhe aber kann man keine Spur mehr entdecken; die Stunde ist gekommen, wo die wahren Verehrer Gottes „weder auf diesem Berge noch in Jerusalem,“ sondern im Geiste und in der Wahrheit anbeten. Inmitten der wasserreichen Thalschlucht liegt zwischen immer grünenden Gärten das alte Sichem, die zweitgrößte Stadt Palästinas. Als wir vor dem westlichen Thore derselben unsere Zelte bezogen hatten, kamen die kleinen Samaritaner schaarenweise herbei, lagerten am Boden und schauten uns zu. So hatten wir es auch als Kinder gemacht, wenn Zigeuner in unser Dorf kamen, und die Hunde bei den gelben Wagen bellten, und aus den eisernen Röhren der Rauch aufstieg. Während der Nacht hielten türkische Soldaten vor unsern Zelten Wache und feuerten auch einzelne Flintenschüsse ab; die Gegend von Samaria ist nämlich verrufen und gilt für die unsicherste des ganzen Weges.

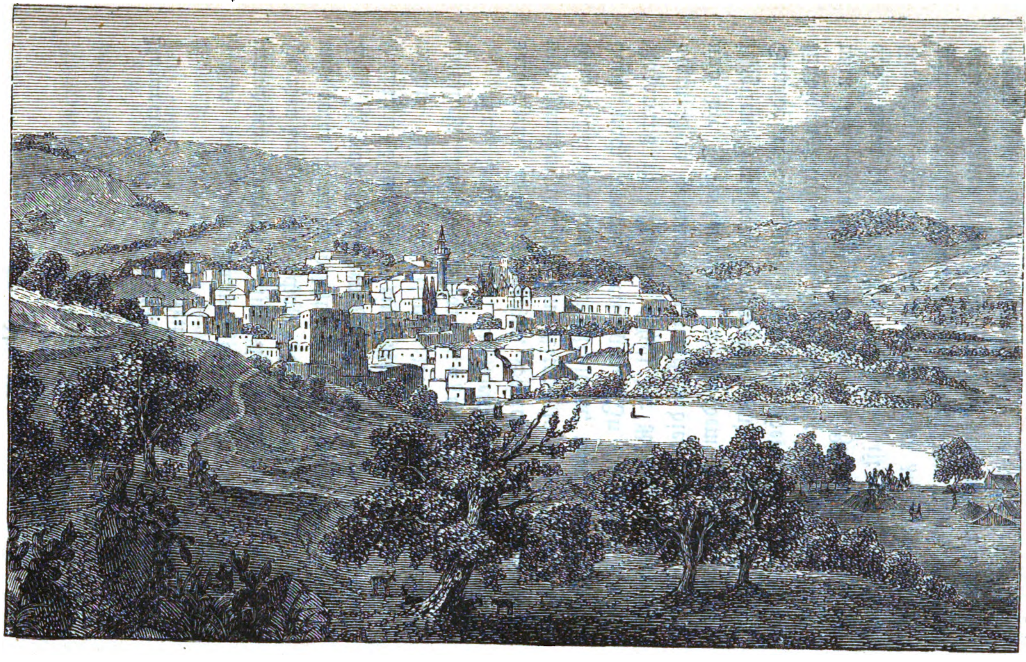
Es stieß uns jedoch kein Unfall zu, und nach einer weiteren Tagereise erreichten wir glücklich die Grenze von Galiläa und die weite Ebene Esdrelon.

VI.

Nazareth und das galiläische Meer. — Abschied vom heiligen Lande.

Am nördlichen Saume der Ebene zieht sich eine freundliche Hügelkette hin. An den Abhängen weideten Heerden langohriger Schafe. Glöckchen läuteten. Weiße und rothe Blumen blühten zwischen dem Gestein. Der Weg schleicht durch den Fels bergan, bis sich ein stilles Hochthal öffnet, wie eine Kirche vom Himmel überwölbt. An dem Hügelzuge, welcher das Thal jenseits abschließt, liegt der Altar: Nazareth.

Das heilige Haus, in welchem der Herr Sein verborgenes Leben zubrachte, Seinen Eltern unterthan, und zunehmend, wie an Alter, so an Weisheit und Gnade bei Gott und den Menschen, wurde von Engelshand nach Loreto übertragen. In vielen Gebäuden Nazareths ist aber ein Theil der Räume in den steinigen Berg gehauen, an welchen die Stadt sich lehnt, und die Felsenkammern, welche dem Hause der allerseligsten Jungfrau angehörten, sind bis zur heutigen Stunde erhalten und bilden das Heiligthum der Verkündigungskirche. Bei ihrem Betreten ist es, als wenn man die Stimme Gottes hörte: „Ziehe deine Schuhe aus, denn der Ort, wo du stehst, ist heilig.“ Dem Eingange der Kirche gegenüber führen zu beiden Seiten reichgeschmückte Treppen zum Hochaltar empor, mitten zwischen ihnen aber steigt man auf mehreren Stufen zu einem tiefgelegenen Altare hinab, wo silberne Lampen



Nazareth.

brennen, wie in Bethlehem und auf Golgatha. Ihr Licht fällt auf die Inschrift des Altars: Das Wort ist hier Fleisch geworden.

Als ich draußen die Kinder von Nazareth spielen sah, fragte ich mich, wie wohl das Jesuskind möge ausgesehen haben. Später machten wir einmal Rast in einer andern Stadt Galiläas. In einem zerfallenen Hause wurde das Frühstück bereitet. Unterdeß hielten, wie gewöhnlich, die Kinder des Ortes unsere Pferde. Als wir wieder aufbrachen, sah ich ein wunderschönes Kind, welches mein großes Thier beim Zügel hielt. Es trug ein langes buntes Röckchen und schaute mit großen Augen umher, wer denn wohl „sein“ Pferd besteigen wolle. Schüchtern reichte es mir den Zaum. Ich gab ihm ein Silberstück. Ein glücklicheres Auge sah ich nie. Das Kind blickte auf seinen Schatz und schloß eilig das Händchen; dann ließ es auch die andern Kinder hineinblicken, schloß aber gleich wieder das Händchen, und so sah ich's noch, als wir schon weit fortgeritten waren. Ich dachte an das Jesuskind.

Von der Verkündigungskirche klingt jetzt eine deutsche Glocke über das Land, welche dem Kloster von München aus übersandt ist. Sie verkündet den „Engel des Herrn“ dort, wo der Engel des Herrn Maria wirklich die Botschaft brachte, und wenn sie geläutet wird, stimmen alle Glocken der Erde in ihre Klänge ein und sagen es dem fernsten Dorfe und der letzten Insel, daß der Herr „unter uns gewohnt hat“.

Von dem Berge von Nazareth schaut man auf Galiläa wie auf eine Landkarte hinab; Naim und

Cana liegen in unmittelbarer Nähe; darüber hinaus reicht das Auge vom Carmel bis zu den schneebedeckten Spitzen des großen Hermon und vom mittelländischen Meere bis zu dem fernen Gebirgszuge von Peräa; welcher auch hier wieder einförmig wie eine Mauer emporstarrt.

Nach einem Ruhetage in Nazareth besuchten wir den Tabor und stiegen von dort hinab ins Thal des Jordan. Wo der Fluß — etwa in halber Breite der Ems bei Heede — aus dem galiläischen Meere tritt, bespült er die zerbrochenen Pfeiler einer Römerbrücke. Die Schatten der Dämmerung spielten schon in den Ruinen der Städte, welche einst das Ufer des Sees umkränzten. Tiberias soll gegenwärtig nur noch zweitausend Einwohner zählen; an der Stelle Bethsaidas fanden wir zwanzig arme Hütten; Caphernaum aber, „die Stadt des Herrn", wurde in ein Trümmerfeld verwandelt, wo kein Stein auf dem andern geblieben ist.

Während die Araber bei den Zelten Fische zubereiteten, nahm uns das einzige Schifflein von Tiberias auf, und wir fuhren auf die Höhe. Die stundenweite Fläche war so still wie damals, als der Herr den Winden und Wellen geboten hatte. Und dort lagen noch einmal in ihrem überirdischen Lichte die gesegneten Gestade vor uns, wo Sein göttlicher Fuß einst wandelte. Vom Schifflein aus sahen wir hinüber zu den Höhen, wo Er Sein Volk gelehrt und zu den Städten, wo Arme und Kranke ihre Zuflucht zu Ihm genommen. An diesen Ufern hatte er Seine Jünger zur Nachfolge gerufen, und Zöllner und Sünder, welche hier zu des

Erlösers Füßen niederfielen, waren nicht von Ihm verstoßen. Wohl müssen hier die Wasser noch immer anders rauschen, die Blumen noch immer anders blühen, als auf der übrigen Erde.

Ueber Nazareth zurück erreichten wir das Vorgebirge Carmel, und dort, im Anblick des Libanon und Antilibanon, auf drei Seiten vom Meere umgeben, erwarteten wir das Schiff, welches uns heimwärts tragen sollte. Zur festgesetzten Stunde schifften wir uns ein; am andern Morgen sahen wir Joppe wieder. Bis zum Abend lag das Schiff dort vor Anker. Die See ging hoch. Wind und Regen rauschten. Ich ging aufs Verdeck. Wieder kam ich zu spät. Die Anker waren gelichtet ohne daß ich's gemerkt hatte; unaufhaltsam steuerte das Schiff durch die Fluthen; die Küste des heiligen Landes war längst entschwunden.

Die täglichen Gebete

bei der Procession in der Grabeskirche.

Die Franziskaner feiern, wie schon oben gesagt ist, jeden Nachmittag um vier Uhr in der Grabeskirche eine Procession, an welche sich die Pilger, brennende Kerzen und Büchlein mit den üblichen Gesängen und Gebeten tragend, anzuschließen pflegen. Während unsers Aufenthaltes in Jerusalem versäumten wir es nie, an dieser Feier Theil zu nehmen. Um uns den Weg der Processionen klar zu machen und damit das Bild der heiligsten aller Stätten Palästinas zu vervollständigen, wollen wir die Kirche des heiligen Grabes mit dem Dome zu Osnabrück vergleichen*). Wir haben uns dann zunächst nur das Schiff des Domes als die hohe Kuppel zu denken, unter deren Mitte das heilige Grab steht.

Den Ausgangs- und Schlußpunkt unsers Weges bildet die Marienkapelle, wo der Herr nach der Auf-

*) Der Bericht von Alban Stolz, welcher in ähnlicher Weise den Vergleich mit dem Freiburger Münster durchgeführt hat, ist unserer Darstellung zu Grunde gelegt.

erstehung Seiner gebenedeieten Mutter erschien. Dieselbe liegt nördlich von der Hauptkirche, würde also genau unserer Gymnasialkirche entsprechen, wenn diese mit dem Dome unter einem Dache läge. Auf dem Altare der Kapelle wird das heiligste Sakrament aufbewahrt. Der Priester incensirt den Altar unter den uns wohlbekannten Gebeten.

Ant. O heiliges Gastmahl, in welchem Christus genossen, das Andenken an Sein Leiden erneuert, die Seele mit Gnade erfüllt und uns das Unterpfand der künftigen Herrlichkeit gegeben wird.

V. Brod vom Himmel hast Du ihnen gegeben, Alleluja!

R. Das alle Süßigkeit in sich begreift, Alleluja!

Gebet. O Gott, der Du uns im wunderbaren Sakramente das Andenken Deines Leidens hinterlassen hast; verleihe uns, wir bitten Dich, die heiligen Geheimnisse Deines Leibes und Blutes so zu verehren, daß wir die Frucht Deiner Erlösung immerdar in uns empfinden mögen, der Du lebst und regierst in Ewigkeit. Amen.

Am Ausgange der Kapelle wird in einer vergitterten Nische ein Stück der Geißelungssäule verehrt. Darum heißt es auch im ersten Hymnus:

Den Kreuzstamm, Deines Sieg's Beweis,
Hier Mund und Herz und Zunge preis',
Und Christi Weg und Christi Spur
Folg' nun das Herz mit Trauer nur!

Der ausgelöscht aus bloßer Huld
Mit Seinem Blute Adams Schuld,
Der uns're Schmerzen auf sich nahm,
Gegeißelt ward an diesem Stamm,

So daß am heil'gen Leibe wund
Von Schlägen, nimmer blieb gesund
Nur eine Stell' vom Geißelhieb,
Der tödtlich tiefe Furchen trieb.

Vom Schmerz, zu groß, zu fürchterlich,
Der Glieder Fügung löset sich,
Und in der Brust Sein Herz zergeht,
Wie Wachs, das an der Sonne steht.

Er gibt Sich den Verfolgern hin,
Auf daß sie schrecklich geißeln Ihn,
Führt, mildernd so des Vaters Zorn,
Die Seinen hin zum Lebensborn.

Ant. Pilatus ließ Jesum ergreifen und geißeln und übergab Ihn ihnen zur Kreuzigung.

V. Gegeißelt bin ich den ganzen Tag,

R. Und den Morgen währte meine Peinigung.

Gebet. O Herr, schaue, wir bitten Dich, herab auf Deine Kirche, die Du mit Deinem kostbaren Blute erlöset hast, damit sie mehr und mehr bereichert die ewigen Belohnungen erlangen möge, der Du lebst und regierst in Ewigkeit. Amen.

Der Weg, welchen wir jetzt einschlagen, entspricht der Richtung von der kleinen Kirche zu den Beicht-

stühlen des Osnabrücker Domes. Wir treten nämlich, in den Chorumgang der Grabeskirche und besuchen einen Kranz von fünf Kapellen, welche den östlichen Abschluß des Chores bilden. Der Priester betet:

1.

In der Kapelle, wo der Herr vor der Kreuzigung gefangen gehalten wurde:

Ant: Ich habe dich aus der Gefangenschaft Aegyptens geführt und den Pharao ins Rothe Meer versenkt, und du hast Mich diesem dunkeln Gefängnisse überliefert.

V. Du hast, o Herr, meine Fesseln gesprengt.

R. Ich werde Dir ein Lobesopfer darbringen.

Gebet. Löse, o Herr, wir bitten Dich, die Bande unserer Sünden, auf daß wir, befreiet aus dem Gefängnisse unsers Leibes, das Licht der ewigen Herrlichkeit zu sehen verdienen durch Jesum Christum unsern Herrn. Amen.

2.

In der Kapelle der Kleidervertheilung:

Ant. Nachdem nun die Soldaten Jesum gekreuzigt hatten, nahmen sie Seine Kleider und theilten sie hier in vier Theile, für jeden Soldaten einen Theil, und die Tunica.

V. Sie haben hier unter sich meine Kleider getheilt,

R. Und über mein Obergewand warfen sie das Loos.

Gebet. Gott, der Du durch Deinen eingeborenen Sohn der wankenden Welt die Mittel des Heiles ge-

bracht hast, verleihe uns, daß wir von Fehlern ausgezogen und mit Tugenden geschmückt vor dem Richterstuhle Deiner Majestät in weißem Gewande erscheinen zu dürfen verdienen. Durch ebendenselben Jesum Christum unsern Herrn. Amen.

3.

In der unterirdischen Kapelle der Kreuzerfindung:

Treues Kreuz, du Baum, an Würde
Einzig, edel, ausgesucht,
Nie ein Wald trägt solche Zierde,
Trägt solch' Blüthe, Laub und Frucht!
Süßes Holz, du trägst mit Würde
Süße Nägel, süße Wucht!

Neige, hoher Stamm, die Zweige,
Spanne deine Fasern ab,
Nicht so straffe Härte zeige,
Wie Natur dir selbe gab;
Nach des Königs Gliedern beuge
Gleich dich einem linden Stab.

Du allein warst werth erschauet,
Daß du trugst das Heil der Welt,
Hast den Hafen ihr gebauet,
Eh' der Schiffbruch sie zerschellt.
Heilig Blut hat dich bethauet,
Das des Lammes Leib entquellt.

Einz'ge Hoffnung, sei gegrüßet,
Kreuz, das Helena h i e r fand;
Nur durch dich uns Gnade sprießet,

Führ' uns Irre an der Hand;
Schenk' Verzeihung dem, der büßet,
Hoffnung, Treu' und frommen Stand.

Lob sei Gott auf höchstem Throne,
Ruhm und Ehr' und Preis geweiht,
Preis dem Vater, Preis dem Sohne,
Preis dem Geist der Heiligkeit,
Der an Lob und Macht am Throne
Beiden gleich in Ewigkeit. Amen.

Ant. O gepriesenes Kreuz, das du allein würdig warest, den König und Herrn des Himmels zu tragen. Alleluja!

V. Dieses Zeichen des Kreuzes wird am Himmel erscheinen,

R. Wenn der Herr wird kommen zu richten.

Gebet. O Gott, der Du hier bei der ruhmwürdigen Auffindung des heilbringenden Kreuzes die Wunder Deines Leidens wieder in Erinnerung gebracht hast, gestatte, daß wir um den Preis des Lebensholzes Anspruch auf das ewige Leben erlangen. Der Du lebst und regierst in Ewigkeit. Amen.

4.

In der Helenakapelle:

Ant. Helena, Constantins Mutter, kam nach Jerusalem, um das Kreuz des Herrn zu finden.

V. Bitte für uns, o heilige Helena,

R. Auf daß wir würdig werden der Verheißungen Christi.

Gebet. Erhöre, wir flehen, o Herr, die Bitten Deiner Angehörigen, auf daß dieselben, wie sie sich allenthalben erfreuen an dem Eifer der heiligen Helena, welche beglückt hier das ersehnte Holz des heiligen Kreuzes fand, durch deren Verdienste und Fürbitten verdienen, auch in der himmlischen Herrlichkeit sich ewig zu erfreuen. Durch Jesum Christum unsern Herrn. Amen.

5.

In der Kapelle der Verspottung,

wo ein Stein aufbewahrt wird, auf welchem der Herr bei der Dornenkrönung saß.

Ant. Ich habe dir gegeben den Königsscepter, und du hast aufgedrückt Meinem Haupte die Dornenkrone.

V. Sie flochten eine Dornenkrone

R. Und setzten sie auf Sein Haupt.

Gebet. O Gott, der Du in der Demuth Deines Sohnes die darniederliegende Welt wieder aufgerichtet hast, verleihe gnädig, daß wir die Krone des Stolzes ablegen und dagegen die unverwelkliche Krone der ewigen Herrlichkeit erlangen. Durch ebendenselben Jesum Christum unsern Herrn. Amen.

Im Chorumgange uns westwärts wendend, erreichen wir in der Richtung der Sakristei des Domes zu Osnabrück den Calvarienberg. Während die Procession die Höhe desselben ersteigt, wird das „Vexilla regis prodeunt" recitirt.

Des Königs Fahnen leuchten vor,
Das heil'ge Kreuz strahlt hehr empor,

Woran den Tod das Leben starb,
Und Leben durch den Tod erwarb.

Verwundet von dem Lanzenstich
Weit öffnete die Seite sich;
Zu waschen uns von Frevelmuth,
Entquoll gleich Wasser ihr und Blut.

Erfüllet ist, was David sang,
Da er geweissagt hat schon lang,
Daß Gott vom Holz als treuer Hirt
Die Völker all' regieren wird.

O Baum, so glanzvoll und beglückt,
Da dich des Königs Purpur schmückt!
Du warst erwählt, an würd'gem Stamm
Zu tragen hier das heil'ge Lamm.

Heil dir, an dem das Lösegeld
Gehangen hat für alle Welt,
Der wägend Jesu Leichnam trug,
Da Er die Macht der Hölle schlug.

Kreuz, einz'ge Hoffnung, sei gegrüßt,
Woran der Heiland hier gebüßt;
Vermehr' der Frommen Frömmigkeit,
Den Sündern schenk' Barmherzigkeit.

O Gott, Dich preise jeder Geist,
Hochseligste Dreieinigkeit;
Die durch des Kreuzes Sieg Du weihst,
Beschütze bis in Ewigkeit. Amen.

Antiphon am Altare der Kreuzannagelung: Sie ergriffen aber Jesus und führten Ihn hin-



Jerusalem.

aus. Auf Sich ladend das Kreuz wanderte Er an diesen Ort, welcher Calvaria, hebräisch aber Golgatha genannt wird, woselbst sie Ihn kreuzigten.

V. Sie haben hier meine Hände und Füße durchbohrt,

R. Und alle meine Gebeine gezählt.

Gebet. O Herr Jesus Christus, Sohn des lebendigen Gottes, der Du um die sechste Stunde zur Erlösung der Welt zum Kreuzesstamm auf diesem Calvarienberge gestiegen bist und Dein kostbares Blut da vergossen hast zur Vergebung unserer Sünden, wir bitten Dich demüthig, Du wollest uns gestatten, daß wir nach unserem Tode freudig eintreten dürfen durch die Pforte des Paradieses. Der Du lebst und regierst von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

Dreißig Jahre sind geschieden,
Voll Sein Maß von Lebenszeit,
Und mit Willen Sich hienieden
Gottes Sohn dem Leiden weiht, —
Hängt am Kreuz, zum Tod beschieden,
Ganz zum Opfer uns bereit.

Essig, Galle, Speichel sehet,
Nägel, Rohr, und wie vom Stoß
Offen Seine Seite stehet,
Blut und Wasser daraus floß, —
Erd', Meer, Stern' und Alles gehet
Aus dem Bade sündenlos.

Ach, der Heiland hängt am Kreuze!
Wie die Glieder blutbethaut
Ihm dies Marterkreuz zerreiße,
Seine heil'ge Mutter schaut. —
Drum ein selig End' erweise,
Vater, uns, wir bitten laut. Amen.

Antiphon am Altare der Kreuzigung: Es war aber ungefähr die sechste Stunde, und es entstand Finsterniß auf der ganzen Erde bis zur neunten Stunde, und die Sonne ward verdunkelt, und der Vorhang des Tempels riß mitten entzwei, und mit lauter Stimme rief Jesus: Vater, in Deine Hände empfehle ich meinen Geist; und als Er dies gesagt hatte, gab Er hier Seinen Geist auf.

V. Wir beten Dich an, Christus, und preisen Dich,

R. Denn durch Dein heiliges Kreuz hast Du die Welt erlöset.

Gebet. Wir bitten Dich, o Herr, siehe auf dieses Dein Volk herab, für welches unser Herr Jesus Christus den Händen Seiner Feinde sich zu übergeben und an dieser Stätte die Qual der Kreuzigung zu erdulden kein Bedenken trug. Der mit Dir lebt und regiert von Ewigkeit zu Ewigkeit. Amen.

Bei der Rückkehr vom Calvarienberge wird am Fuße desselben der Stein der Salbung besucht.

Ant. Joseph und Nikodemus nahmen Jesu Leib und umgaben ihn hier mit Leintüchern und Specereien, wie zu begraben bei den Juden Sitte war.

V. Ausgegossenes Oel ist Dein Name;

R. Daher haben Dich die Jungfrauen geliebt.

Gebet. Herr Jesus Christus, der Du willfährig dem frommen Wunsche der Gläubigen, damit selbe als wahren Gott, König und Priester Dich ehrten, Dich von eben diesen Gläubigen hier an Deinem heiligsten Leibe hast salben lassen; verleihe, daß unsere Herzen durch die Salbung Deiner Gnade vor jeder Ansteckung der Sünde bewahrt werden mögen. Der Du lebst und regierst in Ewigkeit. Amen.

Der Weg zum heiligen Grabe, welchen die Procession jetzt einschlägt, ist uns schon bekannt. Wir würden in unserm Dome an der Sakramentskapelle vorüber in die Mitte des Hauptschiffes gehen. Der celebrirende Priester tritt mit dem Rauchfaß in das heilige Grab, während die Christen draußen den Auferstehungshymnus singen.

Das Morgenroth den Himmel malt,
Der feierlich in Liedern hallt;
Hoch auf die Welt im Jubel wallt,
Die Höll' nur dumpf in Seufzern schallt.

Der starke König hat gesiegt,
Des Todes Macht gebrochen liegt;
Die Unterwelt betrat Sein Fuß,
Er lös't, was dort erleidet Buß'.

Den, eingesenkt in Grabesnacht,
Ein Fels verschloß und Kriegermacht,
Steigt mit Triumph und Heldenpracht
Als Sieger aus des Grabes Schacht.

Nun sind zu Ende Thrän' und Trau'r
Und aller düstre Todesschau'r;
Der Heiland lebt, der Herr erstand,
Ein Engel ruft's im Lichtgewand.

Dich, Schöpfer Aller, bitten wir
An Deinem heil'gen Grabe hier,
Vor bösem Tode und Gefahr
Dein Volk beschütze und bewahr'.

Gepriesen sei'st, Herr Jesu Christ,
Der Du vom Tod erstanden bist,
Gelobt in der Dreieinigkeit
Von nun an bis in Ewigkeit.

Ant. Ein Engel sprach hier zu den Frauen: Fürchtet euch nicht; ihr suchet Jesum von Nazareth, den Gekreuzigten; Er ist auferstanden und nicht hier; sehet den Ort, wo sie Ihn hingelegt. Alleluja!

V. Der Herr ist auferstanden von diesem Grabe, Alleluja!

R. Der für uns am Kreuze gehangen, Alleluja!

Gebet. O Gott, der Du hier durch die glorreiche Auferstehung Deines eingeborenen Sohnes der Welt die Mittel des Heiles

verschafft, den Tod besiegt und den Eingang in die Ewigkeit offen gestellt hast, unterstütze uns in der Vollbringung unserer Wünsche, die Du zuvorkommend uns eingegeben hast. Durch ebendenselben Jesum Christum unsern Herrn. Amen.

Vom heiligen Grabe aus kehrt die Procession zu ihrem Ausgangspunkte zurück, verrichtet aber erst eine kurze Andacht an der Stelle, wo der Herr der Magdalena erschien.

Ant. Früh am ersten Wochentage erstand Jesus und erschien hier Maria Magdalena, aus der er sieben Teufel ausgetrieben hatte.

V. Maria, berühre Mich nicht,

R. Ich bin noch nicht aufgestiegen zum Vater.

Gebet. O Gott, der Du auf die Bitten der heiligen Magdalena nicht nur ihren schon vier Tage todten Bruder wieder zum Leben erweckt, sondern auch nach Deiner Auferstehung als den Herrn Dich hier ihr lebend gezeigt hast, laß, wir bitten Dich, durch ihre Fürbitte eben diese Heilige uns beistehen. Der Du lebst und regierst in Ewigkeit. Amen.

In der Marienkapelle wird die lauretanische Litanei gesungen, wobei die Bitte eingeschaltet ist: Regina navigantium, ora pro nobis! Du Königin der zur See Fahrenden, bitte für uns! Den Schluß der Andacht

bilden die Orationen vom heiligen Geiste, von den heiligen Engeln, für den Papst, die Könige und die Eintracht der christlichen Fürsten, sowie die nachstehenden Gebete.

Für die Befreiung des heiligen Landes. Gott, der Du Alles nach Deiner wunderbaren Fürsehung ordnest, wir flehen Dich demüthig an, daß Du dieses Land, welches Dein eingeborener Sohn mit Seinem eigenen Blute geheiligt hat, allen Feindeshänden entreißen und in der christlichen Religion Deinem Namen dienen lassen wollest.

Für die Ordensbruderschaft des heiligen Landes. Beschütze, o Herr, wir bitten, auf die Fürbitte der seligen immerwährenden Jungfrau Maria diesen Orden vor aller Widerwärtigkeit, und schirme ihn, da er Dir von ganzem Herzen zugehörig ist, gnädig und mildreich vor der List der Feinde.

Für die zur See Fahrenden. Gott der Du unsere Väter durch das Rothe Meer gebracht und sie durch das überaus große Wasser geführt hast, während sie das Lob Deines Namens sangen, wir bitten Dich demüthig, daß Du von Deinen Dienern zu Schiffe die Widerwärtigkeiten entfernen, sie bei ruhigem Laufe beschirmen und nach dem erwünschten Hafen führen wollest.

Für die Pilger. O Herr, wir bitten, sei bei unserm Flehen und leite den Weg Deiner Diener im Gedeihen Deines Heils, damit sie in den Wechselfällen dieses Weges und Lebens fortwährend durch Deine Hülfe behütet seien.

Allgemeines Schlußgebet. Herr Jesus Chri-

stus, Spender der Gnade und Liebhaber der Barmherzigkeit, der Du uns beten gelehrt hast; zu Dir rufen wir nun, erhöre uns, und auf die Fürbitte der glorreichen Jungfrau Maria, Deiner Mutter, und zugleich der heiligen Apostel Petrus und Paulus und des heiligen Franziskus und aller Heiligen, behüte den Cardinal, den Beschützer unsers seraphischen Ordens, den Patriarchen der Kirche zu Jerusalem, alle Prälaten und Fürsten, unsern Ordensgeneral, den Guardian vom heiligen Berge Sion und das ganze christliche Volk vor allem Unglück; unsere heiligen Orte, uns Deine Diener, unsere Anverwandten und Wohlthäter bewahre in aller Heiligkeit, und alle Sünder reinige von ihren Lastern, strahle sie an mit Tugenden, Frieden und Heil gib ihnen; unsere sichtbaren und unsichtbaren Feinde aber entferne von uns und vertreibe alle sündhaften Begierden; schenke der Erde gesunde Luft und Fruchtbarkeit; unsern Freunden und Feinden schenke Liebe und diese Deine heilige Stadt bekehre zur christlichen Religion und bewahre uns ungefährdet vor Pest, Hunger und Wildheit der Feinde; und allen Gläubigen, lebenden und abgestorbenen, schenke ewiges Leben und ewige Ruhe, und Dein Segen sei immerdar über uns. Der Du lebst und regierst in Ewigkeit. Amen.



Die Ave-Maria-Glocke in Nazareth.

Ueber die Ave-Maria-Glocke (vergleiche Seite 28) liegen von zwei Mitgliedern unserer Reisegesellschaft Mittheilungen vor, welche bleibenden Werth haben und deshalb auch hier ihre Stelle finden mögen.

I.

Bericht des württembergischen Herrn Pfarrers Türk über die Veranlassung des Glockengusses.

„Glücklich und gesund aus dem heiligen Land zurückgekehrt, erlaube ich mir, den geehrten Lesern ein Herzensanliegen der armen Franziskanerpatres zu Nazareth mitzutheilen. Eben war der Adventsfestkreis am Samstag vor Septuagesimä zu Ende gegangen und das letzte Alleluja verklungen, als ich mit meinen Reisegefährten von Naim her über die Felsenhöhe ritt und das liebliche Städtchen Nazareth vor mir liegen sah. Die ganze Karawane befand sich in gehobener Stimmung angesichts dieses weltberühmten Ortes, wo das erste Ave einst von Engelslippen ertönte. Diese Freude wurde noch erhöht durch das frohe Bewußtsein, nach viertägigem ermüdenden Ritt, theils unter brennenden Sonnenstrahlen, theils unter zwar schnell vorüberziehenden, aber ausgiebigen Platzregen,

und nach vier aufeinanderfolgenden, im Freien unter Zelten zugebrachten Nächten in dem dortigen Franziskanerhospiz freundliche Aufnahme zu finden und wieder einmal unter Dach ruhen zu können. Wenn man so im heiligen Lande im wahren Sinn des Wortes als Fremdling in Israel umherirrt, lernt man erst recht einsehen, was das Werk der Barmherzigkeit bedeutet: „Die Fremden beherbergen“.

Die gastliche Aufnahme, welche ich überall, in Egypten sowohl, wie in Palästina bei diesen guten Ordensbrüdern gefunden, glaube ich auf keine bessere Weise vergelten zu können, als dadurch, daß ich eine dringende Bitte derselben auf diesem Wege in weitere Kreise gelangen lasse.

Seit den Tagen des heiligen Franz von Assissi sind die Franziskaner die Wächter des heiligen Grabes und der ehrwürdigsten Sanktuarien des heiligen Landes. Trotz ihrer eigenen Armuth üben sie großmüthige Gastfreundschaft an den Pilgern aus dem Abendland, weß Standes und Landes sie auch immer sein mögen, ohne die geringste Vergütung dafür anzusprechen. Ob und was der Pilger beim Abschiede gibt, ist ein Almosen und ganz dessen freiem Belieben anheimgestellt. Dazu kommt, daß die katholische, wie überhaupt die ganze Bevölkerung des heiligen Landes fast durchgehends sehr arm ist und, statt die Ordensleute unterstützen zu können, selbst auf deren Hülfe angewiesen ist. So sind denn diese guten Patres, welche ihr Leben fern vom Heimathlande in diesem heimtückischen Klima unter halbwilder Bevölkerung zubringen und die Stätten bewachen, welche für

jedes Christenherz die heiligsten der Erde sind, ausschließlich auf die Mildthätigkeit des Abendlandes angewiesen. Wenn nun auch diese Quelle sechs Jahrhunderte hindurch niemals ganz versiechte, so reichen doch die jährlichen Gaben aus Europa neben der Bestreitung des eigenen Unterhaltes und der zahlreichen Unterstützungen, die sie in selbstloser Weise den eingebornen Christen zukommen lassen, zur Deckung aller Bedürfnisse nicht aus. So ist es seit vielen Jahren der sehnliche, bisher jedoch vergebliche Wunsch dieser Patres, in Nazareth eine würdige Ave-Maria-Glocke herzustellen. Wo aber wäre eine solche besser angebracht als an dem Orte, wo das Ave des Engels einstmals erklungen, von wo es hinausgeschallt über Land und Meer durch die ganze Christenheit? Wenn je ein Wunsch gerechtfertigt ist, so ist es dieser, wie ich mich an Ort und Stelle mit Aug' und Ohr selbst überzeugte; denn die beiden vorhandenen Glöckchen, die jedoch mehr Schellen genannt zu werden verdienen und in Ermangelung eines Thurmes in einem hölzernen Gerüste auf der Terrasse hängen, sind überaus ärmlich und des Ave-Maria-Geläutes an dieser heiligen Stätte keineswegs würdig. Darum trugen die armen Patres uns Pilgern schüchternen Herzens ihr Anliegen vor, welches darin besteht: es möchte jeder Pilger nach glücklicher Rückkehr in sein Vaterland in seinem Kreise andere für diesen gewiß schönen Zweck gewinnen und zur Beisteuer einer kleinen Gabe bewegen.

So wage ich es denn, nachdem mich der Herr nach so vielen Gefahren zu Wasser und zu Land glücklich die

Heimath wiedersehen ließ, mit dieser Bitte vor die Oeffentlichkeit zu treten, dieselbe nachdrücklichst zu unterstützen und jeden der geehrten Leser, der sich für diesen frommen Zweck interessirt, im Namen der armen, gastfreundlichen Söhne des heiligen Franziskus um sein Scherflein anzusprechen. Als Dank für jede, auch die kleinste Gabe versprechen dieselben tägliches Memento an heiliger Stätte. Die Glocke soll den Namen Ave Maria erhalten und diese Anfangsworte des Engelgrußes ihr eingeschrieben werden.

Wird auch der einzelne Geber vielleicht niemals in seinem Leben so glücklich sein, den Schall derselben an jenem heiligen Orte zu vernehmen, so wird es doch ein wohlthuendes Bewußtsein für ihn sein, auch seinerseits beigetragen zu haben, daß die Felsenberge um das liebliche Städtchen Nazareth am frühen Morgen, wie am späten Abend von den süßen Aveklängen widerhallen.“

II.

Bericht des Führers unserer Pilgerschaft, Herrn Beneficiaten Geiger, über die Glocke selbst und deren Ankunft in Nazareth.

München, 24. Nov. 1873.

Seit Jahrzehnten hat wohl kein Ereigniß die Bewohner Nazareths in so allgemeine, freudige Erregung gebracht, als die vor fünf Wochen erfolgte Ankunft der Ave-Glocke aus Bayern.

Dieselbe wurde am Samstag den 2. August von Joseph Bachmair in Erding bei München gegossen und ist ein Meisterwerk solider und vollendeter Arbeit.

Man sieht auf ihr eine fein ciselirte Madonna und darunter in großer erhabener Schrift den Namen der Glocke: „Ave-Maria“. Das Chronogramm (1873) drückt den Wunsch aus, die makellose Jungfrau und Helferin der Christen möge der Wohlthäter gedenken und sie retten in der Todesstunde; es lautet: sanCta MarIa aVXILIatrIX VIrgo pVra sIne Labe orIgInaLI ConCepta ora pro nobIs nVnC et In hora eXItVs nostrI et saLVa nos peCCatores.

Das gelungene Gußwerk war Anfangs September d. J. in der Münchener Kathedrale ausgestellt, wurde am 5. September durch den Erzbischof von München-Freising dortselbst konsekrirt, zehn Tage später der Eisenbahn übergeben und begann die Seefahrt in Triest vermuthlich am 4. Oktober. Ueber den trefflichen Guß, wie über den Abgang der Glocke in München waren die Wächter des Heiligthumes in Galiläa rechtzeitig in Kenntniß gesetzt worden und harrten mit banger Sorge und Ungeduld der Ankunft des Votivgeschenkes. Aber ein Weg von etwa 850 Stunden wird auch mittels Dampfkraft nicht allzu rasch zurückgelegt. Schon im Münchener Bahnhof hatte eine der eisenbeschlagenen Ecken der Eichenkiste Schaden gelitten, und vor Jaffa (statt vor Kaiffa) ließ — ich weiß nicht, durch welchen Irrthum veranlaßt — der Kapitän des österreichischen Lloydschiffes die 22 Centner wiegende Last durch den klippenbedrohten, höchst mangelhaften Seehafen ans Ufer fahren. Bald darauf aber ruderten dieselben nervigen Schiffer, welche die Kiste hinausgefahren hatten, mit derselben an das Dampf-

boot glücklich zurück, so daß die Glocke sofort die Reise zum nördlich gelegenen Palmenstädtchen Kaiffa fortsetzen konnte, wo sie Sonntags den 19. Oktober ebenfalls unverletzt das Land erreichte. Alsbald wurde nun der allen Pilgern unvergeßliche Prokurator des Klosters in Nazareth, der gewandte und energische Bruder Joseph von der Ankunft der Glocke auf dem Boden Palästina's in Kenntniß gesetzt und erhielt von seinem Obern P. Anton a Gioia den Auftrag, für den äußerst schwierigen Landtransport des Weihegeschenkes Sorge zu tragen. Der Weg von Kaiffa hinauf nach Nazareth beträgt 7—8 Reitstunden, er führt erst durch die etwa 8 Stunden lange Ebene von Zabulon am Flusse Kisson hin und steigt dann östlich etwa 800 Fuß hinan. Vor allem stellten nun die württembergischen „Tempelchristen“ in Kaiffa einen Oekonomiewagen zur Verfügung und verlangten dafür gegen 17 fl.*) Mittels desselben brachte man die Fracht bis an den Fuß der Anhöhen, wo der fahrbare Weg zu einem Reit- oder Fußweg sich einengt. Was nun thun? Bruder

*) Die Gesammteinnahme aller Zuschüsse für die Glocke belief sich auf 1806 fl. 58 kr. — Die Ausgaben berechneten sich in folgender Weise: Für die Herstellung der Glocke 1000 fl.; für deren Verpackung 95 fl. 18 kr.; für ihre Benediktion 6 fl. 36 kr.; für das Porto von München nach Jaffa 101 fl. 48 kr.; für die Affaire in Jaffa, für die Seefahrt nach Kaiffa, für den württembergischen Wagen, für Geschenke an die Glockenträger, für das Aufrichten auf dem Glockenstuhl zusammen 303 fl. 20 kr. Sohin verblieb ein Aktivrest von 299 fl. 56 kr., der nach Nazareth für etwa spätere Auslagen wegen der Ave-Glocke geschickt wurde.

Joseph hielt es für gewagt, die Glocke Kameelen aufzubürden, da dieselbe, wenn sie auch aus der Kiste genommen wurde, noch immer 1000 Pfund wog. Sieh, da erklärten sich über vierzig junge kräftige Bursche aus Nazareth bereit, ohne ein bestimmtes Entgelt zu beanspruchen, die Glocke mittelst Tragestangen auf ihre Schultern zu laden und sie über die Höhen und in das Sanktuarium zu verbringen. Ein solcher Dienst galt ihnen als Ehrengang. Gesagt, gethan. Die Glocke aber drückte unbarmherzig auf die Träger, die Arbeit kostete Schweiß und manche Schulter zeigte trotz rechtzeitiger Ablösung Blutspuren. Endlich war der letzte nicht unbedeutende Berg erreicht, von dessen Höhe man auf das Sanktuarium herniedersehen kann. Dort oben hielten sie Rast und man gewahrte sie von unten. Jetzt zogen ihnen ganze Schaaren, geführt von einem Franziskaner, aus der Stadt entgegen; mit langen Olivenzweigen und bunten Blumen wurde das Erz umwunden; Mädchen aus Nazareth beeilten sich, ihnen die größeren Steine aus dem Wege zu räumen, damit sie gefahrlos bergab schreiten konnten, und Schaaren von Knaben kamen mit Trinkgefäßen, um den Ermüdeten Wasser zu reichen. P. Urban, zweiter Pfarrer, führte den Zug vom Berge hinab und ging ihm voran; vom Kloster herauf aber tönten die grellen Klänge aller kleineren Glocken (eine war eben als Geschenk aus Venedig angelangt), die ankommende Schwester und Königin feierlich zu begrüßen. Arabische Sangesweisen und Jubellieder, nach Landesbrauch vom Taktschlag der flachen Hände begleitet, verkündeten die

Herzensfreude der Heranziehenden. So erreichte der ganze Zug den Klosterhof und den Vorplatz des Heiligthums. Allmälig fand sich nun die ganze Bevölkerung der Stadt, wörtlich die ganze vom Größten bis zum Kleinsten, wie P. Anton unterm 24. Oktober berichtet, zur Besichtigung des Weihegeschenkes ein. „Auch die Maroniten und griechischen Melchiten fehlten nicht; ja selbst die Schismatiker mit schlechtverhehltem Neide und die Türken, voll Neugier das Niegeschaute zu sehen, — kurz Alles strömte herbei, und namenloser Jubel gab sich kund.“ Die schöne, feine Arbeit und der Glanz des Metalles wurde bewundert, man suchte die lateinische und sogar die deutsche Inschrift zu entziffern, man küßte voll Ehrfurcht die Figur der Immakulata und gab seiner Freude lauten Ausdruck. „Hoch der heiligen Familie!“ riefen die einen, „Hoch unserm Galiläa!“ riefen die andern, „Hoch der bayerischen Karawane und dem ganzen Lande!“ tönte es aus allen Kehlen. „Das waren Stimmen,“ schreibt derselbe P. Guardian, „die jedem, der sie hörte, Freudethränen entlockten.“

Bruder Joseph wollte nun aber auch das seinige thun; er ließ große Rationen von Reis herbeibringen und vertheille sie in Schüsseln. Dann verabreichte er diese Gaben an jene braven Burschen, welche sich um den beschwerlichen Transport der Glocke so verdient gemacht hatten. Reis war den Leuten nämlich ein lieberes Geschenk, als Geld.

Am Vorabend von Allerheiligen ertönte, wie P. Anton in einem zweiten Bericht vom 8. November

mittheilt, zum erstenmale der mächtige und feierliche Klang der Ave-Maria-Glocke. Welch' ein ergreifender Eindruck, welch' eine lebhafte Freude, und welch' schöne, wenn auch ganz zufällige Harmonie mit den kleineren Schwesterglocken!

Die dankerfüllten Herzen der Söhne des heiligen Franziskus zu Nazareth ersannen noch eine neue Kundgebung ihrer edeln Gesinnungen gegen die Spender dieses Geschenkes. Auf Sonntag den 9. November fiel das in Nazareth stets hochfeierlich begangene Fest des Patrociniums Mariä. Dem an diesem Tage abgehaltenen Hochamt lag die Intention des Dankes für das erhaltene Weihegeschenk zu Grunde, und der Güte und Fürsorge der allerseligsten Jungfrau wurden alle Geber inbrünstig empfohlen. Diese Gebetsmeinung sprach sich namentlich in dem nach dem Amte vom Chor gesungenen Hymnus aus: „Sei gegrüßt du Meeresstern!", bei welchem die Worte Monstra te esse matrem — „Erweise dich als Gnadenmutter" — mit besonderer Beziehung auf die deutschen Wohlthäter wiederholt wurden, auf daß, wie der Bericht so schön sagt, allen Wohlthätern durch Mariens Vermittelung ein glücklicher Pilgergang auf Erden und ein noch glücklicherer Hingang in den Himmel zu Theil werde. Wahrlich, an jenen Tagen konnte man auf Nazareth die Worte anwenden: „Dein Volk, das hier gefunden wurde, sah ich in unbeschreiblicher Freude dir Opfer bringen . . . Gott unser Vater, bewahre ihren Herzen solche Gesinnungen ewiglich!" I. Paral. 29.

Der Verein vom heiligen Grabe.

Vom heiligen Stuhle anerkannt und mit Ablässen ausgestattet, steht der Verein vom heiligen Grabe unter dem Protektorate des hochwürdigen Herrn Erzbischofs von Köln und erfreut sich der Gunst und Förderung seitens mehrerer deutschen Kirchenfürsten. Seine Aufgabe ist folgende:

Unterstützung des von Sr. Heiligkeit Pius IX. wieder errichteten Patriarchates der katholischen Kirche zu Jerusalem, sowie der Wächter an den heiligen Stätten, der Väter Franziskaner im heiligen Lande; Unterstützungen der andern kirchlichen Institute im heiligen Lande selbst oder der mit diesen in Verbindung stehenden, namentlich derjenigen, deren Thätigkeit dem Unterrichte, der geistlichen Erziehung und der Mission gewidmet ist; Beisteuer für den Erwerb, die Unterhaltung und die Wiederherstellung der alten ehrwürdigen Sanktuarien im heiligen Lande; Ausstattung der Kirchen im heiligen Lande durch Uebersendung von Paramenten, kirchlichen Gefäßen u. s. w.; Unterstützung im Falle außerordentlicher, durch Krankheit, Mißwachs u. s. w. verursachter Nothstände unter unsern Glaubensgenossen im heiligen Lande.

Mitglied des Vereines kann jeder katholische Christ werden, der jährlich einen Beitrag von 50 Pfg. für die Vereinssache entrichtet; auch das kleinste Almosen wird mit Dank angenommen und der Geber nimmt Theil an den im heiligen Lande für die Wohlthäter desselben dargebrachten heiligen Messen u. s. w.

Jeder Beitrag von sechs Mark gibt Anspruch auf ein Exemplar des Vereinsorganes, das alle zwei Monate, zwei Bogen stark, in der Regel mit einer Abbildung oder dergl., erscheint.

Je zwölf Mitglieder, die den gewöhnlichen Jahresbeitrag zahlen, erhalten somit ebenfalls ein Exemplar der Vereinsschrift; an ihrer Spitze steht ein Sammler, der dieselbe cirkuliren läßt.

Der Vorstand vermittelt den einzelnen Vereinsgenossen, gegen Vergütung seiner Auslagen, Andenken aus dem heiligen Lande, Rosenkränze, Kreuze u. s. w.; man wende sich dieserhalb an den Schatzmeister.

Se. Heiligkeit Papst Pius IX. haben unter dem 20. August 1858 den Mitgliedern des Vereines folgende Abläße verliehen, die unter den gewöhnlichen Bedingungen gewonnen werden können:

1) Vollkommenen Ablaß am Tage des Eintrittes in den Verein;
2) Vollkommenen Ablaß im Augenblicke des Todes;
3) Vollkommenen Ablaß an den Festen der Erfindung und der Erhöhung des heiligen Kreuzes;
4) Ablaß von sechszig Tagen, so oft sie ein gutes Werk mit reumüthigem Herzen verrichten.

Alle diese Ablässe können auch den Seelen im Fegfeuer zugewendet werden.

Geldsendungen richte man an den Schatzmeister des Vereins, Herrn Carl Joseph Schmitz-Leven in Köln, Landsbergstraße 14; — Briefe an den Präsidenten des Vereins, Herrn Weihbischof Dr. Baudri in Köln oder an den Schriftführer des Vereins, Herrn Dr. Pingsmann, Subregens im Erzbischöflichen Priester-Seminar zu Köln.

Pierer'sche Hofbuchdruckerei. Stephan Geibel & Co. in Altenburg.


Pierer'sche
Hofbuchdruckerei
Stephan
Geibel & Co.
in Altenburg.

